65

ALPHONSINE.

Sur Sofja Rajal 1817

ALPHONSINE,

OU

LA TENDRESSE MATERNELLE.

PAR Mme DE GENLIS.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez H. Nicolle et Compagnie, Libraire, rue des Petits-Augustins, n° 15.

De l'Imprimerie des Annales des Arts et Manufactures, rue J.-J. Rousseau, n. 14.

1806.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

MADAME DE VALENCE.

MA FILLE,

C'est à vous que je dois dédier LA TENDRESSE MATERNELLE. Il n'appartient qu'à vous de juger à-la-fois et l'auteur et l'ouvrage.

Je suis sûre qu'en admettant les fictions de ce roman, vous ne trouverez rien de faux ou d'exagéré dans les sentimens de

mes deux héroïnes; et cette opinion sera pour moi le suffrage le plus précieux et le succès le plus doux.

PRÉFACE.

J'AVOIS d'abord intitulé cet ouvrage L'ÉDUCATION SENSITIVE, ou LA TENDRESSE MATERNELLE; un ami, en qui j'ai toute confiance, a blâmé le premier titre, et je l'ai supprimé. Cependant ce titre exprimoit parfaitement l'idée qui forme le fond de ce roman.

Rousseau dit, dans ses *Confessions*, qu'il avoit le projet de faire un ouvrage qui eût expliqué pourquoi les hommes, dans le cours de leur vie, *sont souvent dissemblables à eux-mêmes*; il en eût, dit-il, montré ses raisons par les *manières diverses de vivre*, le régime,

les alimens, les climats, etc.; et l'auteur devoit proposer *une manière de vivre et un régime extérieur qui, varié selon les circonstances, pouvoit mettre ou maintenir l'ame dans l'état le plus favorable à la vertu.* Par exemple, il eût défendu aux gens sanguins de traiter d'affaires après leurs repas, parce que le sang leur porte alors à la tête; il eût interdit (comme on le fait dans les prisons de Philadelphie) les boissons spiritueuses et les alimens chauds aux personnes violentes et colériques; il eût conseillé, dans diverses occasions, certains breuvages, les voyages, le changement de lieux, etc. Tout cela eût formé une espèce de livre de médecine, qui n'eût rien offert de bien neuf. Rousseau de-

voit intituler cet ouvrage *la Morale sensitive*, ou *le Matérialisme du Sage*. Ces idées n'ont rien de commun avec celles qui forment la base de cet ouvrage, mais le premier titre me fit naître l'idée de celui que j'ai donné d'abord à ce roman.

Je n'ai jamais cru que la vertu dépendît d'une bonne digestion ou de la température de l'air, ni que de certaines boissons fussent capables de guérir de mauvais penchans, et qu'il fût possible de faire prendre, comme du thé, la morale *en infusion*. Je sais cependant que les causes physiques ont un prodigieux pouvoir sur les êtres dépravés, et cela doit être : ceux qui se livrent au vice sans remords, quelles que soient d'ailleurs les

perceptions de leur esprit, n'ont plus qu'une existence animale. Les conseils donnés par Rousseau peuvent bien les préserver de quelques excès, mais de tels moyens n'auront jamais le pouvoir de les rendre à la vertu. Cette puissance supposée presque absolue du physique sur le moral est peut-être la seule erreur que les philosophes modernes aient soutenue de bonne-foi : des matérialistes, des athées ou des épicuriens doivent penser ainsi.

Il y a, au contraire, de la spiritualité jusque dans nos sens; l'ame les ennoblit en étendant leur usage. Ils ne sont dangereux que par l'abaissement et la corruption de nos pensées; ils pourroient plus naturellement conduire à la vertu

qu'au vice. Les sens des animaux, quoique plus subtils et plus parfaits que les nôtres, servent uniquement à leurs besoins et à leur conservation : l'ouïe, chez eux, n'est faite que pour les avertir de l'approche d'un ennemi, ou pour les faire obéir à la voix de l'homme ; l'organe de la vue ne leur sert qu'à les guider dans leur marche ou dans leur fuite ; ils voient, et le spectacle ravissant de l'univers n'en est pas moins voilé pour jamais à leurs regards ; et l'aigle qui fixe sur le soleil ses yeux perçans n'a pas plus vu cet astre que le quadrupède qui n'a jamais levé sa tête vers les cieux. Pour voir véritablement, il faut savoir comparer, il faut pouvoir admirer.

Dieu n'a pas donné à l'homme

une seule faculté qui ne puisse servir à son bonheur ; c'est surtout ce que j'ai tâché de prouver dans cet ouvrage, non par des raisonnemens, mais par des faits ; c'est-à-dire, par une supposition extraordinaire, mais très-possible. C'est le cœur qu'il faut convaincre, quand on veut n'être pas réfuté. J'ai eu, dans ce roman, une autre intention morale, celle de montrer que, dans la situation la plus déplorable, il reste aux ames vertueuses et sensibles des ressources infinies, de puissantes consolations. Il n'est ni ingénieux ni utile de ne peindre le malheur que pour le représenter affreux, terrible et sans remède. J'ai voulu quil fût possible d'envier souvent mon héroïne, précipitée dans le

plus profond abyme de l'infortune ; j'ai voulu que, par la double puissance de la vertu et de la sensibilité, tous ses maux fussent suspendus, ou du moins adoucis, et qu'elle eût des momens de bonheur que l'on voudroit acheter au prix des mêmes souffrances. Enfin, j'ai eu le projet de dépouiller les faux plaisirs de toutes leurs illusions, de peindre avec vérité toutes les jouissances ravissantes de l'ame, et de montrer combien, dans les situations ordinaires de la vie, nous sommes ingrats envers la Providence, combien nous savons mal apprécier les biens qu'elle nous prodigue.

J'ai donné à ma jeune héroïne toute la candeur, toute la pureté d'une parfaite innocence ; et, par

conséquent, je me suis bien gardée de lui donner un véritable amour. Un cœur agité violemment, et brûlant de desirs, n'est plus le cœur d'une vierge. Un orage impétueux flétrit toujours la fleur qu'il ne déracine pas.

On dira peut-être que les événemens qui forment la fable de cet ouvrage *sont trop romanesques*. Il me semble que de tels événemens sont assez bien placés *dans un roman*. D'ailleurs, voulant peindre la *tendresse maternelle*, j'ai dû imaginer la situation qui pouvoit le mieux montrer toute la puissance et toute l'énergie de ce sentiment: une situation ordinaire n'auroit fourni qu'un tableau commun. Il y a dans le cœur d'une mère des trésors de tendresse que de cer-

taines circonstances peuvent seules faire connoître. Des événemens extraordinaires, dans les ouvrages d'imagination, dans les pièces de théâtre, dans les poëmes, dans les romans, peuvent fatiguer, et paroissent insipides, quand ils ne sont inventés que pour causer une vaine surprise; mais on peut les regarder comme d'heureuses conceptions lorqu'ils ont des résultats moraux instructifs, et qu'ils produisent des idées nouvelles et de nouveaux dévelopemens de sentimens. Je suis loin d'avoir le talent nécessaire pour atteindre ce but; mais je crois que cette distinction est juste, et qu'elle doit être admise. Ce n'est point parce qu'un auteur, dans un bon roman, ne présente que des

événemens communs qu'il attache et qu'il intéresse ; c'est parce qu'il écrit bien, et qu'il peint avec vérité. Si, avec le même talent, il y avoit dans sa fable (avec toute la vraisemblance nécessaire) plus d'imagination et d'originalité, son ouvrage seroit encore plus piquant et plus intéressant. La grande difficulté d'un plan romanesque, c'est de rendre les événemens vraisemblables ; c'est de les préparer et de les combiner de telle sorte, qu'ils puissent causer de l'étonnement sans paraître incroyables. Cet art des préparations est, en général, fort négligé dans les ouvrages modernes. Il faut aussi une certaine force d'imagination pour se former une idée juste des pensées et des sen-

timens que l'on doit naturellement avoir dans des situations très-extraordinaires. Ainsi, il est sans doute beaucoup plus facile de n'offrir que les tableaux que l'on a tous les jours sous les yeux. Dira-t-on qu'on ne peut peindre avec vérité que ce qu'on a vu ou ressenti ? Dans ce cas, toutes les tragédies n'offriroient que des sentimens faux.

On répete qu'il est impossible d'inventer, dans un roman, des situations nouvelles, que tout a été dit, etc. ; mais tout ce qui n'a été que superficiel, qu'indiqué ou mal peint, reste à refaire, et peut offrir encore le charme et le véritable mérite de la nouveauté, par l'intérêt des développemens. Beaucoup de siècles avant Mo-

lière, on avoit mis sur la scène un *Misanthrope*; mais l'auteur ancien n'a montré que la noirceur de la misanthropie; Molière seul a développé toutes les nuances et toute l'énergie de ce caractère; seul il a peint *le Misanthrope*. Dans une multitude d'ouvrages, on avoit esquissé le caractère de *l'Avare*; Molière seul en a fait le tableau. On avoit vu dans mille romans des hommes abandonnés dans des îles désertes; et ce sujet parut neuf dans *Robinson Crusoë*, parce que l'auteur le développa, sinon parfaitement, du moins avec plus de vérité que les autres romanciers. Dans le volumineux roman de *Cléveland* et dans beaucoup d'autres, on voit des Européens parmi des sauvages, et prêts à de-

venir les victimes de leur férocité; on voit des descriptions de déserts, etc.; mais *Atala* n'en est pas moins le premier ouvrage où l'on ait peint et la nature sauvage et la majesté des déserts.

On peut aussi rajeunir un sujet déja bien traité, en changeant les circonstances, les incidens, les caractères; ainsi, je pense que cette branche de la littérature est beaucoup moins appauvrie qu'on ne le croit; on en juge par la multiplicité des ouvrages. Il faut compter les auteurs et non les volumes.

Depuis quelque tems, on déclame souvent contre les romans religieux et historiques. Ce qui est singulier; car, depuis quatre ou cinq ans, les seuls romans qui

aient réussi sont religieux ou historiques, ou l'un et l'autre à-la-fois. Mais, dit-on, c'est dénaturer l'histoire. Non, quand de petites notes indiquent les faits véritablement historiques. Où l'histoire est-elle plus tronquée, plus altérée, que dans les poëmes et les tragédies ? Personne encore ne l'a trouvé mauvais.

Le romans historiques ne sont pas de nouvelle invention ; on n'en faisoit pas d'autres dans le siècle de Louis XIV. Les romans de la Calprenède, de mademoiselle de Scudery, de madame de la Fayette, sont des romans historiques. Dans un temps où les gens du monde avoient presque tous de l'élévation dans l'ame, le genre héroïque devoit être exclusive-

ment à la mode. *Les romans religieux ou seulement moraux ne sont bons à rien*, dit-on, *parce qu'il vaut mieux lire des sermons.* Je suis entièrement de cet avis, qu'il vaut mieux lire des sermons, et même qu'il seroit mieux encore de ne jamais lire d'ouvrages profanes. Comme malheureusement on est loin de cette perfection, il faut desirer que les ouvrages d'imagination soient moraux et religieux. On censure avec la même rigueur les romans pathétiques, parce qu'on veut bien pleurer à la tragédie, et qu'on ne veut pas s'attendrir en lisant un roman. D'ailleurs, on trouve que l'on doit louer un auteur qui fait verser des larmes à l'aide d'une belle déclamation et de toutes les illusions

théâtrales, mais qu'il ne faut aucun talent pour faire pleurer un lecteur tranquillement assis au coin de son feu; apparemment que là on pleure tout naturellement dès qu'on est seul et qu'on tient un roman.

Ainsi, on ne veut rien de touchant, rien d'extraordinaire, point de morale. Que veut-on donc? De la gaieté? Point du tout; on nous diroit qu'on aimeroit mieux lire une comédie de Molière, et l'on auroit raison.

Il est donc à-peu-près impossible de faire un roman qui puisse plaire à de certains censeurs. Il faut que cette idée ne soit pas fort décourageante, car les romanciers n'ont jamais été plus féconds.

Jean-Jacques Rousseau a dit *qu'il faut des romans à une nation corrompue*. Si une femme pouvoit se permettre de parler peu respectueusement d'un philosophe, je dirois que cette sentence est tout-à-fait vide de sens. Il devoit dire, qu'il faut des romans à une nation entièrement civilisée. On fera des romans, tant qu'on fera des poëmes et des comédies.

Vouloir employer l'imagination à parer la vertu ne me semble pas un mauvais projet. Comme la morale doit nous guider dans nos actions, et doit réprimer nos passions, elle est très-bien placée dans un roman. Il est utile et plus aisé d'en développer les principes dans des fictions ingénieuses que dans des dissertations. On préfé-

rera toujours aux *traités sur l'Amitié*, sur la *Reconnoissance*, etc., des poëmes ou des romans sur ces mêmes sujets. Mais j'avoue qu'il est puéril de vouloir mettre de la gentillesse et des graces dans des ouvrages qui ne demandent que du raisonnement et de la clarté. Et quoique Fontenelle soit le chef de la philosophie moderne, je ne puis m'empêcher de le trouver bien fade et bien ridicule lorsqù'il parle d'amour dans un ouvrage d'astronomie, et qu'il y compare le soleil à une belle blonde, et la lune à une belle brune.

Je terminerai cette préface par le jugement de madame de Sévigné sur la lecture des romans; elle dit à madame de Grignan : « J'ai eu ce goût avec tant d'au-

« tres, qui valent mieux que moi.
« Il y a des exemples des bons et
« des mauvais effets de ces sortes
« de lectures. Vous ne les aimez
« pas, vous avez fort bien réussi;
« je les aimois, je n'ai pas trop
« mal couru ma carrière: tout est
« sain aux sains, comme vous
« dites. Pour moi, qui voulois
« m'appuyer dans mon goût, je
« trouvois qu'un jeune homme
« devenoit généreux et brave en
« voyant mes héros, et qu'une fille
« devenoit honnête et sage en li-
« sant *Cléopâtre*. Quelquefois il y
« en a qui prennent un peu les
« choses de travers; mais ces per-
« sonnes ne feroient peut-être
« guère mieux, quand elles ne
« sauroient pas lire. Quand on a
« l'esprit bien fait, on n'est pas

« aisé à gâter. Mme de Lafayette « en est encore un exemple. Cependant il est très-assuré, très-« vrai, très-certain que M. Nicole « vaut mieux. »

Il faut remarquer que madame de Sévigné ne parle que des romans d'un genre noble; on n'en connoissoit point d'autres alors. Malgré l'esprit et le talent supérieur de Lesage, si *Gil Blas* eût paru de son temps, elle n'auroit certainement pas dit qu'un jeune homme pût devenir *généreux et brave* en lisant ce roman, et qu'une telle lecture dût *élever l'ame*. *Gil Blas* est une grande richesse littéraire; mais *la Nouvelle Héloïse* en est une aussi (1).

(1) Je ne veux assurément pas comparer l'inimitable auteur de *Gil Blas* au plus dange-

Au reste, je penserai toujours que les instituteurs doivent interdire à leurs élèves la lecture des romans, de quelque genre qu'ils soient. Madame de Sévigné, à la vérité, aimoit les romans depuis son enfance; néanmoins elle lisoit avec délices les *Lettres provinciales* de Pascal, et *les Variations* de Bossuet; mais, en général, quand on a lu dans sa première jeunesse beaucoup de romans et de

reux de tous les sophistes. Du moins Lesage n'a jamais érigé le vice en vertu: on ne trouvera pas dans ses ouvrages un seul mauvais principe; mais j'avoue que je ne sens pas la morale d'un roman qui contient une satyre aussi sanglante qu'injuste contre les ministres de la religion, et dont le héros, après avoir montré les sentimens les plus bas, et fait les plus mauvaises actions, finit par être parfaitement heureux, ainsi que son ami, le plus fripon de tous les valets.

vers, on prend rarement par la suite le goût des lectures sérieuses et solides. Il est bien dangereux d'occuper vivement son imagination avant l'entier développement de sa raison et de son esprit.

ALPHONSINE,

OU

LA TENDRESSE

MATERNELLE.

CHAPITRE PREMIER.

Le comte de Moncalde, après trois semaines d'absence, revenoit à Madrid, à neuf heures du soir, dans les premiers jours du printemps. En entrant dans son palais, il demande la comtesse sa femme. Ses gens, étonnés, lui répondent qu'elle est partie depuis deux jours, au milieu de la nuit, en disant qu'une lettre du comte lui prescrivoit de l'aller rejoindre sans délai. On ajoute que la comtesse a laissé ses femmes et tous ses domestiques ; que, seule dans une

chaise de poste, elle n'a emmené avec elle que Dazeli, l'un de ses pages, qui l'a suivie à cheval. A ce récit, le comte paroît aussi surpris que consterné ; il vole à l'appartement de la comtesse, il voit qu'elle a emporté ses bijoux, ses diamans, et la clef d'un de ses cabinets. Le comte fait ouvrir ce cabinet, et il y entre suivi de son écuyer et de plusieurs domestiques; il s'approche d'un secrétaire ouvert, sur lequel il trouve un billet.... D'une main tremblante il prend ce papier qui lui est adressé, et il lit tout haut ce qui suit :

« Vous savez qu'en portant votre « nom je n'ai jamais été votre épouse ; « en reprenant ma liberté je vous rends « la vôtre : ne songez point à me faire « poursuivre ; croyez que toutes vos re- « cherches seroient inutiles. »

Dona Diana de Mendoce.

Après avoir lu ce billet, le comte, éperdu, tombe dans un fauteuil ; il se cache le visage avec ses deux mains,

il reste quelques momens dans cette attitude, ensuite il se relève, en ordonnant que l'on attèle des chevaux à sa voiture. A dix heures il sort de son palais, et se rend chez le duc de Mendoce, grand-père de sa femme. Le vieux duc, oncle du comte, et aïeul de la comtesse, orpheline depuis le berceau, avoit pour les deux époux une égale affection : en les unissant l'un à l'autre, il leur avoit fait le don d'une superbe terre située dans le royaume de Grenade, mais avec cette clause singulière, que si *l'un des deux époux se séparoit volontairement sans raison valable, la terre appartiendroit à l'autre en toute propriété*. Ce vieillard vénérable, en apprenant l'évasion de sa petite-fille, fut pénétré de douleur et de la plus profonde indignation ; mais en lisant le billet de la comtesse, sa surprise fut extrême : Que signifie, dit-il, cette phrase étrange : *En portant votre nom, je n'ai jamais été votre épouse ?* Hélas! répondit le comte, c'est un triste mys-

tère que mon attachement pour vous ne m'a jamais permis de révéler. J'ai respecté votre tranquillité, qui m'étoit plus chère que la mienne; écoutez, et jugez-moi. Lorsqu'il y a deux ans, poursuivit-il, j'épousai dona Diana, elle n'étoit que dans sa quinzème année. A peine convalescente d'une longue maladie, elle n'avoit pas alors cette beauté trop fameuse qui depuis a causé sa perte. Cependant, quoique sans amour pour elle, mon cœur ratifia tous les sermens que ma bouche avait prononcés, et je me promis de faire le bonheur de l'épouse que je tenois de votre main; mais quel fut mon étonnement de trouver en elle, dès les premiers momens de notre union, une résistance invincible.... J'attribuai ce caprice à la pudeur, je le respectai; je pensai que moins d'indulgence m'attireroit la haine de celle dont je voulois obtenir sur-tout la tendresse, et je me flattai que le temps, en éclairant Diana sur ses devoirs, me rendroit une épouse reconnoissante et sensible. Diana, peu

de temps après notre mariage, voulut aller dans une terre à vingt lieues de Madrid. Décidé à lui complaire en tout, je la laissai partir, et je restai à la cour, où mes affaires me retenoient. Rappelée par vous, elle fut forcée de revenir. Après huit mois d'absence, elle reparut avec éclat; sa santé rétablie rendoit à sa figure toute la fraîcheur de la jeunesse, sa beauté s'étoit développée, et fut trouvée parfaite. Je ne pus la revoir avec indifférence; ce sentiment si légitime devint bientôt une passion violente. Je voulus, mais en vain, faire valoir les droits sacrés d'époux; Diana fut inébranlable dans ses refus, et enfin elle me déclara qu'elle aimoit don Pèdre, frère de la duchesse d'Olmas; elle ajouta qu'elle étoit décidée à faire casser son mariage, afin d'épouser son amant. Je lui représentai que persister dans ce projet seroit vous plonger un poignard dane le sein. Je la conjurai de ne rien précipiter: elle n'y consentit que dans l'espoir que je me déciderois à deman-

der moi-même la dissolution d'un hymen si malheureux : une méprisable vue d'intérêt le lui faisoit desirer ; de cette manière elle eût conservé l'un de vos bienfaits, la terre située dans le royaume de Grenade. Je ne pouvois me dissimuler son injustice et son ingratitude: mais je la croyois pure encore ; je fus bientôt désabusé. Voulant absolument me porter à faire un éclat public, elle ne garda plus de mesures; et par systême, renonçant à toute prudence, elle mit tous ses soins à me prouver que don Pèdre étoit son amant. Je me décidai alors à vous tout confier; mais, avant de vous parler, je desirois avoir des preuves positives de son égarement ; il ne m'étoit pas difficile de les acquérir. Sachant qu'en mon absence elle recevoit don Pédre presque toutes les nuits, je feignis de partir pour quelques jours, et je restai caché dans mon palais : j'avois de doubles clefs de son appartement, et la nuit même du jour de mon prétendu départ, je me

rendis secrètement, à deux heures après minuit, chez elle; je me glissai sans bruit et sans être entendu, j'entrai dans sa chambre, je trouvai cette femme coupable endormie dans les bras d'un homme.... Mais quelle fut mon horreur et ma surprise de reconnoître dans cet amant, non l'objet qu'elle se glorifioit d'aimer, non don Pèdre, le séducteur de sa jeunesse, mais un page âgé de dix-huit ans, enfin le jeune et beau Dazeli....... L'indignation et le mépris me préservèrent de la colère et du desir de la vengeance. Je sortis sans réveiller ce couple criminel, je courus m'enfermer dans mon cabinet, afin d'y réfléchir sur le parti que j'avois à prendre. Mon premier mouvement fut de voler vers vous et de vous tout révéler; mais vous n'étiez pas encore parfaitement rétabli du mal pour lequel vous veniez de subir une opération dangereuse: je connoissois votre affection pour votre petite-fille, je prévoyois votre douleur, et dans l'état où vous étiez, je ne voulus pas

risquer de vous causer une révolution funeste. Je me décidai donc à différer de quelques semaines cette affreuse confidence. Au point du jour j'écrivis à Diana un billet qui contenoit ces mots : « Durant votre sommeil, je suis entré « cette nuit dans votre chambre ; je « sais tout... Vous n'êtes plus à mes yeux « qu'une vile courtisane ; je veux atten- « dre que votre vertuux grand-père soit « en état de supporter sans danger la dé- « couverte de ce honteux mystère. Je « pars pour la campagne, j'en revien- « drai dans trois semaines, alors je « révélerai sans délai mon infortune et « votre ignominie ». Je partis en effet. Diana vit, d'après mon billet, que la découverte de sa nouvelle intrigue lui raviroit le cœur de don Pèdre, et la déshonoreroit sans retour aux yeux de l'univers entier. Ne conservant plus d'espoir, et n'ayant plus de frein, elle a pris la résolution extravagante de se sauver avec son nouvel amant ; elle a emporté toutes ses pierreries, et sans

doute une somme considérable d'argent, qu'elle aura pu facilement emprunter. Il est vraisemblable que, renonçant pour jamais à sa famille et à sa patrie, elle va, sous un nom supposé, chercher un asyle dans les pays étrangers.

Ici le comte, poussant un profond soupir, cessa de parler, et le vieillard essuyant ses yeux remplis de larmes, Grand Dieu! s'écria-t-il, joindre à tant de vertus apparentes, et à tant de douceur et de graces, une ame si basse et si corrompue!... Mais que ferons-nous? continua-t-il; devons-nous poursuivre cette femme coupable et déshonorée?... Sans doute, reprit le comte; la religion nous fait un devoir de l'arracher, s'il est possible, au genre de vie rempli d'infamie qu'elle veut embrasser.... Elle est si jeune! Le repentir la rendra peut-être encore à la vertu. En attendant, elle trouveroit une retraite honorable et sûre dans le fonds d'une terre.... Eh bien! interrompit le duc, chargez-vous de faire toutes les recherches nécessaires,

je vous seconderai de tout mon pouvoir. J'y consens, répondit le comte; mais daignez lui écrire un billet que je puisse lui faire remettre de votre part si l'on parvient à la rejoindre; car c'est vous qui devez la rappeler, et non l'époux malheureux qu'elle outrage avec tant d'indignité.

Le duc consentit à donner cette lettre, qu'il écrivit sous la dictée du comte.

Quelques jours après cet entretien, le comte déclara à son oncle qu'il avoit perdu l'espérance de retrouver les traces de la comtesse. On fit cependant encore plusieurs démarches, mais elles furent toutes superflues.

CHAPITRE II.

DON Pèdre d'Almédor, absent de Madrid depuis un mois, n'y revint que quelques jours après l'évasion de la comtesse. On ne parloit à Madrid que de cet événement; tous les hommes regrettoient la belle fugitive; ne pouvant l'excuser, on la plaignoit; on ne concevoit pas que la plus charmante personne de la cour, aussi distinguée par son esprit et ses talens que par sa figure, fût tombée dans un tel avilissement; mais les femmes, en montrant la plus profonde indignation, ne témoignèrent pas le moindre étonnement: la surprise dans ce cas eût été une espèce d'hommage qu'elles refusèrent unanimement à celle qui depuis long-temps étoit l'objet de leur envie; il sembloit, à les entendre, qu'elles eussent prévu cet étrange égarement; elles prétendirent n'y voir qu'une conséquence très-naturelle du

caractère de la comtesse; plusieurs assurèrent même l'avoir prédit, et cela pouvoit être : il y a des choses que la raison ne sauroit prévoir, mais que la haine peut annoncer, parce qu'elle suppose tout ce qui la flatte; elle ne doit rien alors à la pénétration; le hasard seul justifie ses prophéties, comme parfois il réalise celles des astrologues dont la superstition recueille ces espèces d'oracles, sans mentionner une multitude de mensonges.

Don Pèdre avoit pour la comtesse l'attachement le plus tendre et la passion la plus violente; son étonnement égala sa douleur; il s'enferma pendant trois jours chez lui; au bout de ce temps il rassembla ses gens d'affaires, afin de payer toutes ses dettes. Ensuite il partit seul; il laissa une lettre adressée à sa sœur, la duchesse d'Olmas; cette lettre étoit conçue en ces termes :

« Elle est infidèle, elle est parjure !....
« son ame est abjecte !..... *Elle !*.....
« Diana !..... Ah ! la vertu n'est donc

« en effet qu'un vain fantôme; Je n'y « crois plus, puisque Diana est perfide, « avilie et déshonorée !... L'intérêt et le « plaisir, ces idoles de la terre, sont donc « les seuls biens véritables !... La cons- « tance, la probité, la reconnoissance « ne sont que des folies romanesques... « Je vais secouer aussi les chaînes des « préjugés ; je vais briser enfin tous les « liens de l'habitude ; Diana me tra- « hit !.... Je le sens, je regretterai long- « temps ces devoirs imaginaires que je « révérois, ce joug pesant qui plaisoit « à mon orgueil, et que j'étois fier de « porter !..... Il m'étoit si doux *d'aimer,* « *d'admirer*...... Maintenant je la hais, « je la méprise..... Ah ! que ferai-je de « la vie !...... L'ingrate ! elle m'a tout « ravi ; mes principes, mon bonheur, « mes espérances et ma sensibilité !..... « Que pourrois-je aimer désormais ?... « Si du moins je pouvois me venger ! « Je quitte pour jamais l'Espagne ; je « vais parcourir l'Europe entière ; je « la rencontrerai peut-être !.....

« Adieu ma sœur, adieu pour tou-
« jours ; j'ai vendu la terre de *** ;
« j'en emporte le produit. Je vous laisse
« le reste de mes biens, quitte de toute
« espèce de dettes, et je vous en as-
« sure la propriété par un acte de dona-
« tion qui vous sera remis. Je quitte
« sans retour un nom funeste et détesté,
« je renonce à la gloire, à l'ambition,
« à ma famille, à ma patrie ; et croyez
« qu'après ce que j'ai perdu, je ne sa-
« crifie rien !...... Elle étoit tout pour
« moi, vous le savez..... O souvenir
« insupportable !... Mon cœur ne pourra
« se guérir qu'en se desséchant.....

« Quand je ne l'aimerai plus, la
« source du sentiment sera tarie dans
« mon ame, et ne pouvant plus l'es-
« timer, je méprise tout le genre humain.

« Vous n'entendrez plus parler de
« moi... Bouleversé, désespéré, je veux
« vivre cependant pour me venger s'il
« est possible, pour la braver, pour
« l'imiter...... *Tromper et jouir*, voilà
« toute la sagesse humaine ; je vais

« commencer une nouvelle carrière; je
« ne serai plus la dupe de l'amour
« ni de l'amitié; je deviendrai peut-
« être heureux!..... Je vois par-tout le
« vice triomphant, et l'innocence op-
« primée... La *Providence* n'est qu'un
« mot vide de sens...... Diana ne m'a
« jamais aimé!... elle me trompoit, et
« pour qui!...

« Nous sommes l'ouvrage du hasard,
« nous devons retomber dans la nuit
« profonde qui nous a précédés!.....
« Tâchons d'embellir cet instant rapide,
« ou terminons-le volontairement.

« Adieu, consolez-vous, ne me re-
« grettez point, oubliez-moi, je ne suis
« plus don Pèdre..... »

CHAPITRE III.

Le comte de Moncalde montroit une tristesse et une consternation dont tout le monde étoit touché. Un homme qui conserve une grande douleur de sentiment est sur-tout intéressant aux yeux des femmes; à l'estime qu'inspire sa constance, l'amour-propre mêle cette pensée confuse, *qu'il seroit doux et glorieux de le consoler !* et sans en avoir ni le projet ni le desir, cette idée rend sa personne intéressante et piquante; d'ailleurs, le comte, âgé de trente-deux ans, étoit parfaitement beau; un air et des manières nobles cachoient en lui une ame basse, un caractère faux et profondément dissimulé, et des mœurs corrompues.

L'orgueil était le seul mobile de ses actions, et la véritable source de ses vices et de ses qualités sociales. Son ambition n'avoit pour motif que le desir de

paroître et de briller. Sa cupidité n'étoit que l'amour du faste, et son goût pour les femmes que de la fatuité ; frivole et léger, autant que pervers, il n'étoit susceptible d'aucune grande passion. Il n'avoit qu'un seul genre d'énergie, celui que peut donner un orgueil excessif lorsqu'il est blessé. Inconstant, et variable dans ses goûts et dans ses opinions, mais implacable dans ses ressentimens, il n'étoit capable de suite et de persévérance que pour se venger. Avare dans son intérieur, dur avec ses domestiques, injuste avec ses créanciers, il paroissoit, aux yeux des gens du monde, noble, généreux, bienfaisant et magnifique. Sans probité dans ses procédés obscurs, toutes ses actions publiques annonçoient le désintéressement et la délicatesse. Différent en ceci des hypocrites, en ce qu'il agissoit toujours alors sans aucun effort, dès qu'il étoit regardé, son premier mouvement le portoit à tout sacrifier pour obtenir un éloge. La vanité étant sa passion dominante, rien ne lui

coûtoit pour la satisfaire. Ennemi secret de tout mérite supérieur, il louoit avec emphase celui qu'on ne pouvoit contester; cet artifice étoit le seul qui lui parût pénible; mais alors ses louanges, quoique excessives, étoient insidieuses; il s'y mêloit toujours quelques traits imperceptibles de malignité. Personne ne possédoit mieux que lui l'art de faire valoir ceux qui lui étoient dévoués; personne aussi n'eut plus de partisans, et plus de moyens pour intriguer avec succès. Quoiqu'il eût tous les ridicules de la fatuité, un esprit médiocre, et qu'il fût dépourvu d'instruction et de talens, il avoit de la considération, parce qu'il savoit nuire et servir. Rempli d'humeur, de hauteur et de caprices dans son intérieur, il étoit, dans la société, d'un commerce doux et facile. Il n'inspiroit pas cette estime sincère, universelle, que d'injustes préventions font quelquefois refuser à la vertu, et qu'elle seule cependant peut obtenir; il trompoit le monde, mais comme on l'abuse,

c'est-à-dire à demi. On voyoit ses ridicules; on entrevoyoit une partie de ses défauts, en même temps on craignoit son caractère et son crédit; on jouissoit de son faste; on le croyoit, sinon sensible et vrai, du moins obligeant, noble et généreux. En général, on en disoit du bien, et il étoit accueilli et recherché. Son ami le plus intime, ou pour mieux dire sa créature la plus dévouée, étoit don Sanche de Mélez. Ce dernier avoit infiniment plus d'esprit que le comte. Ses passions étoient violentes, et nuls principes n'en tempéroient en lui l'impétuosité. S'il n'eût pas été corrompu dès sa première jeunesse, il auroit pu avoir d'éminentes qualités, avec un grand caractère; mais, dès les premiers pas de sa carrière, engagé dans les routes du vice, il s'y étoit fixé sans retour, en épuisant tous les excès; après avoir long-temps bravé les remords, il étoit enfin parvenu à s'en affranchir, et à ne regarder la vertu que comme une chose de pure convention; cependant

en cessant de l'admirer, il n'avoit pu se dépraver assez pour ne pas la trouver aimable; elle lui paraissoit une simplicité touchante; et son cœur corrompu, n'y tenant plus par les principes, s'y rattachoit momentanément, quelquefois, par un attrait de sentiment. Capable de méditer le crime, et de s'y livrer avec réflexion et par calcul, il fit souvent, de premier mouvement et par goût, des actions généreuses; il combinoit le mal; et lorsqu'il se portoit au bien, il étoit entraîné par un mouvement involontaire, que sa raison pervertie n'approuvoit jamais. Jeune encore, et possédant tous les agrémens qui peuvent séduire, il avoit toujours dédaigné les succès d'homme à bonnes fortunes. Capable d'aimer avec emportement et fureur, il ne pouvoit s'attacher à un objet méprisable; il trouvoit que dans une femme l'innocence et la vertu étoient des charmes aussi nécessaires et aussi puissans que la beauté. Extrême en tout, l'énergie de ses sentimens, en exaltant tous

ses vices, l'avoit préservé de quelques défauts; il n'étoit ni intrigant, ni ambitieux. Quelqu'un lui demandant pourquoi, avec un beau nom et tant d'avantages personnels, il négligeoit de solliciter des emplois et des places? *A quoi bon?* répondit-il, *je ne deviendrois jamais roi.....*

Prodigue, et détestant tout ce qui pouvoit le distraire de ses goûts et de ses plaisirs, il avoit dissipé en peu d'années une fortune immense. Le comte de Moncalde, son parent, et intimement lié avec lui depuis l'enfance, l'avoit recueilli dans son palais. D. Sanche avoit sur l'esprit du comte un ascendant suprême; il étoit à-la-fois son confident et son conseil, et souvent son secrétaire secret. Toutes les lettres importantes, ainsi que les démarches politiques du comte, étoient dictées par D. Sanche. Leur liaison, uniquement fondée des deux côtés sur des motifs d'intérêt personnel, paroissoit aux yeux du monde une amitié respectable, et faisoit honneur à tous deux.

Don Sanche, malgré son goût pour l'indépendance, étoit, depuis deux ans sur-tout, entièrement dévoué à son ami ; un intérêt secret et puissant le portoit à saisir tous les moyens de se rendre utile et nécessaire au comte, et il n'en laissoit échapper aucune occasion.

La duchesse d'Olmas, étoit aussi profondément affligée de la fuite de son frère que le comte paroissoit l'être de l'évasion de sa femme ; cette apparente conformité de tristesse et de malheur rendit le comte intéressant aux yeux de la duchesse ; elle le rencontra dans le monde, lui parla avec attendrissement, le comte obtint la permission d'aller chez elle, et il forma bientôt avec elle la liaison la plus intime.

Cependant le comte avec le consentement de son oncle le duc de Mendoce, ne perdit point de temps pour solliciter à Rome la cassation de son mariage. Outre le dernier billet de la comtesse, il produisit deux autres lettres dans lesquelles la comtesse déclaroit sa pas-

sion pour don Pèdre d'Almédor, et la ferme résolution de faire dissoudre une union qui n'avoit jamais été qu'apparente.

En attendant les réponses de Rome, le comte partit pour la terre située dans le royaume de Grenade, qui, depuis la fuite de la comtesse, lui appartenoit en toute propriété, et qu'il n'avoit jamais visitée.

Il trouva dans cette terre don Sanche de Mélez, qui l'y attendoit. Le château n'étoit habité que par un jardinier, des servantes de basse-cour, et une vieille femme nommée Léonore, qui en étoit concierge depuis six mois. Cette femme possédoit toute la confiance du comte; elle avoit jadis été sa nourrice et sa gouvernante; elle conservoit pour lui une sorte d'attachement idolâtre que rien ne balançoit dans son cœur, pas même dans quelques occasions l'intérêt de sa fortune, quoiqu'elle aimât beaucoup l'argent. Sa tendresse pour lui tenoit sur-tout à sa vanité, qui étoit

excessive. Léonore, prude, bigote, superstitieuse, intolérante et vindicative, faisoit consister toute la religion d'une femme à n'avoir point d'amour, et à suivre scrupuleusement une infinité de petites pratiques que l'église autorise sans les prescrire, et qui n'ont de prix aux yeux de la religion que lorsqu'elles sont accompagnées des vertus évangéliques ; à l'exception d'un seul point, la religion n'avoit absolument rien de commun pour elle avec la morale ; les préceptes de l'amour du prochain, du pardon des injures, du désintéressement et de la charité chrétienne, n'avoient jamais fait la moindre impression sur son esprit; on eût dit qu'elle ignoroit entièrement ces maximes sacrées, si, de temps en temps, elle n'eût eu le soin de les rappeler dans quelques phrases hypocrites. Lorsqu'elle cherchoit à se venger, elle assuroit toujours que, *grace au ciel*, elle étoit exempte de tout sentiment de haine; elle ne calomnioit jamais qu'avec le ton de la douceur

et avec des réticences perfides qui donnoient à entendre qu'elle taisoit beaucoup plus qu'elle ne révéloit; très-passionnée pour les livres mystiques, elle ne lisoit jamais l'Evangile; et fort zélée catholique en apparence, elle n'étoit même pas chrétienne. Toujours prête à se scandaliser et à déclamer sur les foiblesses des autres, elle se glorifioit de cette constante disposition; elle ne voyoit dans l'indulgence que la complicité du vice.

Cependant, malgré tant d'austérité, la vie de Léonore n'avoit pas été tout-à-fait exempte de foiblesses; mais comme le cœur n'y avoit eu aucune part, elles formoient dans la destinée de Léonore des époques si peu intéressantes, qu'elle en conservoit à peine un souvenir vague et confus; ne céder qu'à l'occasion n'étoit pas à ses yeux un crime irrémissible; elle concevoit assez bien (quoiqu'elle n'en convînt pas) un certain genre de fragilité qui peut se renouveler, mais qui n'engage point. Elle

n'avoit de commisération que pour les erreurs multipliées, mais passagères, et promptement abjurées.

Le comte, à son mariage, avoit placé Léonore auprès de la comtesse. Léonore, duegne acariâtre, curieuse et vigilante, s'étoit promptement attiré la disgrace de sa jeune maîtresse, et avoit pris pour elle la plus violente aversion, ainsi que pour don Pèdre d'Almédor et pour le jeune Dazeli, page très-espiègle, qui s'étoit permis quelques moqueries un peu trop gaies sur la vieille duegne.

CHAPITRE IV.

Né curieux et bavard, Melcados, écuyer du comte, se plaçoit continuellement dans une situation très-pénible, car il vouloit toujours paroître réservé, discret, et parfaitement instruit des choses qu'il ignoroit. C'est un grand malheur quand nos prétentions se trouvent en opposition avec notre caractère; et c'est le tourment que s'imposent, sans nécessité, presque tous les gens du monde, qui ne se contentent pas de chercher à dissimuler leurs défauts et leurs vices, mais qui affichent sans cesse des goûts, des penchans, des qualités, même des opinions, qu'ils n'ont pas! Combien de gens froids et flégmatiques veulent nous persuader qu'ils sont toujours *émus*, *passionnés*, *transportés!* Combien d'autres, naturellement sérieux, se condamnent habituellement au supplice étrange d'un rire convulsif et forcé! Une vanité

excessive et puérile est la véritable source de toutes ces manies, qui ne trompent personne; l'envie modérée de plaire rend aimable; le desir de briller, de charmer, de fixer sur soi tous les yeux, d'obtenir une haute considération, ne produit que des ridicules.

L'écuyer Melcados, en courtisan consommé, rendoit beaucoup de soins à toutes les personnes que son maître paroissoit aimer; et, le soir même de son arrivée au château, il ne manqua pas d'aller faire une visite à Léonore. Après les premiers complimens, Eh bien! dit la duegne, que pensez-vous de la conduite de notre indigne maîtresse? Ne vous avois-je pas dit que cela finiroit ainsi?..— Comment, vous aviez prévu qu'elle s'enfuiroit avec le page, quand tout le monde croyoit qu'elle aimoit D. Pèdre d'Almédor?...— Prévu!.. oh! je ne sais ni prévoir ni deviner le crime; mais quand je le vois...— Vous aviez vu ce jeune Dazeli? — Et vous-même, n'avez-vous pas été mille fois témoin de

tout ce qui se passoit entre eux, de leurs chuchoteries continuelles, de l'insolence et de l'assiduité du page, des attentions scandaleuses de la comtesse pour lui?.. Souvenez-vous de tous les présens qu'elle lui faisoit... — On croyoit qu'il étoit confident de D. Pèdre. — Joli confident! un libertin, sans foi ni loi; un vrai petit monstre!... — Enfin vous *avez vu*, ce qui s'appelle *vu?*... — Si la décence permettoit de dire tout ce que j'ai vu!... Mais ne pensons plus à toutes ces horreurs, cela souille l'imagination... Ignorez-vous donc que le comte les a surpris la nuit, endormis et couchés ensemble?.. — Oh! le comte m'a tout confié!.. — *Tout!*... — Ce mot, prononcé par la duegne d'un ton interrogatif, dédaigneux, capable, et moqueur, donna beaucoup à penser à l'écuyer. Il ne répondit rien, et devint rêveur. Léonore, sentant que la vanité venoit de lui faire commettre une petite imprudence, songea sur-le-champ à la réparer; et reprenant la parole, en poussant un profond

soupir, Ah! surement, dit-elle, le comte ne vous a pas tout dit; je suis certaine qu'il n'a confié qu'à moi le chagrin mortel qui le ronge; il ne se consolera jamais! Un homme si accompli, avoir une femme si dépravée!.. La malheureuse! il n'y aura de miséricorde pour elle ni dans ce monde ni dans l'autre. — Une seconde femme consolera le comte; il a déja fait un choix,.. du moins on l'assure. — Comment? et qui donc?... Ici, Melcados prit un air d'importance, en voyant qu'il savoit une chose que la duegne ignoroit. Permettez-moi, répondit-il, de me taire; vous sentez que je le dois dans tous les cas. Confident ou non, je ne puis ni vous révéler un secret ni vous instruire des conjectures du monde, qui, après tout, n'ont peut-être aucun fondement. Oh! mon dieu, comme vous voudrez, interrompit Léonore avec hauteur. Cependant, reprit Melcados, j'ai tant de confiance en vous!.... Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous avez l'art de me faire jaser... Eh bien! Mel-

cados, dit Léonore, en se radoucissant. On ne peut vous rien refuser, reprit l'écuyer; sur mon honneur, vous êtes aussi fraîche que vous l'étiez il y a vingt ans... Enfin, puisque vous voulez le savoir, ne me citez pas, mais sachez donc que la duchesse d'Olmas aime passionnément notre maître. — Comment! la sœur de ce débauché, de ce misérable don Pèdre? — Oui, mais don Pèdre est parti (pour s'aller noyer, à ce qu'on croit)..... — L'hérétique! il s'est noyé!..... — Il était si désespéré, que l'on pense qu'il s'est tué. — Un impie est capable de tout. Nous sommes bien heureux qu'il n'ait pas empoisonné notre maître.... — Empoisonné!..... — Oui, oui, *empoisonné*; je ne dis rien de trop...... La comtesse et lui avoient formé le complot.... Si je vous contois tout ce que je sais là-dessus, je vous ferois dresser les cheveux sur la tête..... — Bon dieu!..... — Voilà où conduisent l'irreligion et l'adultère. Ici l'écuyer eut envie de sou-

rire; car il se rappeloit que, jadis, la duegne, avant son veuvage, avoit eu pour lui un moment de foiblesse; mais que, dès le lendemain, elle avoit montré un si profond oubli à cet égard, qu'il étoit en effet impossible qu'elle en eût gardé le moindre souvenir au bout de vingt ans. L'inconstance et l'oubli conservent parfaitement aux prudes la paix de leur conscience, et leur réputation; aussi l'écuyer, qui ne manquoit pas d'esprit, n'eut garde de rappeler la petite anecdote qui s'offroit dans cet instant à sa mémoire. Il se pinça les lèvres, et continuant la conversation, Au reste, poursuivit-il, don Pèdre, en s'en allant, a laissé presque tout son bien à sa sœur; de sorte que la duchesse est aujourd'hui le premier parti de l'Espagne. — Ah c'est différent. Il faut espérer qu'elle vaudra mieux que son frère. — Oh elle est très-vertueuse et très-bonne. Mais à présent, permettez qu'à mon tour, je vous fasse quelques questions;

il n'y a guère de domestiques dans cet immense château, seulement deux servantes et un jardinier; et encore, à ce qu'ils m'ont dit, ne sont-ils ici que depuis peu de temps; et ils ont remplacé sept à huit domestiques que vous avez tous renvoyés; cela est singulier. *Singulier!* reprit la duegne avec un air inquiet et un ton aigre; qu'y a-t-il donc de *singulier* à cela? Je suis maîtresse de prendre et de congédier les domestiques à mon gré; les servantes que j'ai trouvées en arrivant dans ce château étoient des coquines, les valets des ivrognes et des voleurs, et j'ai fait maison nette: rien de plus simple assurément. Sans doute, repartit Melcados, très-frappé de l'agitation secrète qu'exprimait la physionomie de Léonore. Mais dites-moi donc encore, ajouta-t-il, que fait don Sanche ici depuis deux ou trois mois?...... Eh bien, répondit la duegne avec un trouble très-visible, cela ne vous paroît-il pas aussi *fort extraordinaire*? — Moi,

point du tout. C'est une simple question. — Don Sanche étoit malade, et il est venu respirer l'air salutaire de cette province. — Don Sanche étoit malade? — D'où vient cet air incrédule et surpris ? Croyez-vous donc que ce soit un mensonge ? quel en seroit le motif?.... — Mais je vous crois, ma chère Léonore ; pourquoi vous fâchez-vous donc ainsi ? Moi, je me fâche, s'écria Léonore en rougissant d'embarras et de colère ; et pourquoi me fâcherois-je ? — Je l'ignore, et je suis confondu de l'état où je vous vois...... *L'état où je suis*, interrompit impétueusement Léonore.... Allez, vous êtes fou, et de plus un dangereux visionnaire. En disant ces mots, Léonore se leva, et laissa le pauvre Melcados véritablement pétrifié.

Le lendemain, le comte fit venir Melcados dans son cabinet, et lui tint ce discours : Mon cher Melcados, vous n'êtes plus jeune, il est temps de songer à vous reposer. Voilà le brevet d'une pension qui assurera l'aisance et la tran-

quillité du reste de votre vie; mais j'exige que vous alliez finir vos jours dans le Portugal; c'est votre patrie, et vous y retrouverez votre famille.

Monseigneur, dit le pauvre écuyer en laissant couler quelques larmes, oserois-je vous demander quelle est la cause de ma disgrace? — Ce n'est point une disgrace; je suis content de vos services, et je les récompense; mais vous avez l'inconvénient d'être indiscret et questionneur, faute d'usage du monde; vous formez souvent des conjectures extravagantes; il résulte de ce caractère des propos qui m'ont compromis plus d'une fois. Ma conduite n'a rien d'équivoque; elle est droite et pure; mais j'ai beaucoup d'envieux et d'ennemis, et je ne veux avoir auprès de moi que des gens prudens et discrets. Partez dès aujourd'hui pour le Béira; votre pension vous sera très-exactement payée, à condition, je vous le répète, que vous vous fixerez dans cette *province*, et que vous ne parlerez jamais de moi.... — Mon-

seigneur, je n'en parlerois que pour m'en louer. — Il est plus sûr de n'en point parler du tout. D'ailleurs je ne veux point des éloges de ceux que je pensionne. Le comte prononça ces dernières paroles avec emphase, car les orgueilleux se croient sublimes quand ils sont insolens avec leurs inférieurs. Ah, monseigneur, s'écria Melcados, que ce mot est dur ! — Non, c'est l'expression d'un sentiment digne d'une ame élevée. — Songez, monseigneur, que j'ai servi le feu duc votre père; que je vous ai vu naître; qu'il y a plus de trente ans que je suis dans votre maison, et que j'espérois y mourir. Comme Melcados achevoit ces mots, D. Sanche entra dans le cabinet. Alors le comte congédia impérieusement Melcados, qui fut obligé de se retirer. Le malheureux écuyer s'assit un moment dans l'antichambre pour y pleurer sans contrainte; ensuite, essuyant ses yeux, Ah! qu'on est insensé, dit-il, de s'attacher aux grands seigneurs! En disant ces

paroles Melcados se leva et sortit. Il quitta le château, bien persuadé que Léonore le faisoit renvoyer, et qu'il y avoit entre le comte, D. Sanche et la duegne quelque mystère ténébreux qui inspiroit des craintes et une méfiance si extraordinaire.

CHAPITRE V.

Le comte passa deux mois dans sa terre, ensuite il retourna à Madrid. Peu de temps après il reçut les réponses de Rome qui annulloient son mariage. Alors, se trouvant libre, il mit beaucoup plus d'assiduité dans ses visites à la duchesse d'Olmas; il en recueillit le fruit qu'il en attendoit; la duchesse, touchée de ses soins, se crut passionnément aimée, et cette persuasion fit naître dans son cœur une reconnoissance de sentiment et de vanité qu'elle prit facilement pour de l'amour; cette méprise n'est que trop commune : combien de femmes en sont les victimes! La duchesse, cédant enfin aux pressantes sollicitations du comte, consentit à lui sacrifier sa liberté; elle l'épousa dix-huit mois après la fuite de la comtesse, et presque aussitôt les deux époux partirent pour une terre que possédoit à vingt lieues de

Madrid la nouvelle mariée, que je n'appellerai plus désormais que la comtesse de Moncalde. Le comte, qui n'aimoit pas la campagne, n'y resta que quinze jours, au bout desquels, sous prétexte d'affaires, il retourna à Madrid. La comtesse avoit un fils unique de son premier mariage. Cet enfant, qui se nommoit D. Alvar, étoit alors âgé de six ans. La nature avoit beaucoup fait pour lui ; il était beau, spirituel et sensible; mais déja gâté par le faste et par la flatterie. Il savoit que le bien du feu duc son père lui assuroit une fortune considérable, et qu'en outre on lui destinoit pour épouse la plus riche héritière de l'Espagne; cette jeune personne, un peu plus âgée que lui, étoit orpheline, et se nommoit dona Inès. La comtesse, sa parente et sa tutrice, s'étoit chargée de son éducation, et partageoit son affection maternelle entre elle et D. Alvar.

La comtesse étoit née avec une grande sensibilité et un caractère droit, noble

et généreux; elle avoit peu d'étendue dans l'esprit; elle s'étoit toujours conduite jusqu'à cette époque avec une raison et une prudence qui donnoient généralement une haute idée de ses lumières. Elle devoit cette réputation, non à son discernement, mais à son aversion pour les systêmes, et à son attachement inébranlable aux idées reçues. Quand on la connoissoit personnellement, on ne trouvoit en elle qu'une extrême médiocrité; quand on la jugeoit sur ses actions, on admiroit sa sagesse. C'est que le respect pour les bienséances, l'estime de toutes les conventions sociales, l'intime persuasion qu'elles sont raisonnables, forment les conduites parfaites, et ces utiles sentimens ne fournissent en général dans la conversation que des lieux communs, tandis que les opinions contraires paroissent presque toujours piquantes. Cependant la comtesse attachoit souvent trop d'importance aux petites choses; elle pensoit trop à ce que diroit le monde, même dans les occa-

sions où il est permis de ne consulter que son cœur ; ce défaut préserve des torts publics, mais il en peut donner de particuliers dans l'intérieur des familles.

La comtesse aimoit son frère avec la plus vive tendresse. Inconsolable de sa perte, elle avoit employé tous les moyens imaginables d'acquérir quelques lumières sur son sort ; ses soins et toutes ses démarches à cet égard furent inutiles : D. Pèdre n'avoit point eu de confident ; il fut absolument impossible de découvrir un seul indice qui pût donner le moindre éclaircissement sur sa destinée. La comtesse, profondément affligée, et pour la vie, n'avait pas la consolation de pouvoir parler sans contrainte de son chagrin. Dès les premiers jours de son mariage, le comte jusqu'alors son confident, lui interdit pour toujours cet entretien ; il exigea d'elle aussi de ne jamais prononcer en sa présence le nom de sa première femme, et d'éviter avec soin de lui rappeler, même indirectement, un si triste souvenir. Ces dé-

fenses furent faites avec un ton imposant et sévère qui surprit et frappa la comtesse.

CHAPITRE VI.

La comtesse avoit cru trouver le bonheur en formant un nouveau lien : elle connut bientôt à quel point elle s'étoit abusée ! Au bout de quelques mois, le comte, cessant entièrement de se contraindre, ne montra plus à sa femme que de l'indifférence, de l'inégalité, de l'humeur, et souvent même du dédain ; la comtesse se trouvoit d'autant plus malheureuse, qu'elle étoit privée d'une grande consolation pour une personne de son caractère : celle de se croire intéressante aux yeux du monde ; car elle savoit que le monde ne plaint les femmes qui s'égarent ou qui s'abusent que lorsqu'elles sont dans la première jeunesse. Le monde veut que les victimes de l'amour soient parées de toutes les fleurs du printemps: les méprises de l'âge mûr, ne sont pour lui que des ridicules ; il est enfin

sans indulgence pour les fautes et les erreurs dont l'inexpérience ne sauroit être l'excuse.

Non-seulement le comte étoit impérieux et farouche dans son intérieur, mais il avoit même cessé d'être aimable dans le monde ; il y portoit une distraction invincible, et un fonds de tristesse, ou plutôt d'inquiétude secrète, qu'il s'efforçoit en vain de surmonter. Il n'aimoit plus ni la dissipation ni la société; mais, plus ambitieux que jamais, il étoit entièrement livré aux intrigues et aux spéculations qui pouvoient augmenter son crédit et sa fortune. Pour don Sanche, il s'étoit absolument retiré du monde, en demandant au comte la permission de se fixer dans sa terre située dans le royaume de Grenade ; et en effet il habitoit ce vieux château depuis plus d'un an, c'est-à-dire depuis que le comte s'étoit remarié. Les deux amis s'écrivoient avec la plus grande régularité ; tout-à-coup, don Sanche cessa de donner de ses nouvelles ; et

après un silence de trois semaines, Léonore écrivit que don Sanche étoit dangereusement malade. Aussitôt le comte, sans dire a dieu à personne, partit pour l'aller retrouver. La comtesse étoit à la campagne, et n'apprit l'état où se trouvoit don Sanche que quelques jours après le départ du comte; elle crut que dans une circonstance si affligeante pour son mari, elle devoit l'aller rejoindre, ce qu'elle exécuta sans délai. Elle ne connoissoit point cette terre, dans laquelle le comte n'avoit jamais été depuis son mariage. Elle y arriva sur la fin du mois de septembre. Elle trouva don Sanche encore malade, mais hors d'affaire; elle fut reçue, avec autant de séche-resse que d'embarras, par son mari; et elle annonça qu'elle retourneroit à Madrid sous peu de jours.

Le château, d'une grande antiquité, était entièrement isolé, et d'un aspect aussi triste que vénérable. Il offroit l'image d'une solitude effrayante, car

il étoit immense, et seulement occupé par cinq ou six personnes, en comptant don Sanche et Léonore. Le comte n'avoit point amené de domestiques.

La comtesse, glacée par l'accueil qu'elle avoit reçu de son mari, considéroit avec une sorte d'effroi cette demeure vaste et silencieuse, ces grands appartemens sombres et déserts, décorés de vieilles tapisseries enfumées, et de meubles gothiques. Le jour de son arrivée, elle soupa à huit heures, tête-à-tête avec le comte, qui, pendant le souper, ne parla point, et se retira en sortant de table. Léonore conduisit la comtesse dans un appartement éloigné de celui de son mari, et l'y laissa seule. La comtesse, pénétrée d'une sombre tristesse, n'avoit nulle envie de dormir, quoiqu'elle fût extrêmement fatiguée du voyage. Elle ordonna à sa femme-de-chambre de se coucher; et elle resta plongée dans une morne rêverie pendant deux ou trois heures. Enfin, elle entendit l'horloge du château

sonner minuit. Elle fut à sa fenêtre, et vit que la nuit étoit calme et belle. Elle eut envie d'aller prendre l'air ; elle descendit dans la cour, qui se trouvoit sous ses fenêtres ; au bout de cette cour, elle apperçut une grille entr'ouverte, elle la passa, elle entra dans le jardin, et dirigea ses pas vers une grande allée de charmille ; mais, au bout de quelques minutes, elle entendit parler à demi-bas ; elle reconnut la voix du comte, qui s'entretenoit avec Léonore, derrière la charmille qu'elle cotoyoit...... Elle tressaillit, et s'arrêta ; le comte étoit assis.... La comtesse, prêtant une oreille attentive, recueillit le dialogue suivant : Je pense comme vous, Léonore, qu'il reviendra de cette maladie, mais je crois que sa santé ne se rétablira jamais. — Je vous l'ai mandé, monseigneur; il est attaqué de la consomption...... — Instruisez-moi toujours des progrès de ce mal ; et si, par la suite, il mouroit durant mon absence, n'oubliez-pas de vous emparer de tous ses papiers, afin

de me les remettre. — Comptez sur mon zèle. — Il seroit prudent de vous munir d'avance de doubles clefs...— J'y ai pensé, cela sera fait. — Peut-être ne trouvera-t-on après lui rien qui puisse nous compromettre ; cependant s'il lui prenoit la fantaisie de faire un testament, que sait-on ?.... — En vérité, je crois qu'il se repent ; et que c'est là ce qui le mine, et ce qui a si promptement détruit sa santé.... — Ce seroit une absurde foiblesse : nous n'avons rien fait que de juste.... — Oh ! pour cela, oui.— Léonore ? — Monseigneur ? — Si je vous croyois capable d'une telle sottise !... — Moi, monseigneur ! ah ! soyez certain que je persévérerai jusqu'au bout. — Je vous le répéte, tant que votre discrétion sera inviolable, la pension de cinq cens ducats vous sera payée avec la même exactitude.... La comtesse auroit bien voulu pouvoir écouter plus long-temps ; mais, réfléchissant tout-à-coup qu'elle couroit le risque d'être enfermée dans le jardin, elle s'éloigna

promptement, et sans bruit; elle sortit heureusement du jardin; et, pâle, tremblante, saisie d'effroi, elle rentra dans son appartement sans avoir été aperçue.

La malheureuse comtesse passa le reste de la nuit à réfléchir sur cette ténébreuse aventure, sans pouvoir imaginer quelle étoit la nature de l'étrange secret qui lioit ensemble ces trois personnes; seulement elle entrevoyoit un mystère coupable et sinistre, et toutes ses conjectures à cet égard lui paroissoient si extravagantes, qu'elle ne pouvoit s'y arrêter deux minutes de suite. L'agitation qu'elle éprouva dans cette nuit fatale lui donna un violent accès de fièvre; elle passa vingt-quatre heures dans son lit. Les deux jours d'ensuite, elle fit de longues promenades dans le parc, qui étoit extrêmement négligé, mais très-spacieux. La veille de son départ, elle se leva avec le jour, et descendit aussitôt dans le jardin; elle fut s'asseoir sur un banc placé sur le bord d'une espèce de torrent, formé par

une fontaine naturelle, qui se précipitoit du haut d'un énorme rocher, caché en grande partie par des cyprès et des grenadiers nouvellement plantés. L'aspect pittoresque de ce lieu plaisoit à la comtesse; c'étoit elle qui avoit fait placer un banc en face des rochers, et tous les matins elle venoit là, se livrer aux plus tristes rêveries.

Après avoir gémi du malheur affreux d'être unie pour toujours à un homme qu'elle n'aimoit plus, et qu'elle ne pouvoit plus estimer, ses pensées se tournèrent sur D. Pèdre, et ses larmes coulèrent avec autant d'amertume que d'abondance. Jamais elle n'avoit senti plus vivement la perte de ce frère si chéri! un nouveau malheur semble renouveler dans toute sa première force l'affliction des peines antérieures; alors notre imagination, noircie par la douleur, se retrace naturellement, sous les couleurs les plus funestes, tout ce qui peut aggraver nos chagrins; on trouve une sorte de jouissance dans le triste calcul

de ses maux; on veut justifier les pleurs qu'on se plaît à répandre; c'est se dispenser soi-même du courage; et la raison n'est-elle pas toujours l'effort le plus pénible, pour une ame profondément affligée?

La comtesse, en pleurant, fixoit machinalement les yeux sur la fontaine du rocher; un incident extraordinaire la tira de sa méditation; elle vit couler avec l'eau quelque chose de brillant et de coloré qui, rencontrant une petite branche de cyprès, fut jeté sur le gazon, à vingt pas d'elle. La comtesse, se levant, s'approcha. Sa surprise fut extrême, en apercevant que ce corps étranger étoit un portrait peint en émail, et entouré d'améthystes; elle prit cette miniature.... Mais que devint-elle, en reconnoissant le portrait le plus ressemblant de don Pèdre, son frère! Prête à s'évanouir, elle tomba sur le gazon. Dans ce moment, elle entendit du bruit; elle mit précipitamment le portrait dans son sein. C'étoit un do-

mestique qui venoit la chercher de la part du comte : elle fut obligée de le suivre. Aussitôt qu'elle se retrouva seule, elle vola à la fontaine, comme si elle eût eu l'espérance d'y acquérir quelques lumières sur une aventure si merveilleuse. Elle eut beau regarder, rêver et réfléchir, elle ne put former que des conjectures vagues et sinistres, qui n'expliquoient rien, mais qui, en la pénétrant de terreur, lui firent prendre la ferme résolution de cacher à jamais cet étonnant mystère.

Bouleversée par mille pensées effrayantes et confuses, elle ne se coucha point, et s'empressa de partir aussitôt que parut l'aurore.

CHAPITRE VII.

Le comte revint à Madrid peu de jours après le retour de la comtesse ; cette dernière, décidée à se consacrer entièrement à l'éducation de don Alvar et de la jeune Inès, demanda à son mari, et en obtint facilement, la permission d'aller s'établir dans sa terre. Le comte fut charmé d'être débarrassé d'une femme qui le gênoit et qu'il n'avoit jamais aimée.

La comtesse ne se plaisoit plus dans le monde, et cependant elle ne pouvoit s'en passer. C'est le malheur des femmes qui, nées avec de la droiture et de la sensibilité, ont passé toute leur jeunesse dans une dissipation frivole, sans jamais s'occuper du soin de cultiver leur esprit. Il n'est heureux d'être désabusé, même d'une erreur qui nous occupoit vivement, que lorsqu'on peut la remplacer par une autre erreur, ou mieux encore

par une vérité attachante, qui puisse nous intéresser autant que l'illusion que nous avons perdue.

O femmes jeunes et jolies que le monde enivre! je ne vous peindrai point les charmes purs et délicieux de la vie champêtre; je ne vous exhorterai point à vous arracher à cette vaine dissipation qui vous enchante, vous ne m'écouteriez pas; mais je vous dirai: Du moins, au milieu de ce tumulte, donnez chaque jour quelques instans à la méditation, *lisez, réfléchissez*, vous en paroîtrez plus aimables. Vous vous préparerez des ressources nécessaires pour un temps qui s'approche avec tant de rapidité; et quand le voile magique tombera de vos yeux, vous ne pourrez regretter alors que de n'avoir pas été plutôt éclairées.

La comtesse revint à la ville après huit mois d'absence; elle y fut témoin d'un événement qui mit le comte au désespoir: son ennemi mortel obtint une place importante que le comte sollicitoit, et qu'il de-

siroit passionnément depuis long-temps. Quel coup pour un ambitieux! tant d'intrigues perdues, c'est-à-dire tant de soins, tant d'ennui, tant de bassesses inutiles. L'espoir trompeur d'obtenir un dédommagement éclatant adoucit un peu son chagrin; il aurait dû savoir qu'un désagrément public est toujours pour un favori le présage certain d'une entière disgrace. Les souverains éclairés et studieux n'ont point de favoris; ils n'ont que des ministres qu'ils surveillent, et des amis qu'ils ne consultent que dans les occasions où leurs lumières reconnues peuvent donner du poids à leur opinion. Les princes ignorans, paresseux, et par conséquent désœuvrés, ont besoin d'un homme qui, continuellement sous leur main, soit toujours là pour écouter, et prêt à penser, à écrire, à dicter pour eux. Un *favori* est le ressort nécessaire de la *machine* qu'il fait aller, tant bien que mal, et qui suit aveuglément l'impulsion qu'il lui donne, jusqu'à ce qu'il soit remplacé par une

autre main, plus adroite ou plus hardie, qui s'empare de la *machine*, et qui la fait de même obéir et mouvoir à son gré.

Une erreur grossière des courtisans en faveur, c'est de se persuader que le prince ne pourroit jamais se passer d'eux. Ils se fondent sur l'extrême incapacité du prince; mais comment celui qui n'est pas en état de choisir pourroit-il être solidement fixé ? Un caprice décida la faveur, un caprice plongera dans la disgrace : les liens durables ne sont formés que par une estime fondée et réfléchie.

Le comte ne tarda pas à reconnoître tout son malheur ; il remarqua que le prince avoit avec lui l'air contraint et embarrassé ; il hasarda une explication; il parla d'une manière pathétique. Le souverain s'attendrit, répondit avec une extrême bonté, le consola, le rassura. Le comte sortit triomphant du cabinet du roi, et le lendemain il reçut l'ordre formel de ne plus paroître à la cour.

Atterré, désespéré, il afficha une fermeté stoïque; il tâcha de regagner, par l'étalage du faste le plus brillant, la considération que lui coûtoit la perte de son crédit. On accepta ses somptueux dîners, on vint à ses bals, à ses fêtes, et il se dit, avec toute la duperie de l'orgueil: *Du moins ma disgrace m'a fait connoître que je n'étois aimé que pour moi-même.*

Six semaines après cet événement, don Sanche mourut dans la terre du comte, qu'il n'avoit point quittée. Le comte, qui à cette époque avoit fait un petit voyage dans cette terre, fut témoin de cet événement. En revenant, il assura qu'il ne se consoleroit jamais de la perte d'un tel ami; mais il ne cessa pas un moment de recevoir du monde et de donner des fêtes.

CHAPITRE VIII.

Le comte était remarié depuis six ans, et disgracié depuis deux, lorsqu'il fut tout-à-coup rappelé à la cour. Le roi vouloit lui parler. Le comte se livra à toutes les chimères de l'espérance; il attribua cette révolution au succès d'une intrigue secrète dont il s'occupoit uniquement depuis six mois. Il vole au palais, on le conduit dans le cabinet du roi, il avance, et il voit le roi avec son premier ministre, favori actuel, ennemi du comte, et un jeune homme placé dans l'ombre, dont il ne peut distinguer les traits. La porte du cabinet se ferme. Après un long silence, le roi prenant la parole d'un ton sévère et solemnel: Comte de Moncalde, dit-il, regardez bien ce jeune homme, le reconnoissez-vous?... A ces mots, le jeune homme s'approche du comte, sa physionomie exprimoit la plus vive indi-

gnation. Le comte fixe les yeux sur lui avec attention, et pâlit en reconnoissant le jeune Dazeli, ce page qui s'étoit évadé avec la première comtesse de Moncalde. Barbare! s'écria Dazeli, qu'avez-vous fait de votre épouse?... Le comte, frappé comme d'un coup de foudre, fut un instant sans répondre; mais bientôt, rassemblant toutes ses forces, il dit qu'il était étonné que Dazeli eût l'audace de reparoître, et plus encore qu'il osât l'interroger sur la femme coupable qu'il avoit enlevée. Imposteur! interrompit Dazeli, ce fut votre vil agent don Sanche de Mélez qui, profitant de la crédulité de l'infortunée comtesse, nous fit tomber l'un et l'autre dans un piége abominable: don Sanche fut le véritable ravisseur, et sans doute il n'agissoit que par vos ordres: séparé de la comtesse, peu de jours après son enlévement, j'étois destiné par vous à porter des fers éternels dans une autre partie du monde; mais la Providence a veillé sur moi, afin que mon témoignage pût dé-

mentir la calomnie et démasquer le crime.

Si l'on a commis des crimes, reprit le comte d'un ton ferme, je l'ignore; si don Sanche fut coupable, il a porté son secret dans la tombe, et ne me l'a jamais confié; quant à moi, je suis parfaitement innocent, je n'ai dit que ce que j'ai dû croire. Dona Diana de Mendoce a pris la fuite volontairement avec vous; elle m'écrivit, de sa propre main, un billet (que j'ai conservé) pour m'instruire de ce projet criminel: voilà des faits qui justifient pleinement ma conduite, et j'ose attendre de l'équité de sa majesté que je ne serai pas jugé sur les accusations, dénuées de preuves, d'un homme qui doit être et qui se déclare mon ennemi. Mais, repartit Dazeli, je prouverai que je fus remis à Cadix entre les mains du vieux don Gusman d'Illaros, l'une de vos créatures..... Je ne veux point, interrompit le comte, accuser la mémoire de mon ami; mais je dois défendre mon honneur, et dire la vérité quand le roi

m'écoute ; ainsi c'est un devoir pour moi de déclarer que don Gusman d'Illaros, oncle de don Sanche, étoit son bienfaiteur, et que je n'ai jamais connu personnellement ce vieillard. C'en est assez, dit le roi ; allez, comte de Moncalde, cette affaire sera mûrement examinée, et jugée avec l'impartialité la plus parfaite. Le comte n'osa répliquer ; le désespoir et la rage dans le cœur, il se retira. En sortant de chez le roi, il fut arrêté, et conduit dans une prison d'état.

CHAPITRE IX.

Le premier ministre, irréconciliable ennemi du comte, s'étoit bien promis de profiter d'une occasion si favorable de perdre sans retour l'objet de sa haine.

Dazeli, en arrivant à Madrid, s'étoit directement adressé à ce ministre, qui, après l'avoir entendu, lui promit toute sa protection.

Dazeli joignoit à une figure charmante un naturel plein de graces, une franchise qui lui gagnoit tous les cœurs, et la gaieté la plus aimable. Il avoit si peu de prétentions, tant de vivacité dans l'esprit et de simplicité dans les manières, que le manque total d'usage du monde n'étoit en lui qu'un charme de plus; il donnoit à cette espèce d'ignorance une naïveté intéressante, et la plus piquante originalité. Le ministre le prit en amitié; et sentant bien qu'un tel étourdi ne deviendroit jamais un homme

dangereux, il inspira au roi le desir de l'entendre et de le connoître; d'ailleurs rien ne pouvoit mieux contribuer au succès de la vengeance que le ministre méditoit contre le comte.

Le roi fut tellement enchanté de Dazeli, qu'il voulut apprendre son histoire de sa propre bouche. Dazeli, conduit par son protecteur, se rendit un soir chez le roi, qui lui ordonna de s'asseoir entre lui et son ministre; alors Dazeli, sans embarras et sans préambule, commença son récit dans ces termes.

Je n'avois que quatorze ans lorsque D. Pèdre d'Almédor me prit chez lui en qualité de page. Je me trouvai heureux de servir un jeune maître rempli d'agrémens, d'esprit et de bonté, et qui n'avoit que huit ans de plus que moi. Don Pèdre s'occupa de mon éducation, il me donna d'excellens maîtres, il me combla de bienfaits, et il s'acquit autant de droits à ma reconnoissance qu'il en avoit à mon amitié par ses qualités attachantes. J'étois avec lui depuis deux

ans quand le comte de Moncalde se maria ; peu de mois après, don Pèdre devint éperdument amoureux de la jeune comtesse. Dans ce temps on cherchoit un page pour elle, et D. Pèdre imagina de solliciter cette place pour moi, dans l'espoir que je pourrois servir son amour. Je ne quittai D. Pèdre qu'avec une vive douleur ; mais je m'attachai bientôt passionnément à ma nouvelle maîtresse. Au bout d'un an, D. Pèdre me confia sa passion, que j'avois ignorée jusqu'alors. Il m'avoua qu'il étoit aimé, et me chargea de remettre ses lettres à la comtesse, qui, de son côté, me donnoit toutes les siennes.

Je servois D. Pèdre avec tout le zèle de l'amitié la plus sincère, et cependant j'étois en secret son rival. J'adorois la comtesse, mais sans espérance et sans jalousie. Je ne pouvois m'affliger du bonheur de mon ami, et mon amour ne produisoit d'autre effet que de me rendre plus ingénieux à servir les deux amans. J'inventois sans cesse mille ruses

nouvelles pour abuser un mari hautain et dédaigneux, et pour échapper à la vigilance d'une duegne inflexible. Je savois, par l'écuyer Melcados, que ce *dragon de vertu* avoit reçu de la nature de tendres dispositions qui s'accordoient fort peu avec son austérité apparente; j'avois remarqué que la signora Léonore, quand elle me rencontroit seul dans les corridors, me regardoit d'un œil assez favorable, me sourioit, et quelquefois passoit la main sur mes cheveux.

Léonore avoit une jeune servante de seize ans, uniquement consacrée à la servir. Je pensai que cette petite fille pourroit m'être utile dans l'occasion; je m'attachai à la gagner, ce qui fut aussi prompt que facile.

Un soir, que le comte étoit parti pour trois jours, j'introduisis D. Pèdre dans le palais, et je restai en sentinelle dans un long corridor obscur; minuit venoit de sonner, toutes les lumières étoient éteintes, et je croyois tout le monde couché; mais la malicieuse duegne veillait

pour épier et pour nuire. Au bout d'une demi-heure, j'entendis marcher et rire à demi-bas; j'avance doucement sur la pointe des pieds, et je frissonne en reconnoissant la voix de Léonore; elle portoit une lanterne sourde; elle venoit du côté de l'appartement de la comtesse, et parloit à sa servante; elle passoit près de moi; je me tapis derrière une porte battante.... Le tour est bon, dit-elle; je ne sais pas si l'oiseau est fixé, mais il est enfermé dans la cage; allons nous coucher, il faut dormir quelques heures, nous verrons demain un beau vacarme... Ici recommencèrent les rires, accompagnés d'une toux catarrale, et la méchante duegne disparut. J'imaginai qu'elle avoit fermé à double tour la porte du vestibule, et qu'ayant emporté la clef, elle pensoit que D. Pèdre ne pourroit sortir. Mais j'étois muni d'une double clef, que nous avions fait faire depuis long-temps, dans la crainte que Léonore ne s'avisât d'emporter celle du vestibule, que la comtesse n'osoit

mettre en dedans, parceque le vestibule conduisoit aussi à l'appartement du comte. Cependant, je voulus aller visiter la porte ; je trouvai effectivement qu'elle étoit bien fermée, et que la clef y manquoit. J'essayai la mienne. Quel fut mon douloureux étonnement, en reconnoissant qu'on avoit changé les gardes de la serrure, et que par conséquent ma double clef ne pouvoit me servir! Nous n'avions pas fait l'essai de notre clef, parceque nous avions trouvé ce soir-là, comme de coutume, la clef à la porte entr'ouverte.... Je me désespérai, en pensant que dans quelques heures, lorsque don Pèdre voudroit s'évader avant le jour (on étoit en hiver), il se trouveroit enfermé, sans avoir aucun moyen de sortir. Dans cette extrémité, je forme un plan rapide, que j'exécute sans délai, et d'autant meilleur, que jusqu'à cette époque la duegne n'avoit pas le moindre soupçon de mon intelligence avec les deux amans. Je me rends dans la chambre de la

jeune servante, qui, après avoir couché sa maîtresse, venoit de se mettre au lit. Je la questionne sur la fatale clef que possédoit la duegne, et j'apprends que Léonore a mis cette clef dans ses poches, sous le chevet de son lit. Il s'agissoit de la lui enlever sans violence, car elle étoit entourée de sonnettes qui eussent réveillé tous les domestiques si j'avois voulu employer la force. Je jette mon manteau, j'ôte mon habit, mon col et mes souliers; j'ébouriffe mes cheveux, je m'arrange de manière à persuader que je sors de mon lit; enfin, avec un canif, je me fais au bras une petite piquure; je mets un peu de sang sur mon menton et sur ma chemise, je conviens avec la servante, que je soutiendrai que j'ai passé sans la réveiller, et je lui recommande d'accourir chez sa maîtresse quand elle m'entendra taper des pieds. Tout cela fait, je passe dans la chambre de la duegne, qui n'étoit séparée de celle de la servante que par un petit cabinet. J'entr'ouve

doucement la porte, et j'entre d'un air modeste, timide et discret. La duègne ne dormoit pas encore ; une bougie de veille brûloit sur la table de nuit, et répandoit une assez grande clarté. Léonore, en m'apercevant, fut étrangement surprise. Que signifie ceci ? dit-elle..... O ma bonne Léonore, répondis-je d'un ton plaintif, je souffre depuis deux heures d'un mal de tête insupportable ; j'ai eu le plus terrible saignement de nez...... Vous qui avez tant de recettes, ne pourriez-vous pas m'en donner une ?.. Pauvre enfant ! interrompit Léonore en se mettant sur son séant et rajustant sa cornette ; pauvre enfant !.... En effet, dans quel état il est !.... Tenez, prenez sur la cheminée ce flacon d'eau de rose et ce mouchoir blanc, et venez ici. A ces mots, j'obéis ; je m'approche du lit, Léonore m'inonde d'eau de rose, en répétant toujours *le pauvre enfant* !..... Puis, elle ajoute : Il ne faut pas que ceci vous inquiète, ce n'est qu'une preuve de santé, de jeunesse. Mais qui

vous a donné l'idée de venir ici ?..... — Vous êtes si bonne, si charitable !....— La servante est-elle éveillée ?.... — Elle dort du plus profond sommeil. — Tant mieux, il faudra sortir bien doucement; il y a de si méchantes langues.... Si l'on voyoit sortir de ma chambre, à l'heure qu'il est, un beau jeune homme, qui sait ce qu'on pourroit penser? Comment vous trouvez-vous ? — Oh bien mieux. Mais je suis si fatigué, j'ai si froid !... — Eh bien ? — Me permettez-vous de m'asseoir? — Assurément; mais parlez donc plus bas. — Vous êtes charmante. En disant ces paroles, je m'établis sur le lit, je passe un bras sous le cou de Léonore, je glisse l'autre sous son chevet, et je trésaille de joie en trouvant et saisissant ses poches. Elle prit ce mouvement pour un transport d'amour. Finissez-donc, me dit-elle languissamment. Eh bien, repris-je, vous allez vous fâcher. Encore une fois, dit la duegne, parlez-donc plus bas, ou du moins allez fermer la porte. Oui, oui, re-

pris-je, vous dites cela pour vous défaire de moi. Qu'il est simple! dit Léonore avec impatience. Malgré vos injures et vos rigueurs, m'écriai-je à tue-tête, je passerai toute la nuit avec vous. En prononçant ces mots, comme si j'eusse été hors de moi-même, je tape des pieds de toute ma force, j'embrasse Léonore, et en même temps je donne un coup de genou à la table de nuit, qui tombe avec fracas; la bougie s'éteint, nous nous trouvons dans une obscurité totale, et la servante accourt. La duegne, me serrant tendrement contre sa poitrine, me dit tout bas: Cher Dazeli, garde le silence, et laisse-moi parler. Je lui répondis à l'oreille que j'allois me coucher sous le lit. Alors, tandis qu'elle faisait une fable à la servante, et qu'elle lui ordonnoit d'aller promptement se recoucher, je me dégageai des bras de l'amoureuse duegne. Comme elle étoit tout-à-fait soulevée pour m'embrasser, je tirai ses poches de dessous son chevet sans aucune difficulté, je m'en

emparai, et au lieu de me cacher, je m'évadai sans être entendu. Je crois que la duegne fut bien désagréablement surprise lorsqu'après mon départ elle appela *son cher Dazeli*, et qu'ensuite elle s'aperçut du vol des poches, vol bien plus important que je ne croyois. Quant à moi, je fermai la porte d'entrée de la duegne, et à double tour; et je cachai la clef sous le paillasson de l'escalier. Après cette heureuse expédition, j'allai rendre la liberté aux deux amans, leur conter mes prouesses; et aussitôt que D. Pèdre fut parti, je rouvris la porte de la duegne, et ensuite j'allai me coucher. Léonore, en femme prudente, ne fit aucun éclat, ne sonna point, ne se plaignit point, et garda le plus profond secret. Mais, mortellement inquiète de ses poches, elle me fit prier avec beaucoup d'honnêteté de venir lui parler. Je répondis que j'irois. Je voulois auparavant examiner à fond ses poches. J'en fis un inventaire exact; j'y trouvai une bourse remplie de ducats,

une tabatière, des parfums, et un gros porte-feuille de satin brodé. La morale me disoit, que je devois respecter ce porte-feuille; mais la duegne étoit si méchante et si méprisable, que je crus pouvoir, sans conséquence, m'écarter des principes dans cette occasion, et profiter de l'un des droits d'un amant, puisqu'elle venoit de me les offrir tous. J'ouvris le porte-feuille, fermé seulement par deux petits cordons; je lus les papiers qu'il contenoit, et je connus que la duegne s'entendoit avec l'intendant pour friponner le comte. Un écrit, signé des deux, sur une affaire particulière, prouvoit cette connivence illicite. Je serrai cet écrit précieux dans mon armoire, ensuite je remis tout le reste dans les poches, je cachai les poches sous mon habit, et je me rendis chez la duegne; elle étoit seule, et m'attendoit. Malgré sa dissimulation, et l'air calme et benin qu'elle affectoit, je vis sur sa physionomie sombre et contrainte l'expression d'une rage concen-

trée, et du plus violent dépit. Eh bien, chère Léonore, lui dis-je, êtes-vous aujourd'hui plus traitable ? Où m'appelez-vous pour m'accabler encore de rigueurs? Laissons ce badinage, interrompit-elle ; il est permis d'être un espiègle à votre âge, mais j'espère que vous n'êtes point un voleur. — Hélas, je n'aurois voulu voler que votre cœur, aussi trouverez-vous tout ce qui étoit dans vos poches. Tenez, regardez, voilà votre belle tabatière d'or, voilà votre bourse ; les quarante-six ducats y sont ; voilà votre porte-feuille..... — Comment vous l'avez ouvert ? — Oui, mon ange ; pardonnez, je suis amoureux, je suis jaloux, j'ai voulu voir si j'avois un rival, et je vous avoue que votre liaison avec l'intendant m'est un peu suspecte..... A ces mots, la duegne pâlit, en s'écriant: Rendez-moi mes papiers. Non, mon ange, répondis-je; j'en garde un; votre signature s'y trouve, il m'est trop cher pour m'en dessaisir. Ne vous emportez point, et écoutez-moi. Cessez de

persécuter notre jeune maîtresse ; laissez-la tranquille, et je vous donne ma parole d'honneur, que je ne montrerai jamais cet écrit. Mais je vous observerai soigneusement. Si vous continuez à faire le vil métier d'espionne et de délatrice, je le découvrirai, et sur-le-champ je porterai l'écrit au comte. A cette déclaration, Léonore s'emporta, menaça, ensuite se radoucit ; employa les prières, les promesses ; je fus inexorable, et je la laissai outrée et désespérée. Cependant, depuis cette aventure, elle cessa entièrement de surveiller et de dénoncer la comtesse. Peu de mois après, elle partit pour le royaume de Grenade, et nous fûmes débarassés d'elle. La manière dont je m'étois conduit dans cette occasion, inspirant la plus vive reconnoissance à la comtesse, me rapprocha d'elle davantage. Plus je la vis de près, plus je l'aimai ; malgré sa foiblesse, je la respectois ; je savois qu'elle n'étoit point adultère ; que le comte de Moncalde n'avoit que le titre

de son mari ; d'ailleurs la comtesse avoit tant de décence et de repentir ! elle pleuroit sa faute si souvent, et avec tant d'amertume ! elle étoit si belle en pleurant ! elle me paroissoit aussi intéressante qu'elle pouvoit l'être aux yeux de son amant même.

Sept mois s'étaient écoulés comme un songe, depuis que j'habitais le palais de Moncalde, lorsque le comte partit pour trois semaines dans les premiers jours du printemps. Don Pèdre aussi étoit absent. La comtesse avoit de fréquens entretiens particuliers avec don Sanche de Mélez, qui, malgré sa liaison avec le comte, possédoit depuis six mois toute sa confiance, ainsi que celle de don Pèdre. Un soir, la comtesse me prit à part, pour me demander si je consentirois à faire avec elle un long voyage ; je répondis que je la suivrois avec transport au bout du monde ; Eh bien, reprit-elle, nous partirons cette nuit. Mais ne parlez de ce *long voyage* à qui que ce soit au monde ;

mon bonheur dépend de votre discrétion. Elle ne s'expliqua pas davantage ; et le soir même, elle annonça publiquement dans le palais qu'une lettre du comte l'obligeoit à l'aller rejoindre précipitamment. Elle fit faire à la hâte deux malles, qu'elle remplit de tout ce qu'elle avoit de plus précieux ; elle emporta ses diamans, et déclara qu'elle n'emméneroit que moi. Tout cela se fit très-rapidement. Don Sanche, quelques heures auparavant, avoit quitté le palais, en disant qu'il alloit à Cadix, et qu'il ne reviendroit que dans un mois. A minuit, la comtesse, tremblante et fort troublée, monta dans une voiture attelée par des chevaux de poste ; je montai à cheval, je me plaçai a côté de sa portière ; nous traversâmes ainsi Madrid. Hors de la ville, je m'aperçus que la comtesse pleurait et gémissait, je hasardai quelques questions. Ah !.... Dazeli, me dit-elle, je ne vas pas rejoindre le comte ; je fais une démarche bien téméraire ; je n'ai plus le droit de

compter sur la protection du ciel ; je suis accablée d'inquiétudes et de pressentimens sinistres ! Ses larmes lui coupèrent la parole. Les miennes coulèrent aussi ; mais je n'osai la questionner davantage. Un instant après, la comtesse m'ordonna de faire presser les postillons, et elle ne parla plus que pour réitérer le même ordre. Au bout de trois quarts d'heure, la voiture s'arrêta. J'ignorois où nous allions ; la comtesse avoit donné elle-même ses ordres aux postillons. Le ciel venoit de se couvrir de nuages ; la nuit étoit excessivement sombre ; cependant, je vis que nous étions devant une maison, parceque j'aperçus une lumière. *Y sommes-nous*, dit la comtesse, d'une voix très-altérée ; *oui*, répondit un homme qui sortit de la maison, s'approcha de la voiture, et en ouvrit la portière.... Je descendis de cheval, et je suivis la comtesse, que l'on entraînoit dans la maison. Nous traversâmes une grande cour sans rencontrer personne et sans entendre le

moindre bruit. J'éprouvois l'émotion la plus désagréable, et les sanglots de la comtesse me perçoient l'ame. J'avois besoin de me rappeler qu'elle avoit elle-même médité sa fuite, car il me sembloit qu'elle étoit enlevée par un cruel ravisseur. Enfin, nous arrivons dans une vilaine grande salle, qui ressembloit à une grange; et je reconnois, à la lueur d'une triste lampe, que nous sommes dans une chaumière inhabitée, et que don Sanche de Mélez étoit le conducteur de la comtesse. Je n'avois jamais aimé cet homme, dont l'air brusque, les yeux enflammés, et le regard fixe et perçant, avoient quelque chose de frappant et de féroce. La comtesse s'assit sur un banc de bois; don Sanche se plaça à côté d'elle, et se mit à lui parler tout bas. Je m'éloignai, et je restai à l'extrémité de la salle. Il me fut impossible d'entendre un seul mot de leur conversation. Don Sanche, après avoir parlé très-long-temps et très-vivement, me rappela. Dazeli, me dit-

il, d'autres chevaux vont arriver, et nous allons repartir, mais nous voyagerons sous des noms supposés tant que nous serons en Espagne. On vous a vu partir de Madrid avec la comtesse, vous pourriez la faire reconnoître, ainsi il faut, pour trois ou quatre jours, vous séparer d'elle. Vous irez par une autre route au lieu où nous nous retrouverons par-delà les frontières; vous serez dans une chaise de poste, et moi je suivrai la comtesse à cheval; je vous donnerai un homme sûr, qui vous accompagnera, et qui dirigera le voyage. Tout cet arrangement me déplut à l'excès. Je me tournai du côté de la comtesse; Madame, lui dis-je, sont-ce là vos volontés? oui mon cher Dazeli, répondit-elle d'une voix entrecoupée. Il faut aussi, reprit don Sanche, que vous changiez de nom; l'homme qui vous conduira ignore nos secrets, il ne connoît point la comtesse, et il croit que vous vous appelez Mulzino de Séville. Evitez de

causer avec lui ; et même, afin de ne pas lui donner le droit de vous interroger, ne lui faites aucune espèce de question. Comme don Sanche disoit ces paroles, nous entendîmes le bruit des chevaux et des voitures qui entroient dans la cour. La comtesse tressaillit. Allons, madame, dit don Sanche en lui présentant le bras, allons, ne perdons point de temps. En parlant ainsi, il l'aida à se lever, car elle ne pouvoit se soutenir. Adieu donc! me dit-elle avec l'accent le plus douloureux et en me tendant la main. Je me précipitai sur cette main charmante, que j'avois le bonheur de presser et de baiser pour la première fois de ma vie, et je fondis en larmes !..... Dans ce moment, un inconnu, d'une figure atrabilaire, entra en disant : *Tout est prêt.* La comtesse me jeta le plus triste et le plus doux regard ; nous sortîmes de la salle. Nous retrouvâmes la même obscurité dans la cour ; la comtesse disparoît à mes yeux, on me fait monter

dans une chaise de poste, un homme s'établit à côté de moi, et nous partons. J'étois si troublé, si étonné, que je n'avois nulle idée; immobile et glacé, je n'avois pas la faculté de réfléchir, mais un poids terrible oppressoit mon cœur!..... Au bout d'une heure, je fus tiré de cette léthargie par les ronflemens redoublés de mon compagnon de voyage; je ne sais pourquoi cette petite circonstance affoiblit l'espèce de terreur secrète que j'éprouvois depuis trois heures. Ce sommeil si profond et si paisible dissipoit un peu les sombres et vagues inquiétudes qui s'offroient confusément à mon imagination. Néanmoins je m'affligeai toujours vivement d'être séparé de la comtesse. En réfléchissant à toute cette aventure, je compris bien que don Sanche n'y jouoit que le rôle de confident; mais je m'étonnois que don Pèdre ne parût point, cependant j'imaginai qu'il nous attendoit sur la frontière.

Au point du jour, je jetai les yeux

sur mon compagnon : c'étoit le même homme que j'avois vu la veille dans la grange. Il étoit rustre et taciturne ; nous gardâmes tous deux un profond silence. Il payoit toute la dépense, mangeoit peu, buvoit et dormoit beaucoup, descendoit à chaque poste pour parler tout bas aux postillons ; du reste, il ne m'adressoit jamais la parole, et me regardoit de fort mauvais œil. Ses manières et sa repoussante physionomie me rendirent ce voyage extrêmement désagréable ; j'en comptois toutes les heures. Deux jours déja s'étoient écoulés, et nous n'arrivions point ! Je savois seulement que nous approchions de Cadix, et que c'étoit là que mon compagnon devoit me quitter. Je pensai que je retrouverois la comtesse à Cadix, et que nous nous y embarquerions pour quitter l'Espagne. Notre voiture cassa trois fois, ce qui nous retarda beaucoup, et me causa les plus mortelles inquiétudes. Enfin, un soir, mon compagnon, pour la première fois m'adressant la parole,

me dit que nous étions très-près de Cadix. Ma joie fut extrême ; mais, au bout d'une heure, voyant que nous n'arrivions point, je questionnai mon conducteur, qui me répondit que nous allions dans un château sur le bord de la mer, à peu de distance de la ville. Je ne doutai point que ce ne fût là le lieu du rendez-vous, et mon cœur palpitoit de joie. En effet, nous arrivions dans un château. L'obscurité ne me permettoit pas de le bien voir, mais il me parut très-considérable. Nous passâmes plusieurs ponts et trois cours ; ensuite, arrivés sous une grande voûte, mon conducteur fit arrêter la voiture. Vous allez, me dit-il, paroître devant un homme qui vous fera quelques questions ; contentez-vous de lui répondre que vous êtes Mulzino de Séville ; du reste n'entrez dans aucun détail. Je vais le prévenir ; attendez ici qu'on vienne vous chercher. En disant ces paroles, mon mystérieux conducteur ouvre la portière, et me quitte. Au bout d'un quart

d'heure, un homme inconnu, tenant une lanterne, parut; il me dit de descendre et de le suivre. Uniquement occupé de la douce idée que j'allois revoir la comtesse et don Pèdre, je me précipitai hors de la voiture; je suivis le porte-lanterne qui étoit accompagné de deux autres hommes. On me fit entrer au rez-de-chaussée, dans une belle chambre, où j'aperçus un homme grave et très-âgé, assis devant un bureau. *Le voilà*, lui dirent mes introducteurs en me montrant. J'avois l'air de la joie et du bonheur; cette expression frappa beaucoup le vieillard, qui me regarda avec surprise, et dit ensuite aux autres: *Est-ce qu'il est ivre?* Cette question me fit faire un grand éclat de rire. Voilà, dit le vieillard, un singulier caractère. Mes conducteurs se retirèrent, et le vieillard, m'examinant toujours d'un air étonné, Quel âge avez-vous? continua-t-il. — Dix-huit ans. — Votre nom? — Mulzino de Séville. — A ce nom, le vieillard fronça le sourcil. Ecou-

tez, me dit-il; vous ne pouvez garder ce nom, vous devez en sentir les conséquences...... Désormais vous vous appellerez *Edmond*, entendez-vous? Fort bien, répondis-je; *Edmond*, soit. Le vieillard sonna; les trois hommes qui m'avoient amené reparurent. Conduisez-le, leur dit le vieillard. A ces mots, mes introducteurs me font sortir de la chambre; ils me mènent dans une petite cour, on s'arrête devant une porte; l'un des hommes ouvre cette porte, et me fait passer. Je m'étonne un peu en voyant un escalier très-étroit qu'il falloit descendre; au bas de l'escalier, je fais, avec émotion, quelques pas, je regarde avec saisissement, j'aperçois un triste grabat..... Où suis-je? m'écriai-je. — Dans un cachot...... — Et pourquoi? — Ce n'est pas notre affaire. — Pour combien de temps? — Pour votre vie. Après avoir prononcé cette affreuse sentence, mon geolier et ses compagnons me tournent brusquement le dos, et sortent précipitamment.

J'entends refermer la redoutable porte... Le bruit de trois gros verroux me fait frissonner, et je tombe éperdu sur mon grabat.

Ici, les exclamations du roi obligèrent Dazeli à suspendre son récit. Après avoir remercié sa majesté de l'intérêt qu'elle lui témoignoit, il reprit ainsi sa narration.

Je fus près de deux heures dans un état de stupeur qui ressembloit à une véritable imbécillité. Enfin mes idées revinrent peu à peu, et je me mis à réfléchir sur ce désastreux événement : j'imaginai d'abord que l'homme que don Sanche m'avoit donné pour guide, mieux instruit que don Sanche ne le croyoit, nous avoit dénoncés tous, et que j'étois arrêté comme un des complices de l'évasion de la comtesse ; ensuite je pensai que la trahison venoit de don Sanche lui-même, qui s'étoit entendu avec le comte pour perdre l'infortunée comtesse. Cette dernière supposition me parut la plus vraisembla-

ble, et je crois aujourd'hui, plus que jamais, que c'est là le véritable fonds de cette aventure ténébreuse. Mes inquiétudes pour la comtesse étaient mon chagrin le plus insupportable; rien n'élève et ne fortifie l'ame, dans les maux sans remède de ceux qu'on aime; loin de se faire alors une vertu du courage, on se sait gré de la douleur et de l'abattement qu'on éprouve. Je passai la nuit la plus douloureuse de ma vie; je me représentois les deux amans au désespoir, et la comtesse livrée à la vengeance de l'homme le plus orgueilleux, le plus vindicatif et le plus dur. Mais, hélas! j'étois loin d'imaginer les forfaits qui ont été commis; j'étois loin de craindre pour les jours de la victime intéressante que la haine a sans doute immolée!.... Le lendemain, mon geolier vint m'apporter de l'eau et ma ration de pain noir. Je lui fis quelques questions, et il m'apprit que j'étois dans un château fort, dont le gouverneur s'appeloit don Gusman d'Illaros, le même vieillard qui m'a-

voit interrogé la veille. Je n'ignorois pas que ce vieillard étoit oncle de don Sanche, et qu'il devoit sa place au crédit du comte de Moncalde, ce qui me confirma dans la pensée que don Sanche et le comte agissoient de concert; mais je ne concevois pas pourquoi le gouverneur m'avoit recommandé, comme une chose importante, de quitter le faux nom de Mulzino, pour prendre celui d'Edmond. J'imaginai qu'il n'étoit pas impossible qu'on l'eût abusé sur mon compte, et je resolus de faire tous mes efforts pour obtenir de lui une seconde audience. Il falloit pour cela gagner la bienveillance de mon geolier; j'y mis tous mes soins, et j'y parvins, quoiqu'il fût le plus silencieux et le plus laconique de tous les hommes, et qu'il refusât obstinément de répondre à mes questions les plus indifférentes. Cependant je remarquai que ses regards étoient moins farouches et ses manières moins brutales. Au bout de deux mois je hasardai ma sollicitation; je demandai une plume et de l'en-

cre pour écrire un billet au gouverneur. Le geolier secoua la tête, et ne répondit que par ce mot : *Impossible*. Il falloit céder à la nécessité, je n'insistai plus ; je levai au ciel des yeux baignés de larmes, et je gardai le silence. Le geolier me regardait, son ame de roche s'amollit et fut émue. Ecoutez, jeune homme, me dit-il ; votre sort est fixé, et bientôt ne dépendra plus du gouverneur. — Comment? — Vous vous embarquerez pour l'Afrique dès que le vent sera favorable. — Pour l'Afrique ! — Pas un mot de plus. Ici finit le dialogue, car le geolier me quitta.

Un voyage en Afrique étoit une chose assez effrayante, néanmoins, dans une situation telle que la mienne, tout changement permettoit l'espérance, et, par conséquent, ne pouvoit m'affliger. Je demandois tous les jours si le vent étoit bon, et pendant plus de six semaines, le geolier me répondit constamment que les tempêtes duroient toujours. Enfin, un soir que je renouvelai ma question,

mon gardien me dit qu'il ne savoit plus si je partirois, parce que le gouverneur paroissoit fort dangereusement malade; qu'il étoit tout-à-coup tombé évanoui dans les bras de sa nièce, et qu'on l'avoit cru mort pendant deux heures. Ceci m'apprit que le gouverneur avait une nièce; je fis des questions, et mon gardien, moins bourru que de coutume, m'apprit que cette jeune personne avoit dix-sept ans, et qu'elle étoit charmante. Le lendemain, il me dit que le gouverneur avoit repris sa connoissance, mais que l'on pensoit qu'il ne reviendroit pas de cette maladie. Ce même jour je fus très-surpris de voir revenir mon gardien deux heures plutôt que de coutume. L'expression adoucie de sa physionomie me frappa; il tenoit une grande corbeille, qu'il ouvrit, et qui étoit remplie des plus beaux fruits du monde. Il m'est impossible d'exprimer ce que je ressentis à cette vue. Renfermé depuis quatre mois dans un horrible cachot, n'ayant pour toute nourriture que du

pain noir et de l'eau, un présent si agréable me parut le présage certain d'une heureuse et prompte délivrance. O! Diégo, m'écriai-je, est-ce vous qui me donnez ces fruits?.... Pour toute réponse, je n'obtins qu'un sourire, le premier que j'eusse vu sur les lèvres refrognées du grave Diégo, et jamais le sourire enchanteur d'une maîtresse adorée ne produisit une sensation plus délicieuse. Mon cher Diégo, repris-je, quelle est donc la main bienfaisante qui daigne m'envoyer ces fruits? Point de questions, dit enfin le geolier, et tout ira bien. Ces paroles retentirent jusqu'au fond de mon ame; et ce premier mouvement de joie fit couler mes larmes. Je voulois obéir et me taire; mais j'avois besoin d'exprimer la reconnoissance qui remplissoit mon cœur; je saisis la main rude et calleuse du geolier, et je la serrai fortement contre mon sein. Il faut qu'il y ait dans l'expression muette de nos sentimens quelque chose de plus touchant que dans les discours les plus pathéti-

ques, car Diégo, qui n'avoit jamais paru sensible à mes plaintes, s'émut, pour la seconde fois seulement, en me regardant. On m'a défendu de parler, me dit-il ; mais prenez courage, vous êtes protégé par une personne qui peut beaucoup dans cette citadelle, sur-tout en ce moment.

Cette demi-confidence me causa un ravissement inexprimable. Je ne doutai point que cette personne bienfaisante qui me protégeoit ne fût la nièce du gouverneur ; et cette agréable idée dissipa, comme par enchantement, toutes les horreurs de mon cachot. Les jours suivans, le geolier m'apporta régulièrement de bons alimens et des fruits, et au bout de trois mois il m'annonça qu'il alloit me sortir de mon cachot pour me conduire dans une chambre plus saine et moins désagréable. En effet, cette translation se fit au milieu de la nuit. Diégo, escorté de deux fusiliers, me mena dans un dongeon, où l'on m'enferma dans une très-grande chambre assez propre.

Aussitôt que la nuit fut écoulée, je revis, avec transport, à travers ma fenêtre grillée, la clarté du jour, dont j'étois privé depuis plus de six mois. Je bénis ma bienfaitrice inconnue ; et quoique cette douce idée ne pût bannir de mon imagination et de mon cœur, le tendre et douloureux souvenir de la comtesse de Moncalde, je repris l'espérance, et je sentis s'adoucir tous les ennuis de ma captivité. Je demandai des livres et une guitare. La guitare me fut refusée ; on me donna des livres ; mais je ne pus obtenir ceux que je desirais. Tous les ouvrages qui me furent prêtés étaient si sérieux, si mortellement ennuyeux, qu'il falloit toute l'oisiveté d'un prisonnier au secret pour inspirer le courage de les lire. J'avois tant souffert dans mon cachot, que pendant les premiers mois je me trouvai presque heureux dans ce triste dongeon. Mais enfin, voyant que ma captivité ne finissoit pas, je repris mes inquiétudes, et je retombai dans le plus affreux découragement. Il me

sembloit que ma bienfaitrice m'abandonnoit, puisqu'elle ne faisoit plus rien de nouveau pour moi. Ce qui me causoit le plus de peine, c'est que je commençois même à douter que la personne qui me protégeoit fût la nièce du gouverneur. Je ne trouvois que de la bonté dans le changement de ma situation ; je n'y voyois point les graces qui caractérisent toujours une femme. Par exemple, je pensois qu'une jeune personne m'auroit envoyé des vers et des romans, au lieu de ces fastidieux traités de théologie et de jurisprudence que je recevois constamment. En renonçant aux idées romanesques, qui avoient eu tant de charmes pour moi, j'éprouvai un abattement dont ma santé se ressentit. Je n'entrevoyois plus de terme à mon malheur, après dix-huit mois de captivité; et, succombant à mes peines, je tombai dans un état de langueur qui seroit devenu mortel s'il se fût prolongé. Un soir, que j'étois plongé dans la plus profonde rêverie, j'entendis ouvrir mes deux

premières portes, ce qui me surprit, parce ce n'étoit point l'heure de la visite du geolier. Il y a dans les prisons un ordre si monotone et si régulier, que tout changement est un événement. Je me levai pour aller au-devant de Diégo, et j'entendis marcher. Mais l'oreille d'un prisonnier est si attentive et si fine, que je discernai sur-le-champ que, non-seulement ce n'étoit pas la marche grave et pesante du geolier, mais que le bruit que j'entendois étoit formé par le pied délicat d'une femme. Je ne me trompois pas. On s'arrêta, et la porte, à mon grand regret, ne s'ouvrit point; mais une voix douce m'appela, et prononça ces paroles consolantes : Mulzino, ne vous laissez point abattre; on s'occupe uniquement de vous, et l'on parviendra sûrement à vous rendre la liberté. J'allois répondre avec tout l'enthousiasme de la plus vive reconnoissance; mais on n'attendit pas ma réponse; on s'éloigna précipitamment. Ce pas rapide et léger offrit à mon imagination le tableau char-

mant de la fuite d'une grace. Je vis celle que je venois d'entendre; je la vis belle et ravissante, et mon cœur tout entier s'élança sur ses traces!.... De ce moment tout fut changé pour moi. Je repris le courage avec l'espérance; je me répétai dans tous les momens cette phrase si remarquable et si touchante : *On s'occupe uniquement de vous!*... Je cessai d'être seul; je cessai d'être inquiet sur mon sort. Quelques jours après, Diégo ouvrit une porte condamnée de ma chambre, qui donnoit sur une longue terrasse; je revis avec délice le ciel à découvert, et j'eus la liberté de me promener tous les jours une heure et demie sur cette terrasse, sur laquelle étoient posées deux sentinelles. Ne pouvant toujours obtenir de l'encre et des plumes, je me fis une piqure au doigt, et à l'aide d'un cure-dent j'écrivis avec mon sang, sur un mouchoir blanc, ces paroles : *Non, vous ne pourrez me rendre ma liberté, je l'ai perdue pour jamais, et j'y renonce avec ravissement.* Diégo

d'abord me refusa de se charger de ce mouchoir, et le lendemain il me le demanda; mais il ne m'apporta point de réponse, ce qui m'affligea beaucoup; car je craignis que cette espèce de déclaration d'amour n'eût déplu. Je demandai des couleurs et des pinceaux pour peindre; on me fit attendre cette grace près de six mois, me la promettant toujours. Enfin, Diégo m'apporta une boîte à couleurs, de bois de cèdre, magnifiquement montée en or; je l'ouvre avec transport, et j'y trouve un petit papier sur lequel ces mots étoient écrits: *Gardez toujours ce premier gage du plus tendre sentiment.* Je baignai de larmes ce billet, je le relus mille fois, ensuite je le pliai, et je le plaçai sur mon cœur, en faisant le vœu de le conserver jusqu'au tombeau.

Je peignis en camée une figure d'Isis, telle que les Egyptiens représentoient cette divinité, couronnée de feuillages et voilée de la tête aux pieds, et avec le pinceau je traçai ces mots au bas du

tableau : *Inconnue, mais adorée!....* J'envoyai cette miniature. Diégo ne me rapporta rien, et refusa toujours de répondre à mes questions. Mais je ne pouvois plus avoir d'inquiétude, depuis que je possédois le billet renfermé dans la boîte à couleurs.

Cependant le temps s'écouloit; et malgré toutes les idées romanesques qui charmoient mes ennuis, je me livrois à des réflexions désespérantes, en pensant à une captivité qui duroit depuis trois ans. Enfin, tout-à-coup, Diégo, sans être interrogé, m'annonça que je touchois au terme de mes peines, et il me donna un billet conçu en ces termes : « Grace au « ciel, je puis vous tirer de la triste pri- « son où vous gémissez depuis si long- « temps! Laissez-vous conduire par Dié- « go. Il ne m'est pas possible de vous « rendre encore votre liberté, mais vous « habiterez un séjour agréable, et vous « verrez celle qui vous a consacré ses « soins et sa vie. »

Transporté de la joie la plus vive, je

me jetai au cou du geolier, en m'écriant : Ah! partons, cher Diégo; guidez-moi, je suis prêt à vous suivre.... Eh bien, dit Diégo, je reviendrai vous prendre à minuit. Il falloit encore attendre trois heures; combien ce temps me parut long! Je le passai à me promener dans ma chambre, en me répétant : *Je la verrai !*... Au moment où l'horloge du château sonna *minuit*, je m'élançai vers la porte, et, presque aussitôt, j'entendis Diégo. Oh! combien alors me fut agréable le bruit des clefs et des verroux!... Diégo paroît. Allons, dit-il. Je saisis la main qu'il me tend, et nous sortons. Il me recommande le silence; nous n'avions point de lumière; nous traversons une longue suite de corridors et d'escaliers obscurs, et nous arrivons dans une vaste cour; ensuite nous passons trois ponts-levis. Au signal donné par Diégo, les ponts-levis s'étoient abaissés; nous n'éprouvons aucun obstacle; enfin nous trouvons une voiture légère et découverte. Nous y mon-

tons, et quatre chevaux fringans partent aussitôt au grand galop. O Diégo! m'écriai-je, maintenant expliquez-vous; où allons-nous? — Chez celle qui vous protège depuis si long-temps, et qui vous délivre. — Grand dieu!... et je vais la voir! — Oui. — Vous pouvez donc me la nommer? — Non. — Pourquoi ce mystère? je sais quel est son nom. — Il est impossible que vous puissiez le deviner. — C'est la nièce du gouverneur. — Vous vous trompez. — Se peut-il?... — Vous saurez tout dans quelques mois, et vous serez le plus heureux des hommes; mais il faut de la discrétion et de la patience. — Et cette personne qui daigne s'intéresser à moi, est-elle jeune, est-elle libre? — Oui. Elle ne dépend que d'elle même, et c'est la plus riche et la plus belle femme de Cadix. — La plus belle!... — Et possédant six mille ducats de revenu. Je voulois continuer mes questions; Diégo refusa de répondre. Cette découverte dérangeoit un peu mon roman; mais je n'eus pas

de peine à en composer un autre, pour le moins aussi intéressant. Toute cette intrigue plaisoit à mon imagination, surtout de la part d'une femme qui ne dépendoit que d'elle-même ; j'essayois en vain de deviner ce qui pouvoit l'obliger à se conduire ainsi ; l'impossibilité de pénétrer ce mystère, en excitant en moi la plus ardente curiosité, me faisoit trouver dans cette aventure l'attrait le plus piquant. Nous étions au mois de mai ; la nuit étoit parfaitement belle, claire ; nous parcourions un paysage délicieux, et, au bout d'une heure et demie, j'apperçus une maison charmante, entourée d'eau et de bois. Nous passons un pont, nous arrivons à une grille, qui s'ouvre et se referme sur nous ; alors nous descendons, Diégo marche devant moi, nous traversons une galerie obscure sans rencontrer personne, sans entendre le moindre bruit. Nous entrons dans une immense basse-cour, à l'extrémité de laquelle j'aperçois une grosse tour. Ici, mon émotion romanes-

que fit place à une espèce de terreur... je m'arrêtai en disant : Mais Diégo, où me conduisez-vous? — Dans cette tour. —Mais c'est une seconde prison!—Vous y trouverez celle qui vous aime. — M'en répondez-vous? — Assurément. — Serai-je enfermé là ? — Oui. — Y resterai-je long-temps ? — Je l'ignore. — Aurai-je un geolier? — Vous serez sous la seule garde de votre bienfaitrice. — Entrons. — Ecoutez, si vous manquez de confiance, vous êtes libre, vous pouvez sortir de cette maison, je vais vous reconduire dans les champs..... — Entrons, vous dis-je. En prononçant ces paroles, je m'élance dans la tour. A peine ai-je passé le seuil fatal, que j'entend la redoutable porte se refermer sur moi avec un bruit épouvantable...... Je frissonne.... J'appelle Diégo, l'écho seul me répond.... J'étois dans une obscurité profonde.... Les idées les plus sinistres vinrent en foule m'assaillir..... J'appelle encore Diégo avec plus de force, et plusieurs échos répètent seulement ce nom,

ce qui me fit conjecturer que j'étois sous d'épaisses voûtes..... Chaque instant ajoutoit à mon effroi... Une sueur froide inondoit mon front... Je fis quelques pas mal assurés, et rencontrant un pilier de pierre, je m'apuyai; j'étois prêt à m'évanouir.... Dans ce moment, je sens tout-à-coup une odeur délicieuse d'ambre et de fleurs d'orange...... Ces parfums, dont j'étois privé depuis plus de trois ans, me causèrent une inconcevable sensation; toutes mes terreurs se dissipèrent.......; les ténèbres et le mystère n'offrirent plus à mon imagination que l'idée charmante d'un rendez-vous; je respirois l'amour, et je m'enivrois de ses illusions séduisantes... Au milieu de ce nouveau délire, une voix d'une douceur enchanteresse fit entendre ces paroles: *Cher Edmond, marchez sans crainte, c'est l'amour qui va vous conduire*... Ce mot d'*amour*, que j'entendois prononcer pour la première fois, me transporta. O viens! m'écriai-je; viens, toi que j'adore! Je suis à toi, je ne

veux exister que pour toi.... Comme je prononçois ces mots, une nouvelle vapeur de mille parfums divers se répandit autour de moi..... Je crus sentir l'approche d'une déité ravissante; l'extase que j'éprouvai eut quelque chose de surnaturel.... Mais que devins-je, en sentant une main délicate saisir et serrer la mienne !...... Agité d'un frémissement délicieux, je chancelle, je ne puis parler, je presse cette main divine sur mon cœur..... On m'entraîne doucement..... Tout-à-coup on s'appuie contre le mur.... J'étends les bras.... Arrête, me dit-on..... Je soupire, et je reste immobile..... Un visage embaumé s'approche du mien...... Un baiser brûlant s'imprime sur ma joue; aussitôt on s'éloigne, en disant d'une voix émue: *Monte l'escalier qui se trouve à ta droite*.... Palpitant, hors de moi-même, j'écoute encore... Je n'entends plus rien... Je cherche l'escalier, je le trouve, je le monte; mais, il ne finissoit point! Enfin, après avoir gravi plus de cent

marches, j'aperçois avec un extrême plaisir une éclatante lumière au haut de l'escalier; je me hâte, et j'arrive à une petite porte entr'ouverte. Je la passe; je me trouve dans l'appartement le plus élégant et le plus éclairé. Diégo paroît, en disant qu'il ne vient que pour me servir et pour coucher auprès de moi. Tout ce que vous voyez ici, poursuivit-il, est l'ouvrage de votre bienfaitrice; c'est-elle qui a brodé ce beau meuble; c'est elle qui a peint ces jolis tableaux. — Que de talens! — Oh ce n'est pas tout; elle chante, elle joue de tous les instrumens. — Grand dieu! quel assemblage inoui de perfections!

Diégo me prévint que ma bienfaitrice, forcée de retourner à Cadix, y resteroit six semaines, mais je ne m'ennuyai point durant ce temps. J'avois des fleurs, des oiseaux, et une bibliothèque charmante, composée enfin à mon goût, c'est-à-dire ne contenant que des poésies, des pièces de théâtre et des romans. On m'avoit donné une guitare; je lisos,

je dessinois, je faisois de la musique, et cinq mois se passèrent ainsi très-agréablement; car tant de jouissances nouvelles, et la certitude d'être aimé d'une personne incomparable, me faisoient tout supporter avec joie. Cependant, je questionnois toujours Diégo. Un jour, il ne me répondit que par un sourire significatif, qui me remplit d'espérance. Je le pressai vivement; il sourit encore, et me quitta. J'étois dans un salon éclairé par le plafond; une glace s'entr'ouvre, et j'entends au-dessus de ma tête une musique céleste... Je me prosterne pour l'écouter...... C'étoit la harpe la plus sonore et la plus brillante; bientôt une voix admirable se mêle à cette mélodie, et chante, avec autant de charme que de supériorité, l'ariette de bravoure la plus difficile. J'aime passionément la musique; jugez, sire, de l'impression que dut me faire un tel talent dans l'objet qui avoit déja tant d'empire sur mes sens et sur mon imagination.... Quand la musique eut cessé,

j'élevai la voix pour dire tout ce que l'admiration peut inspirer de plus passionné ; mais on ne répondit point.... Le lendemain, je trouvai sur ma table des vers charmans, dans lesquels l'amour s'exprimoit avec toute la délicatesse de l'innocence et de la vertu. Il n'en falloit pas tant pour tourner une tête beaucoup meilleure que la mienne. Les vers et les billets, en se multipliant, portèrent au comble un enthousiasme qui devint une passion véritable. On aime autant qu'on peut aimer quand le respect et l'admiration se joignent à la reconnoissance et à l'amour ; toutes les lettres que je recevois étoient aussi morales que spirituelles et bien écrites ; elles avoient même, en général, un certain ton d'austérité, qui me frappa souvent. Par exemple, on m'y faisoit sans cesse des leçons sur la violence de mon caractère. Il me sembloit, au contraire, que j'avois donné toutes les preuves imaginables de patience et de douceur ; et quand je demandois à cet égard quelque explica-

tion, on ne me répondoit que des choses vagues et insignifiantes. Depuis que mon cœur étoit réellement touché, mille inquiétudes nouvelles vinrent troubler mon repos ; je m'amusois beaucoup moins de toutes les choses qui ne peuvent agir que sur l'imagination ; j'avois besoin d'un sentiment véritable, ma tête se refroidissoit ; je me blasai sur les surprises agréables, et sur les inventions magiques dont j'étois depuis si long-temps l'objet ; j'étois las d'admirer et de desirer ; je voulois aimer, je voulois être aimé ; je me rappelai que j'avois passé des jours délicieux entre la comtesse de Moncalde et son amant. J'aimois alors sans espérance, et la seule amitié me rendoit heureux. L'imagination exaltée ne produit, par ses illusions, qu'une félicité factice et fugitive ; la source du vrai bonheur n'est que dans l'ame, je ne voyois plus, dans la conduite de ma maîtresse invisible, qu'un jeu d'esprit et de coquetterie, qui ne flattoit plus ma vanité, et qui blessoit mon cœur.

Un soir, que je m'abandonnois à la rêverie la plus mélancolique, un panneau de mon cabinet s'abattit, et découvrit une gaze blanche, à travers laquelle je vis une autre pièce agréablement décorée. Tout-à-coup parut une figure élégante et légère, couverte d'un voile transparent qui cachoit tout-à-fait son visage, mais qui laissoit entrevoir une taille charmante; au même instant, une flûte fait entendre les sons les plus doux; la nymphe tient un tambourin; elle exécute, avec une précision parfaite et une grace inexprimable, une danse ravissante..... Je veux déchirer la gaze et me précipiter dans l'autre cabinet, mais aussitôt le panneau se referme, je me trouve seul, je tombe dans un fauteuil, et des pleurs amers s'échappent de mes yeux.... Ah! cruelle, m'écriai-je; vous ne m'avez jamais aimé! Que dis-je? vous vous faites un jeu barbare d'exalter mon admiration et mon ivresse, d'irriter mes desirs, et de tromper mon espoir..... Cet en-

chantement que vous produisez me consume et me tue, et n'est pour vous qu'un amusement !.....Mais s'il est vrai que votre ame soit insensible, vous me montrez en vain tant de talens divers, tant de charmes réunis. Vous n'aurez séduit que mon imagination; mon cœur vous échappera, ce cœur fait pour vous aimer, que vous blessez, que vous déchirez, se guérira peut-être; et désormais, du moins, je vais employer tous mes soins à rappeler ma raison égarée. A ces mots, j'entendis près de moi un profond soupir...... Ingrat! dit la voix touchante que je connoissois si bien; ingrat Edmond! Pouvez-vous douter d'un cœur qui s'est livré avec tant d'abandon ? Je n'ai voulu que tempérer la véhémence effrayante de votre caractère. L'amour vous égara jadis; que l'amour, aujourd'hui, vous éclaire et vous épure.... Comment? interrompis-je, qui vous a dit que j'aimai avant de vous connoître ? — Cet amour fut-il approuvé par la vertu? — Non, mais j'ai

su le surmonter. — N'en parlons plus, n'en parlons jamais, je l'exige. Mais, comptez sur mes promesses; soyez raisonnable, et dans quinze jours vous me verrez. A ces paroles, je tombai à genoux, pour exprimer ma joie, mon repentir et ma reconnoissance. On ne me répondit plus; mais cet entretien me rendit tout mon bonheur. Cependant je me creusai vainement la tête pour deviner comment on avoit pu découvrir l'amour secret que j'avois eu pour la comtesse de Moncalde, puisque je ne l'avois jamais confié à qui que ce fût au monde. Au reste, cette réflexion ne m'occupa que peu d'instant. Bientôt tout s'effaça de ma tête, à l'exception d'une seule idée, celle qu'enfin j'allois voir l'objet de tant d'agitations, d'inquiétudes et d'espérances.... Avec quels transports je vis arriver ce jour, attendu avec une si vive impatience!....... Diégo me dit, dès le matin, que la maîtresse de la maison étoit arrivée, et qu'elle passeroit trois semaines de suite

dans notre solitude. J'étois, depuis huit mois, sous la garde de l'amour, et bien véritablement *dans ses chaînes:* l'hiver commençoit, et les jours étoient déja courts.... J'attendois dans mon cabinet, avec un trouble inexprimable, et, l'œil fixé sur une pendule, je comptois toutes les minutes...... Sur les six heures, je tresaille.... Une odeur pénétrante d'ambre et de fleurs d'orange venoit subitement de se répandre autour de moi; ces parfums enivrent mes sens, en me retraçant un souvenir ravissant... Je crois sentir encore sur ma joue enflammée l'impression du plus tendre baiser.... Le panneau du cabinet voisin s'ouvre. Nulle gaze ne me défendoit l'entrée de ce réduit charmant et mystérieux, qui ne dépendoit point de mon appartement. J'ose y pénétrer; a peine y suis-je entré, que le panneau de mon cabinet se referme, et je me trouve seul dans le temple de Vénus. Les murs de cette pièce étoient revêtus de marbre blanc; des caisses de rosiers et d'oran-

gers en fleurs, artistement enfoncées dans l'épaisseur du plancher, et tout-à-fait cachées, ne laissoient voir que les arbustes, qui sembloient croître sur une superbe mosaïque de pierres de diverses couleurs, et qui s'étendoient en espalier tout autour de ce cabinet, à l'exception d'un espace de quelques pieds, où s'interrompoit cette élégante et riche bordure. Une lampe d'albâtre, suspendue au plafond par une chaîne d'or, répandoit une lumière argentée, moins vive et plus douce encore que celle du clair de lune. Sur un autel de bronze, placé au milieu du cabinet, brûloient des parfums dans une cassolette de porphyre... Saisi, tremblant, éperdu, je mets un genou en terre près de l'autel, et j'invoque, et j'appelle la divinité que j'adore.... Dans ce moment, un store de satin blanc, que je n'avois point aperçu, se lève et découvre, dans une alcove à fond de bronze rehaussé d'or, un petit lit de pourpre, sur lequel repose, à demi-couchée, la figure la plus éblouis-

sante que j'eusse jamais vue...... Elle étoit vêtue de blanc, une ceinture de rubis ceignoit sa taille élégante et svelte; sa robe, rattachée par une agrafe de pierreries, laissoit voir un pied charmant; une couronne de myrte ornoit sa tête. Sa blancheur éclatante, jointe à des traits réguliers et à une parure recherchée et remplie de goût, rendoit sa beauté si frappante, que ma surprise égala mon ravissement. Je m'élançai à ses pieds, elle se releva, et s'assit. En me tendant la main, elle me fit placer à côté d'elle.... Son air interdit et réservé réprima tousles sentimens qu'elle m'inspiroit.... Avec plus d'expérience, j'eusse sans doute été plus audacieux; mais j'étois bien jeune, et j'aimois! On pouvoit facilement m'en imposer, même sans en avoir le dessein. A l'âge que j'avois alors, et depuis près de quatre ans prisonnier, comment aurois-je eu quelque usage du monde et la connoissance des femmes? Mon respect fut extrême; et, malgré l'enchantement

d'un amour mutuel, j'éprouvai dans cette soirée plus d'une émotion douloureuse et un embarras pénible qu'il me fut impossible de surmonter. A minuit, le panneau de mon cabinet se rouvrit, il fallut nous séparer; mais on me promit qu'on me reverroit ainsi tous les soirs, à la même heure, pendant trois semaines. Quand je me retrouvai seul, je m'affligeai profondément de l'opinion désavantageuse que j'avois dû donner de moi; non que je me repentisse de mon peu de témérité, mais je ne me consolai pas, en pensant à quel point j'avois été gauche, timide et silencieux; car, n'ayant pas osé faire une seule question, ni même exprimer mes sentimens, toute ma conversation s'étoit bornée à prononcer de temps en temps, en bégayant, quelques monosyllabes..., et j'avois quitté celle que j'aimois éperduement, sans savoir quel étoit son nom, et dans quelle situation elle se trouvoit.

Le lendemain, le panneau se rouvrit

à cinq heures et demie ; je trouvai la belle inconnue debout au milieu du cabinet ; elle vint au devant de moi, et me conduisit sur le canapé, où nous nous assîmes l'un et l'autre. Elle avoit l'air si doux et si riant, que j'eus la hardiesse de hasarder quelques questions. Elle sourit, et me regardant fixement, Quel âge me donnez-vous? me dit-elle. *Vingt ans*, répondis-je sans hésiter. Cette réponse n'étoit pas tout-à-fait sincère. Quoique je fusse très-peu capable d'estimer avec justesse l'âge d'une femme si parée, si blanche, si éblouissante par l'éclat de son teint, et surtout à la foible lueur qui nous éclairoit; cependant j'entrevoyois très-bien qu'elle n'étoit plus de la première jeunesse ; et si j'eusse répondu sans flatterie, j'aurois dit *vingt-neuf ou trente ans*. Oh! je suis bien plus vieille, répondit-elle ; je n'ai jamais caché mon âge, ainsi je vous dirai tout bonnement que j'ai aujourd'hui vingt-cinq ans deux mois et trois jours.

Comment se défier d'un calcul fait avec tant de précision et un détail si scrupuleux?.... Aussi n'eus-je pas à cet égard le moindre doute.

Quant a mon nom, continua-t-elle, je m'appelle Dona Elvire de Zumez, et je suis la veuve du gouverneur qui commandoit la citadelle où vous fûtes emprisonné. — La veuve de don Gusman d'Illaros! — Vous êtes sans doute étonné qu'un vieillard eût épousé une personne de mon âge? Mes parens me sacrifièrent; j'avois quatorze ans lorsque je fis cette alliance si mal assortie, et que la mort a rompue quelques jours avant votre arrivée dans cette maison.... — Enfin, vous êtes libre? — Non, je le suis moins que jamais, puisque je suis décidée a former enfin volontairement un nœud indissoluble..... Ici, j'interrompis dona Elvire, pour exprimer la joie et la reconnoissance dont j'étois pénétré. Oui, reprit dona Elvire; je serai sûrement à vous; mais hélas! il faut attendre encore dix-huit

mois.....— Et pourquoi différer si long-temps le bonheur de ma vie?...— Un obstacle terrible s'oppose à nos desirs.... Un homme puissant, un grand d'Espagne, qui peut tout à la cour, a pour moi, depuis quatre ans, une violente passion; maintenant, que je suis veuve, il demande ma main; le roi même, m'a fait parler... Nous sommes sous un gouvernement despotique; vous sentez de quelle conséquence seroit un refus formel..... — Vous me faites frémir..... — J'élude avec adresse ces persécutions odieuses. J'espère qu'en gagnant du temps, cet amant détesté finira par se lasser d'une constance si vaine.... — Ah! jamais. Comment cesser de vous adorer!....— Enfin, s'il persiste, je suis décidée à réaliser toute ma fortune, et à quitter l'Espagne; nous irons chercher le bonheur sous un ciel étranger; et l'amour par-tout le procure. — Mais pourquoi ne pas nous unir par un lien secret? — Le roi m'a fait demander ma parole d'attendre encore dix-huit mois

avant de prendre un autre engagement; je l'ai promis, et ma parole est inviolable. — Je dois vous admirer; mais permettez-moi de gémir. Dans cet endroit du récit de Dazeli, le roi se mit à rire. Je crains bien, dit-il, que la vertu, la jeunesse et la beauté de votre Elvire, n'eussent pas plus de réalité, que ses confidences n'avoient de fondement; mais continuez.

Dona Elvire, reprit Dazeli, m'apprit dans cet entretien beaucoup d'autres choses intéressantes. Elle me dit que le soir où je fus conduit devant le gouverneur, elle étoit cachée derrière une porte vitrée; que ma vue avoit fait sur elle une vive impression. La maladie de don Gusman, poursuivit-elle, me donna dans le château la plus grande autorité; j'en profitai pour adoucir l'horreur de votre sort; je gagnai Diégo; et lorsque le gouverneur eut rendu le dernier soupir, le sentiment que j'avois pour vous n'étant plus contraire à mon devoir, je vous fis conduire dans cette

maison, qui m'appartient; je vous propose d'y rester caché, jusqu'au moment où je pourrai vous donner ma foi. Songez d'ailleurs, que vous êtes un prisonnier d'état, que le gouverneur avoit reçu du ministre l'ordre de vous faire passer en Afrique, où vous auriez souffert, pour le reste de vos jours, le plus affreux esclavage. Je ne vous ai soustrait à tant d'infortunes qu'en faisant croire, par divers artifices employés avec succès, que vous aviez subi cette sentence. Je suis sûre que je parviendrai à pacifier cette malheureuse affaire, qu'on vous pardonnera l'enlévement qui la causa, et que vous pourrez reparoître sous votre véritable nom; mais, jusque-là, si vous vous montriez, si vous quittiez cet asyle, vous seriez perdu sans retour. Diégo seul au monde sait le secret de nos cœurs, et ne le trahira pas; mais j'ai voulu même qu'il ignorât vos aventures. Il ne vous connoît que sous le nom d'*Edmond;* ne lui en apprenez pas davantage. Enfin, ajouta-t-elle, j'ai

encore une grace à vous demander, c'est de ne me parler de votre vie de votre première passion. Vous devez cet égard à ma tendresse pour vous. Perdez ce triste souvenir ; puissent la reconnoissance et le sentiment le plus légitime l'effacer pour jamais de votre cœur!

Tout ce que j'éprouvai pendant ce discours est inexprimable. La nature m'a donné une ame reconnoissante ; ma bienfaitrice me paroissoit la plus belle et la plus charmante personne de l'univers, et je l'adorois. Je ne lui exprimai d'abord que par mes pleurs, les sentimens qui remplissoient mon ame ; ensuite je lui protestai que j'attendrois, sinon avec patience, du moins avec résignation ; je l'assurai que je justifierois ses bontés et sa confiance par une soumission aveugle et par un respect qui ne se démentiroient jamais. Elle sourit, ce que j'attribuai à une incrédulité qui m'affligea ; je m'épuisai en protestations que je répétai avec tant de pesanteur, qu'Elvire, distraite, finit par ne plus

m'écouter, et par tomber dans une profonde rêverie. A dix heures, Diégo nous servit le plus élégant souper ; et à minuit, comme la veille, nous nous séparâmes.

Cette dernière conversation mit le comble à mon attachement pour dona Elvire. Cependant j'avois remarqué plus d'une fois, avec douleur, un certain air froid et contraint en elle, qui me donnoit beaucoup à penser. Après bien des réflexions, j'imaginai que dans des rendez-vous qui devoient se multiplier si souvent, sa vertu lui faisoit craindre l'ardeur naturelle et la vivacité d'un jeune homme de mon âge, et que même c'étoit ce qui l'avoit engagée, avant de se montrer, à me faire tant de leçons sur la patience, la raison et la sagesse. Cette idée me parut lumineuse; elle augmenta mon estime pour Elvire, et je me promis de me contenir si parfaitement, jusqu'au moment où je recevrois sa main, que toutes les inquiétudes de sa modestie ne pourroient manquer de se

dissiper. Cette résolution me coûtoit trop pour ne pas la trouver sublime ; plus je réfléchissois à l'étendue du sacrifice, plus il me paroissoit digne de celle qui en étoit l'objet, et plus je m'affermissois dans ce vertueux dessein.

En effet, pendant les dix ou douze jours suivans, je fus d'une telle réserve, que j'osois à peine baiser la main qu'Elvire me tendoit souvent. Je m'aperçus plusieurs fois, que cette excessive retenue l'étonnoit; et je triomphois intérieurement en voyant la surprise qui se peignoit sur sa physionomie. Persuadé qu'une telle circonspection me donnoit de nouveaux droits sur le cœur d'Elvire, et qu'une conduite opposée exciteroit son indignation et sa colère, je prenois chaque jour de nouvelles forces pour persister dans un projet dont j'attendois la plus douce récompense. D'ailleurs, certain de devenir heureux dans dix-huit mois, pouvois-je trop acheter le bonheur qui m'étoit réservé ?

Elvire, prolongeant son séjour près

de moi, avoit déja passé plus de six semaines à la campagne, me voyant tous les jours cinq ou six heures. Un soir elle vint au rendez-vous plus tard que de coutume, mais elle me parut plus tendre que jamais. Elle me dit qu'elle avoit mal à la tête, et qu'elle se sentoit assoupie. Après le souper, je vis que ses yeux se fermoient de temps en temps; elle avoit l'air d'être accablée; enfin, à minuit, ses yeux se fermèrent tout-à-fait. Elle pencha sa tête sur ma poitrine, et s'endormit dans mes bras. Mon émotion fut extrême, mais cependant très-tempérée par mon inquiétude; je ne doutai point qu'elle n'eût la fièvre, et ce fut là tout ce que j'imaginai.......

Pendant près de deux heures que dura son sommeil, je restai immobile dans la même attitude, afin de ne pas la réveiller; seulement, de temps en temps, je lui tâtois doucement le pouls; enfin, à une heure trois quarts, elle ouvrit les yeux. Eh bien, lui dis-je,

êtes vous moins souffrante ? Elvire ne répondit-point à cette question ; je crus qu'elle étoit honteuse et fâchée de s'être endormie sur mon sein, et je restai interdit. Elle se remit à côté de moi ; cependant elle prit la parole, me dit plusieurs choses aimables, se plaignit encore de son mal de tête, et me quitta.

Le lendemain, Elvire m'assura qu'elle étoit guérie. Quinze jours après, elle retourna à Cadix. Son absence fut longue, et je la sentis vivement ; d'autant plus, que je ne sortois point de ma prison, et que je n'avois pour toute promenade que la plate-forme de la tour, à la vérité très-spacieuse, et très-ornée par les soins d'Elvire. J'y jouois souvent au ballon et au volant avec Diégo. On découvroit de là une vue admirable, et j'y passois toutes les matinées. L'absence d'Elvire me fut insupportable ; ses lettres même, loin d'en adoucir le tourment, sembloient ajouter à l'amertume de mes regrets et à la vivacité de mon impatience.

Elvire ne revint qu'au printemps ; je l'attendois ; elle n'arriva qu'a minuit. Elle me fit dire par Diégo qu'elle me recevroit dans le jardin, où je n'avois point encore été. J'étois ivre de bonheur et de joie.... Guidé par Diégo, durant la plus belle nuit de mon existence, je vole au parc ; à la lueur du clair de lune, j'aperçois dans un parterre Elvire assise au milieu d'un buisson de roses ; Diégo s'éloigne et disparoît ; je précipite mes pas, et je me trouve aux pieds d'Elvire... Elle me reçut avec autant de sensibilité que de graces ; pour moi, mon invincible respect, mon saisissement et ma timidité, m'ôtèrent absolument l'usage de la parole ; je tremblois, je pleurois, je pouvois à peine respirer... Elvire se leva, et me donnant le bras, elle me conduisit au bout du parterre ; là, nous entrâmes dans un délicieux bois de myrtes fleuris et de citronniers ; nous marchions sur un gazon parsemé de violette et de muguet...... Enhardi par l'obscurité que produisoient

les ombrages odoriférans qu nous cachoient la clarté de la lune, j'osai presser le bras d'Elvire contre le mien; je me rappelai que, dans les ténèbres, elle n'avoit pas craint jadis de me donner un tendre baiser; ce souvenir, dans cet instant, effaça de mon imagination tous les autres. J'oubliai mes sermens, et la *sévérité* d'Elvire ne me les rappela pas.... Rendu à moi-même, le plus pressant remords empoisonna tout mon bonheur... Je me regardai comme le séducteur de l'innocence, je me faisois horreur à moi-même; mais l'indulgente bonté d'Elvire dissipa promptement mon repentir. Elvire ne me montra que de la passion; ma félicité surpassa tout ce que mon imagination avoit pu me représenter. Ce délire dura dans toute sa force plus d'un an; car Elvire avoit soin de le ranimer de temps en temps par de fréquentes absences. Au bout de ce temps, quoique toujours amoureux, je commençai à trouver moins de charmes dans cette vie de Sybarite, et à

desirer avec passion ma liberté; mais Elvire m'enchaînoit par sa tendresse, par ses bienfaits, et par la certitude qu'elle me donnoit d'unir pour jamais sa destinée à la mienne. Moins amoureux, il m'étoit enfin possible de calculer un peu mes intérêts, et je n'étois pas insensible à l'idée de devoir à l'amour une si grande fortune. L'époque fixée par Elvire pour notre hymen étoit déja passée, les dix-huit mois étoient écoulés, mais Elvire me dit que tout devant lui faire craindre le ressentiment et la vengeance de l'amant qu'elle rejetoit, elle étoit décidée à ne m'épouser que dans les pays étrangers; en conséquence elle alloit s'occuper du soin de vendre ses biens. De tels sacrifices ranimèrent toute l'ardeur de mes premiers sentimens pour elle. Depuis un an j'avois la liberté de me promener toutes les nuits dans les jardins, et même souvent j'entrois avec Elvire dans la maison, et j'y restois jusqu'à la pointe du jour. J'étois persuadé que je ne pourrois reparoître

et sortir de cette maison sans courir les plus grands dangers ; ainsi je m'estimois heureux de toutes les manières d'y trouver un asyle et si sûr et si doux.

Un jour Elvire me dit qu'elle alloit faire un voyage de quelques semaines pour mes affaires. Je lui demandai où elle alloit ? Mon cher Edmond, répondit-elle, c'est dans une ville dont je n'aimerois pas à prononcer le nom devant vous ; ce nom vous rappelleroit de funestes souvenirs, et jusqu'ici j'ai eu la délicatesse d'éviter avec un soin extrême, dans nos entretiens, tout ce qui pouvoit vous les retracer. Et moi, repris-je, par respect pour vos volontés, je ne vous ai jamais parlé de mes premières liaisons, de mes aventures passées, et de l'événement douloureux qui m'a séparé de celle qui me fut si chère.... Vous avez constamment repoussé ma confiance à cet égard ; vous m'avez toujours impérieusement fermé la bouche quand j'ai voulu vous conter quelques détails de ma première jeunesse :

j'ai vu dans cette conduite un sentiment de jalousie qui m'assuroit de votre cœur, et qui par conséquent ne pouvoit me déplaire; mais, dans cette occasion, je ne conçois pas comment vous pouvez craindre de me dire le nom d'une ville... Est-ce à Madrid que vous allez?...—Vous me l'avez dit, et je le savois, que vous aviez passé deux ans à Madrid chez le comte de Moncalde, mais...—Eh bien? — Je ne vas point à Madrid. — Dans ce cas, je vous jure que nulle autre ville ne peut me rappeler un triste souvenir. — Je vas à Séville. — Eh! que m'importe Séville? — Comment? et l'enlèvement? — Nous partions de Madrid, et nous nous séparâmes dans un village. — Je n'ignore pas que cette séparation, tragique et sanglante se fit dans un village; mais on vous ramena à Séville... — Vous me glacez d'effroi. Quoi donc! a-t-elle péri? — Je vous avois défendu de m'entretenir de cette affreuse catastrophe, et vous me forcez de vous en rappeler tous les détails.—Je ne vous de-

mande qu'un mot; par pitié, ne me le refusez pas! A-t-on la certitude qu'elle n'existe plus? — Eh quoi donc! pouvez-vous ignorer que le coup de poignard fut mortel, et qu'elle expira deux heures après l'avoir reçu. Oh! m'écriai-je, touchante et malheureuse victime de la plus abominable rage! En disant ces paroles, le saisissement et la douleur me causèrent une si violente suffocation, que je m'évanouis...... Les soins d'Elvire me rappelèrent à la vie. En reprenant ma connoissance, je versai un torrent de larmes. Hélas! dis-je, Diégo étoit mal instruit, ou m'a trompé. N'osant vous interroger sur ce point, je l'avois questionné: il m'a assuré qu'elle n'avoit point reparu; que l'on n'avoit pu découvrir ses traces; que don Pèdre avoit aussi quitté l'Espagne; et je me flattois qu'ils étoient réunis dans quelque asyle inconnu..... Ingrat, interrompit Elvire, plus occupée de mon désespoir que de mes discours; ingrat!.... quel sentiment vous avez conservé pour elle!

Ah! repris-je, qui pourroit refuser des pleurs à une fin si déplorable?... Mais je la vengerai, cet espoir seul adoucit ma douleur; nommez-moi le monstre, nommez-moi l'assassin... Comment! dit Elvire avec l'expression de la plus grande surprise; cher Edmond, rappelez votre raison que le remords égare... — Le remords? — Laissons ce funeste entretien... — C'est don Sanche qui l'a tuée... — Au nom du ciel, calmez-vous, et changeons d'entretien. — Est-ce son mari qui la poignarda? — Vous me pénétrez d'effroi par ces étranges questions. — Il faut que le crime soit puni. — Il est expié par vos regrets; enfin, je suis sûre d'obtenir votre grace; le *père* n'y mettra certainement point d'obstacle; il n'a pas voulu votre mort. — Je ne vous entends point : de quel *père* parlez-vous? — Du père de l'infortunée. — Elle n'avoit point de père. — *Aurora* n'avoit point de père? — Qu'est-ce qu'Aurora? — Grand Dieu! il a tout-à-fait perdu la tête!... En pro-

nonçant ces mots, Elvire, réellement effrayée, se leva, et voulut s'éloigner. Son effroi fut pour moi un trait rapide de lumière : je vis enfin que nous ne nous entendions ni l'un ni l'autre, et qu'une étrange méprise nous abusoit tous deux. Chère Elvire, dis-je, expliquons-nous, je vous en conjure; je vous dis, en arrivant ici, que mon véritable nom est *Dazeli*. Vous m'imposâtes silence avec votre phrase ordinaire, *Ne parlons point du passé*... — Vous avez pu vous appeler jadis Dazeli; mais le nom que vous portiez à l'époque de l'enlévement étoit Mulzino. — Oui, don Sanche de Mélez me fit prendre ce faux nom. — Comment? que me faites-vous entrevoir? Don Sanche auroit-il trompé le gouverneur?...... Cependant vous convenez d'un enlévement. — Parce que je ne dispute pas sur les mots; mais, au vrai, je n'étois que le confident de la malheureuse comtesse... — Quelle comtesse? — Diana de Mendoce, comtesse de Moncalde. — Qu'entends-je!

et vous n'avez jamais connu Aurora de Gomez? — Jamais. — Et pourquoi donc, dans votre interrogatoire, déclarâtes-vous au gouverneur que vous étiez Mulzino de Séville? — Parce que don Sanche, pour la sûreté de la comtesse, m'avoit ordonné de prendre ce nom supposé. Ah! s'écria Elvire, quelle heureuse découverte! Savez-vous quel étoit ce Mulzino de Séville? — J'ai cru que ce n'étoit qu'un nom d'invention. — Non, ce Mulzino de Séville étoit un meurtrier. Une longue explication suivit cet entretien, et voici ce que m'apprit Elvire.

Don Sanche avoit, depuis son enfance, d'intimes liaisons avec un riche négociant de Séville, nommé *Gomez*; ce dernier, père d'une fille unique, avoit recueilli chez lui un jeune homme de ses parens, appelé *Mulzino*. Aurora, la fille de Gomez, inspira la plus violente passion à Mulzino, et partagea ses sentimens. Mais le père, loin de consentir à l'union des deux amans, voulut

forcer Aurora à prendre un autre époux. Dans cette extrémité, Mulzino enleva sa maîtresse au milieu de la nuit; mais la voiture dans laquelle étoient les deux amans se brisa près de Séville, dans un petit village; les fugitifs furent obligés de s'arrêter; on avoit par hasard découvert leur évasion; on les poursuivit sans délai; on les atteignit; Mulzino, furieux et désespéré, au moment où l'on enlevoit sa maîtresse de ses bras, lui donna un coup de poignard; il alloit redoubler, si on ne lui eut arraché le poignard. Alors il tira de sa poche un flacon plein de poison, il l'avala, et se remit ensuite entre les mains du malheureux père de sa maîtresse, qui n'étoit accompagné que d'un seul domestique. Cette aventure tragique arriva quinze jours avant l'évasion de la comtesse de Moncalde. Gomez mit tous ses soins à assoupir cette affaire; il empêcha même pendant long-temps que les papiers publics en fissent mention; mais il en informa sur-le-champ don Sanche, qui, à

cette même époque, écrivit par un courrier à don Gusman d'Illaros, pour lui conter cette aventure, ajoutant que des contre-poisons avoient sauvé la vie de Mulzino, mais qu'Aurora n'existoit plus; que Gomez répandoit le bruit que Mulzino étoit mort, afin de le soustraire à la rigueur des lois. Don Sanche conjuroit don Gusman, au nom de l'humanité et de l'amitié, de faire passer en Afrique, comme esclave, pour le reste de ses jours, l'infortuné jeune homme, qui, s'il n'étoit pas ainsi soustrait, subiroit un supplice public, déshonorant pour deux familles intéressantes. Don Sanche finissoit en avertissant le gouverneur que le meurtrier étoit tombé dans une espèce d'imbécillité qui lui avoit fait perdre le sentiment de la douleur et le souvenir de son crime. Un petit billet du comte de Moncalde accompagnoit cette longue lettre de don Sanche. Dans ce billet, le comte donnoit clairement à entendre que Mulzino étoit envoyé secrètement à Cadix par

l'ordre, ou du moins avec le consentement, du gouvernement.

Don Gusman, me dit Elvire, me montra la lettre de don Sanche, et je m'intéressai malgré moi au sort du coupable et passionné Mulzino. Un crime causé par l'amour n'est jamais sans excuse aux yeux d'une femme. Je desirai même voir cet amant infortuné; et quand on vous amena chez le gouverneur, j'étois, comme je vous l'ai déja dit, cachée derrière une porte vitrée. Je vous vis, et je m'attendris vivement sur le destin funeste d'un jeune homme dont la physionomie annonçoit tant de candeur et de sensibilité. J'avoue cependant que votre air dégagé et votre ton cavalier me choquèrent beaucoup; mais ensuite je pensai que votre tête étoit égarée, et votre étrange gaieté ne fit qu'accroître ma compassion.

Lorsque Diégo me parla de votre abattement et de votre profonde mélancolie, j'imaginai que vous aviez recouvré toute votre raison, et la pitié que vous m'ins-

piriez devint plus déchirante. Quand, par mes soins, vous fûtes sorti de votre cachot, j'allai plus d'une fois, sans me montrer, vous voir et vous écouter; l'erreur où j'étois vous explique toutes les leçons que je vous faisois sur la violence de caractère que je vous supposois, et qui, malgré la passion que vous m'inspiriez, me causoit beaucoup de crainte et d'effroi. Enfin vous comprenez à présent pourquoi je repoussois constamment, dès le premier mot, toutes vos confidences. Outre l'horreur d'un récit aussi tragique, j'appréhendois qu'en vous retraçant ces scènes déplorables votre tête ne s'égarât encore, et j'employois tous les tendres soins et toute l'autorité de l'amour pour vous distraire d'un si funeste souvenir, que j'aurois voulu effacer entièrement de votre imagination. Tous ces détails donnés par Elvire me découvrirent, à n'en pouvoir douter, que l'infortunée comtesse avoit été trahie par don Sanche, et que ce dernier ne s'étoit con-

duit que d'intelligence avec le comte. Elvire, très-peu informée de l'histoire de la comtesse, savoit seulement qu'elle n'avoit point reparu ; c'en étoit bien assez pour me glacer de terreur sur la destinée de cette infortunée.... Je pouvois juger de la scélératesse de don Sanche et de son ami par le trait qui m'étoit personnel, puisque, pour se défaire d'un témoin dangereux, ils avoient combiné contre moi le plus noir de tous les complots. Je voulois m'arracher d'auprès d'Elvire pour quelques mois, afin d'aller à Madrid révéler au ministre toutes ces horreurs. Elvire s'y opposa avec raison, me représentant que je me perdrois infailliblement si je faisois cette démarche sans produire en même temps des preuves positives. Elle me promit de chercher dans les papiers du gouverneur la lettre de don Sanche, qu'elle étoit sûre de retrouver ; elle me dit que lorsque je serois muni de cette pièce importante, elle me conseilleroit d'aller à Séville parler à Gomez, et ensuite de partir

pour Madrid. La recherche des papiers du gouverneur fut extrêmement longue: en attendant, je restai toujours caché sous le nom d'Edmond; mais Elvire embellit ma captivité volontaire par de nouveaux plaisirs; elle me mena secrètement plusieurs fois à Cadix, toujours durant la nuit; j'y fus avec elle au spectacle dans une loge grillée. Neuf à tout, les moindres amusemens m'enchantoient. D'ailleurs, Elvire étoit aimable et piquante, je l'aimois toujours, et elle avoit un art merveilleux pour ranimer mes sentimens lorsqu'elle les voyoit s'affoiblir. Je lui reprochois souvent de négliger ses talens enchanteurs, à l'exception de la peinture, qu'elle me paroissoit cultiver avec constance, car elle me donnoit souvent des tableaux faits par elle; mais je la pressois vainement de chanter ou de jouer de la harpe; elle avoit toujours des prétextes pour s'en dispenser depuis le jour où je l'avois entendue sans la voir. Un soir que je lui parlois de la manière ravissante

dont elle dansoit; eh bien! me dit-elle, je veux que vous me voyiez danser encore une fois. On donne à Cadix un bal masqué dans un mois, je vous y ménerai; vous m'y verrez danser. Cette promesse me transporta. En effet, nous allons à Cadix. Donna Elvire, mise avec la plus grande modestie, avoit la gorge, le cou et les bras entièrement couverts; son visage étoit aussi tout-à-fait caché par un masque: on ne voyoit absolument que sa taille; d'ailleurs son habit blanc, brodé en or et en paillettes de couleur, étoit de la plus grande magnificence. Pour moi, j'avois un domino noir, et j'étois masqué jusqu'aux dents. Nous nous assîmes sur une banquette. Un moment après, un homme démasqué, d'une très-belle figure, vint prier Elvire; elle accepta, et me dit à l'oreille: Il y a trop de monde ici, je vais aller danser là-bas; n'ayez pas l'air de me suivre, passez à droite, j'irai de l'autre côté. J'obéis, et séparé d'Elvire par la foule durant ce trajet, je la perdis de vue pen-

dant quelques instans; je la retrouvai avec son danseur à l'extrémité de la salle, et je la vis avec ravissement danser un menuet qui fut applaudi à tout rompre. Elle dansa ensuite avec le même danseur une danse de caractère qui eut encore plus de succès : elle fut applaudie avec enthousiasme, et chaque acclamation retentissait jusqu'au fond de mon cœur, en exaltant à-la-fois et mon orgueil et mon amour. Un masque assis à côté de moi s'écria, en la regardant : *C'est Flora, sûrement c'est Flora.... Flora seule peut danser ainsi*.... Non, non, beau masque, lui dis-je en souriant, ce n'est point *Flora*.... Dans ce moment, Elvire, conduite par son danseur, vint s'asseoir sur une banquette. *Je meurs de soif*...., dit-elle tout bas. A ces mots je la quitte précipitamment pour voler au buffet, qui étoit fort loin et dans une autre pièce; je reviens, suivi d'un garçon qui portoit des oranges, des grenades, des carafes d'orgeat; je retrouve Elvire sur la banquette. Nous

restons encore un quart-d'heure au bal; ensuite elle se lève, me prend sous le bras, et me ramène tout aussi amoureux d'elle que dans les premiers temps de notre liaison.

Le lendemain, comme je lui parlois de ce bal, Savez-vous, me dit-elle, avec qui j'ai dansé? avec le comte d'Icugna. Ce nom me fit frémir; c'étoit celui de ce grand d'Espagne, de ce rival si constant et si passionné, et favorisé par le roi, dont Elvire m'avoit tant parlé. Quels furent les transports de ma reconnoissance! non-seulement Elvire dédaignoit pour moi l'éclat du plus haut rang, mais elle me préféroit à l'amant d'une fidélité éprouvée, et cet amant étoit jeune, beau et rempli de graces!... Cependant je ne pus me défendre d'une jalousie secrète, que la réflexion ne fit qu'accroître. La persévérante répugnance que montroit Elvire pour un mariage secret me donna les soupçons les plus inquiétans. Je craignois qu'à la fin, touchée des sentimens du comte d'Icugna, elle ne fût tentée de

couronner une si belle flamme. Cette idée me poursuivoit sans cesse et, me désespéroit. Lorsqu'elle étoit à Cadix, j'éprouvois une inquiétude inexprimable, qui m'ôtoit jusqu'à l'ombre du repos; enfin, depuis quatre ans et demi son amant et son prisonnier, ma passion pour elle s'étoit tellement rallumée, que je l'aimois, depuis le bal de Cadix, mille fois plus que jamais. Un nouvel incident mit le comble à cet attachement. Je m'aperçus tout-à-coup que la taille si mince d'Elvire grossissoit à vue d'œil. Je lui fis part de cette remarque avec la plus vive émotion; elle parut d'abord un peu embarrassée, ensuite elle m'avoua qu'en effet elle croyoit porter dans son sein un gage de mon amour. Je fondis en larmes, je me jetai à ses pieds, je la conjurai de ne plus différer à me donner le titre si cher de son époux, puisque l'amour m'alloit donner celui de père, elle me promit que, sous six semaines, je recevrois sa foi. De cet instant ma tendresse pour elle fut sans bornes, ainsi

que mon bonheur. Toutes mes inquiétudes s'évanouirent, et j'aurois été le plus heureux des hommes sans l'état de souffrance où je voyois Elvire depuis quelques mois; cependant, attribuant à sa grossesse cette altération de santé, j'étois heureusement persuadé que sa langueur n'avoit rien de dangereux.

Je couchois toujours dans ma tour, parce qu'Elvire amenoit souvent à sa campagne quelques personnes, et que nous observions toujours le même mystère et les mêmes précautions pour me cacher; mais j'avois toutes les clefs qui conduisoient dans le jardin, j'étois entré souvent dans l'appartement d'Elvire, situé au rez-de-chaussée, et je le connoissois parfaitement. Un jour, qu'elle arrivoit de Cadix, elle m'écrivit qu'elle ne me verroit que le surlendemain, parce qu'elle s'étoit foulé un pied, et qu'elle souffroit beaucoup. Elle terminoit son billet par la défense expresse de me rendre plutôt chez elle. Jusque-là, mon obéissance avoit été celle de l'en-

fant le plus docile; mais, dans cette occasion, l'inquiétude l'emporta sur la soumission. J'imaginai qu'Elvire, par ménagement, me cachoit la vérité, qu'elle avoit fait une chute, qu'elle étoit *blessée*, et je voulus la voir. Aussitôt que Diégo fut couché et endormi, je descendis doucement dans le jardin; il étoit onze heures. Je penétrai dans la maison, ayant la précaution d'éteindre les lumières que je trouvois, et de me cacher quand j'entendois du bruit; car, outre la crainte de rencontrer des inconnus, je ne voulois pas qu'Elvire me vît, puisqu'elle m'avoit positivement défendu de paroître. Arrivé près de l'appartement d'Elvire, j'entendis parler dans une petite salle. C'étoit une femme-de-chambre qui disoit à un domestique que sa maîtresse étoit avec D. Fernand, et qu'elle veilleroit sûrement jusqu'à une heure; qu'ainsi l'on pouvoit aller dormir en attendant. Elvire ne m'avoit jamais parlé de ce don Fernand; ceci excita ma curiosité.... Quand les

domestiques furent sortis, j'entrai dans la salle, je gagnai un antichambre qui conduisoit à l'une des garde-robes de la chambre d'Elvire; la porte en étoit entr'ouverte; je me glissai dans ce petit cabinet, dont une seconde porte de glaces donnoit dans la chambre d'Elvire; un léger rideau de gaze me cachoit parfaitement, et en même temps je voyois très-bien Elvire en profil; elle étoit à six pas de moi, couchée sur une chaise longue, et j'entendois d'autant mieux, qu'un des carreaux de glace étoit cassé. Au moment où j'entrai, Elvire et don Fernand (homme agé d'environ cinquante ans) rioient aux éclats. Ensuite j'entendis le dialogue suivant, dont chaque mot s'imprima pour jamais dans ma tête.

D. FERNAND.

Il me paroît, à votre gaieté, que la goutte va mieux?

ELVIRE.

Mon pied n'est presque plus enflé.

D. FERNAND.

Voyons.

ELVIRE.

Laissez donc, quelle folie!..

D. FERNAND.

Sur mon honneur, vous avez encore la jambe aussi belle qu'il y a trente-cinq ans....

ELVIRE.

Quelle flatterie! elle est grossie du double depuis six mois... Mon cher Fernand, je vois bien qu'il faut enfin renoncer aux vanités de ce monde; comment conserver des prétentions, avec *la goutte* et *l'hydropisie !...*

D. FERNAND, *riant.*

Et *le prisonnier*, qu'en ferez-vous?...

ELVIRE.

En vérité, je n'en sais rien.

D. FERNAND.

Cédez-le à Flora, dont la danse lui a fait tant d'impression.

ELVIRE.

Eh bien, je parie que Flora, avec ses dix-neuf ans et son talent; Flora, la plus jolie courtisane de Madrid, lui plairoit moins que moi... J'ai usé son cœur, soyez-en sûr....

D. FERNAND.

Qui sait mieux que moi tout ce que vous pouvez faire dans ce genre?...

ELVIRE.

Bon! avez-vous jamais eu la candeur et la constance d'Edmond?

D. FERNAND.

Employâtes-vous tant de soins pour me tromper?

ELVIRE.

Mais j'avois trente ans de moins!... Pauvre Edmond! c'est un amant si passionné!.. un si *tendre père!*...

Ici les rires recommencèrent; et moi, stupéfait, pétrifié, je restois toujours immobile, et collé sur la porte. Au bout de quelques minutes, le dialogue recommença....

D. FERNAND.

Je vous déclare que je veux être le parrain *de l'enfant*...

ELVIRE.

Convenez qu'il faut avoir un étonnant fonds de gaieté, pour rire ainsi de la plus terrible maladie qu'une femme puisse avoir.

D. FERNAND.

Le docteur répond de votre guérison, vous êtes sensiblement mieux, depuis quinze jours. D'ailleurs, je conviens que vous avez une imagination et une gaieté véritablement incomparables.

ELVIRE.

Je suis comme les aveugles, qui passent pour être gais parce qu'on ne les voit que dans leurs bons momens, c'est-à-dire lorsqu'ils sont amusés par la conversation; mais quand je suis seule, livrée à moi-même....

D. FERNAND.

Eh bien?...

ELVIRE.

Ah! don Fernand, qu'il est affreux de vieillir!...

D. FERNAND.

Quand on tourne des têtes de vingt ans, qu'on a fixé pendant quatre années un amant heureux....

ELVIRE.

A quoi tient cette gloire? à des artifices qu'une imprudence peut déjouer. Enfin, ce triomphe préserve-t-il de la goutte et de l'hydropisie?

D. FERNAND.

Tout au contraire, je l'avoue.

ELVIRE.

A l'approche des infirmités de la vieillesse, l'amour s'envole avec dédain, l'amitié resteroit!..

D. FERNAND.

Jamais les épicuriens ne doivent réfléchir...

ELVIRE.

Quel âge a votre sœur?

D. FERNAND.

Dona Alba a bien cinquante-cinq ans.

ELVIRE.

Cinquante-cinq ans!.. Et si fraîche encore, sans aucun art! Nous sommes exactement du même âge....

D. FERNAND.

Dona Alba n'a jamais connu les passions; enviez-vous cette existence-là?

ELVIRE

Ah! don Fernand, qui pourroit ne pas l'envier à nos âges!...

D. FERNAND.

Vous moralisez; vous avez envie de dormir, j'en suis sûr; je vais vous laisser coucher. Demain *le prisonnier dissipera* tous ces petits nuages.

ELVIRE.

Eh non, je vous le répete; vraiment, à présent il m'ennuie; il est d'une fadeur!.... je n'y tiens plus que par habitude.

D. FERNAND.

Convenez qu'il est un peu bête ?

ELVIRE.

Mais pas trop; c'est un enfant....

D. FERNAND.

Formé par vous, il devroit être aimable.

ELVIRE.

Pour le conserver, j'ai voulu lui donner des principes, et j'en ai fait un sot...

D. FERNAND, *riant.*

Amusez-vous à le pervertir ; alors vous reprendrez du goût pour lui.

ELVIRE, *riant.*

Non. J'aimerois mieux un autre élève ; car une éducation mal commencée ne finit jamais bien.

D. FERNAND.

Que n'ai-je vingt ans !...

ELVIRE.

Pour m'abuser et me trahir encore ?

D. FERNAND.

Pour vous reprendre et me fixer! Bon soir, ma charmante Elvire. Je partirai demain avant votre réveil. Vos ordres pour Cadix?

ELVIRE.

J'y retournerai dans cinq ou six jours.

D. FERNAND.

Adieu donc.

A ces mots, don Fernand embrasse Elvire, et sort de la chambre.

Fixé à ma place par une invincible curiosité et par une espèce de stupeur qui m'ôtoit totalement la force de me mouvoir, je ne songeai point encore à m'éloigner; et les yeux toujours attachés sur Elvire, je continuai à l'observer. Elle sonna, une femme-de-chambre survint; on allume quatre bougies, que l'on pose sur une toilette placée tout auprès de la porte derrière laquelle j'étois caché. Elvire, soutenue par sa femme-de-chambre, quitte sa chaise

longue, et se rapprochant de moi, vient en boitant s'asseoir vis-à-vis sa toilette. Je n'avois jamais vu son visage aussi parfaitement éclairé : combien il me parut enlaidi ! beaucoup moins cependant en ce moment par l'examen de ses traits que par la connoissance positive de son âge. Elvire met des lunettes, prend un livre, et lit pendant que sa femme-de-chambre la décoiffe. Ces beaux cheveux que j'avois admiré tant de fois, je les vois se détacher presque tous, et tomber épars sur la toilette; ensuite on passe une éponge humide sur sa gorge et sur ses bras, et, semblable à la fragile peinture d'un pastel, toutes leurs brillantes nuances s'affoiblissent, se confondent et disparoissent. Une couleur brune et rougeâtre succède à l'albâtre éclatant qui m'éblouissoit depuis quatre années... Son visage subit le même changement : un mouchoir empreint d'essence en efface entièrement les roses et les lis ; et jusqu'à l'ébène tranchant et si bien dessiné de ses

longs sourcils noirs, tout s'anéantit. Cette main fatale qui planoit sur sa tête, détruisant à-la-fois la jeunesse, la fraîcheur et les charmes, ne pouvoit se mouvoir sans ravir une grace, et sans créer, avec une inconcevable rapidité, des difformités et des rides; mille fois plus terrible que la main meurtrière du Temps, elle faisoit en quelques minutes tous les ravages effrayans d'un demi-siècle. Enfin cette personne, dont l'entretien venoit de me dévoiler la profonde dépravation, se dépouillant encore de tous ses agrémens extérieurs, ne m'offroit plus que l'affreuse image et la dégoûtante réunion du vice et de la vieillesse....

Cette métamorphose réalisoit pour moi ces contes de nos anciens romanciers, dans lesquels on représente une horrible magicienne reprenant sa véritable forme après avoir séduit un jeune chevalier sous les traits d'une nymphe charmante. Pénétré de mépris, et saisi d'horreur, je sortis enfin du cabinet;

je m'échappai sans bruit, et je regagnai ma tour, qui, tout-à-fait désenchantée, ne me parut plus alors qu'une insupportable prison.... J'étois tellement piqué d'avoir été si long-temps la dupe d'une vieille coquette, artificieuse, sans principes et sans mœurs, que mon dépit ressembloit au plus violent chagrin. Je regardois avec indignation tout ce qui m'entouroit; ces tableaux, faits sans doute par une autre main que la sienne; ce cabinet rempli de fleurs, réuni à mon appartement, et dans lequel je l'avois vue pour la première fois avec tant de ravissement; ce salon de musique où j'avois cru l'entendre chanter et jouer de la harpe; car j'imaginois bien que ces deux talens enchanteurs n'étoient pas en elle plus réels que celui de la danse.... Tous ces souvenirs me causoient une sorte de ressentiment que je ne pouvois surmonter; j'avois honte de moi-même, en songeant à l'inutilité et à la coupable mollesse de la vie que je menois volontairement depuis quatre ans. Quand l'ivresse

des sens est passée, et que les illusions produites par les passions sont évanouies, combien paroissent méprisables les égaremens de l'amour! Je me jugeois à cet égard avec plus de sévérité que n'auroit pu en avoir pour lui-même un homme de quarante ans revenu de ses foiblesses. On sent plus vivement ses erreurs lorsqu'au lieu de la satiété c'est la raison qui nous désabuse, et c'est pourquoi les *conversions* de la jeunesse, sans doute les plus touchantes, sont peut-être aussi les plus sincères et les plus solides.

Cependant, la réflexion calmant ces premiers mouvemens, je me rappelai qu'Elvire, malgré ses vices, étoit ma bienfaitrice; qu'elle m'avoit tiré d'un cachot, et que sans elle, une éternelle captivité dans un pays barbare eût été pour jamais mon sort. Je me décidai donc à partir promptement, mais sans aucune explication, sans reproches et sans plaintes, et même je me promis de laisser croire à dona Elvire, que

j'emportais, en la quittant, mes sentimens pour elle, et ma crédulité.

Je la revis avec tant de dégoût, et un embarras tellement insurmontable, que, loin de me trouver *ma fadeur* accoutumée, elle fut frappée de la sécheresse de mes manières, et s'en plaignit. Je feignis un grand mécontentement de n'avoir pas été reçu le jour de son arrivée; elle me crut, et redevint si tendre, que je fus au moment de prendre la fuite; mais, par bonheur pour moi, les douleurs aiguës de la goutte se firent, je crois, sentir dans cet instant; Elvire prétendit qu'elle avoit mal aux nerfs, et me congédia.

Le lendemain, j'appris qu'elle étoit sérieusement malade, et, deux jours après, Diégo m'annonça que sa vie étoit en danger; en même temps il m'apporta de sa part une cassette, que je trouvai remplie d'or, et renfermant l'ancienne lettre que don Sanche de Mélez avoit écrite jadis à mon sujet à don Gusman d'Illaros. Diégo me remit

encore de la part d'Elvire un billet de quelques lignes, dans lequel elle m'exhortoit à partir sans délai. J'aurois cru m'avilir en acceptant d'elle le don considérable qu'elle m'offroit : je ne gardai que l'argent nécessaire pour me rendre à Séville et à Madrid, je renvoyai tout le reste; mais, malgré le desir extrême que j'éprouvais de m'en aller, je ne pus me résoudre à quitter Elvire mourante; je lui fis même demander la permission de la veiller et de la soigner. Elvire, remplie de remords et de terreurs, n'attendant plus rien des secours humains, imploroit ceux de la religion, et refusa de me recevoir. Sa maladie fut très-longue, et je restai jusqu'à l'époque où j'appris qu'elle étoit hors de danger: alors je partis subitement sans la voir. Je repris ma liberté, après une captivité de six ans; j'en avois passé deux dans la citadelle, et quatre dans la tour magique.

Elvire n'avoit pu retrouver, dans les papiers du gouverneur la lettre du

comte qui prouvoit sa complicité avec don Sanche, mais je puis protester qu'elle m'a juré avoir lu cette lettre; au reste, je ne donne point ce fait comme une preuve convaincante contre le comte: on peut révoquer en doute le témoignage verbal d'une telle femme.

Diégo voulut me suivre; j'y consentis, parce qu'il pouvoit être pour moi un témoin très-utile. Je me rendis d'abord à Séville; j'y attendis plus de trois mois le négociant Gomez; j'appris dans cette ville la mort de don Sanche, la fuite sinistre du malheureux don Pèdre, et le second mariage du comte. J'eus plusieurs entretiens avec Gomez; cet homme n'étoit pour rien dans les noirs complots de don Sanche. Je lui contai de quelle manière j'avois été renfermé, sous le faux nom de Mulzino. Gomez, indigné de ces fourberies, me donna un écrit de sa main, qui atteste que Mulzino mourut au bout de six heures, du poison qu'il avoit pris. Je partis pour Madrid. Après beaucoup de temps perdu

et de tentatives inutiles, j'obtins enfin une audience particulière du ministre : votre majesté sait le reste.

Dazeli cessa de parler. Le roi, que son histoire avoit fort amusé, lui dit beaucoup de choses agréables, et lui promit de se charger de sa fortune.

CHAPITRE X.

La comtesse, malgré tous les mauvais procédés de son mari, sollicita vivement, et obtint la permission, non-seulement de l'aller voir, mais de lui parler sans témoins, à la condition, qu'elle accepta, de rester enfermée avec lui. Le comte reçut cette marque d'attachement avec une extrême insensibilité. Lorsque la comtesse fut tête-à-tête avec lui, Je pensois-bien, lui dit-elle, que ma présence ne vous seroit pas agréable; mais, outre la satisfaction que l'on trouve toujours à remplir un devoir, j'avois des avertissemens et des conseils importans à vous donner. Des *conseils !* reprit le comte d'un ton dédaigneux. Oui, répondit la comtesse; je vous dirai d'abord que votre oncle le duc de Mendoce emploiera pour vous tout le crédit que lui conservent auprès du roi ses anciens services, sa réputation

de probité, et son grand âge; ainsi je suis persuadée, que vous n'avez à craindre que la perte de quelques places, et que le roi, naturellement bon et humain, ne poussera pas plus loin sa rigueur, malgré toutes les apparences qui déposent contre vous. La perte de mes emplois, seroit une odieuse injustice, interrompit le comte avec aigreur; ma conduite est irreprochable. Ce n'est pas mon opinion, repartit froidement la comtesse; car je vous crois coupable. Ne vous emportez-pas, continua-t-elle en voyant la fureur se peindre dans l'attitude et sur tous les traits du comte, et daignez m'écouter avec un peu plus de calme. Alors elle conta en peu de mots comment le hasard lui avoit fait entendre la conversation nocturne du comte et de Léonore. Pendant ce récit, le comte pâlit plus d'une fois, en lançant sur elle les plus sinistres regards; Eh bien, dit-il, comptez-vous me dénoncer? J'aimerois mieux mourir, répondit-elle; mais, certaine

qu'un crime s'est commis, et que vous y avez participé, je vous conjure, au nom de la religion et de l'humanité, de le réparer s'il est possible. Je suis persuadée que la malheureuse Diana est reléguée et captive dans une autre partie du monde. Ouvrez-moi votre cœur. Don Sanche n'existe plus, on peut tout rejeter sur lui; on peut, en y réfléchissant bien et en se conduisant avec prudence, rendre Diana à la société sans vous perdre et sans vous accuser. D'après les preuves que vous avez produites, votre premier mariage dut être annullé. Diana vous sera toujours étrangère, mais qu'elle cesse enfin d'être votre victime. Je vous implore à genoux, pour elle, et peut-être aussi pour mon infortuné frère! Qui sait, s'il ne fut pas enveloppé dans cet horrible complot..... Pour votre frère, interrompit le comte, j'atteste le ciel que j'ignore entièrement sa destinée. Rappelez-vous qu'il ne partit que plusieurs jours après l'événement;... que

don Sanche étoit absent, et qu'enfin don Pèdre se décida de son propre mouvement, et ne mit personne au monde dans sa confidence.... — Mais Diana, restée seule entre les mains de don Sanche, tandis que l'on plongeoit Dazeli dans le fond d'un cachot......; Diana, qu'est-elle devenue ?.... A cette question, le comte réfléchit en silence pendant quelques momens; ensuite, prenant la main de la comtesse, Je suis touché, lui dit-il, et de l'attachement et des sentimens généreux que vous me montrez; oui, je le vois, vous méritez toute ma confiance. Eh bien, vous allez tout savoir; mais, jurez-moi par tout ce qu'il y a de plus sacré, que le secret que je vais vous révéler restera pour jamais enseveli entre nous deux... La comtesse fit en frissonnant le serment qu'on exigeoit; et le comte, reprenant la parole, Il est vrai, dit-il, que don Sanche agit d'abord de concert avec moi; il adoroit dona Diana, et m'en fit l'aveu après avoir appris d'elle l'irrévocable

résolution qu'elle avoit formée de faire casser son mariage. Don Sanche me conjura de favoriser son amour ; et, décidé moi-même a me séparer pour jamais d'une femme que je ne pouvois estimer, et que depuis long-temps je n'aimois plus, je cédai aux desirs d'un ami qui n'avoit que trop d'ascendant sur moi. Don Sanche se croyoit sûr de parvenir à supplanter don Pèdre dans le cœur de sa maîtresse. Je convins avec lui, qu'il la conduiroit en Italie ; elle-même y consentoit, dans l'intention de solliciter à Rome la cassation de son mariage ; enfin j'exigeai, pour la décence, que Léonore suivît Diana. En effet, Léonore se trouva près des frontières, et l'accompagna pendant quelques jours. Mais, sous divers prétextes, don Sanche se débarrassa d'une surveillante qui le gênoit ; et Léonore, renvoyée par lui, retourna dans le royaume de Grenade. Durant ce temps, je dénonçai la fuite de Diana, afin que personne au monde ne pût soupçonner que

j'avois eu la foiblesse de me prêter aux desirs de don Sanche. Quant à l'emprisonnement de Dazeli, je l'ignorois ; il est faux que j'aie écrit à ce sujet au gouverneur. Au bout d'un mois, don Sanche revint, fort triste et fort abattu ; il me conta une longue histoire, dont le résultat fut que Diana, insensible à sa passion, s'étoit échappée de ses mains, et qu'il ignoroit absolument ce qu'elle étoit devenue. Je ne doutai point de la vérité de ce récit ; mais deux ans s'étant écoulés sans qu'on eût eu la moindre nouvelle de Diana, mille soupçons confus s'offrirent à mon imagination, d'autant plus que le temps ne faisoit qu'accroître la sombre mélancolie de don Sanche. Je l'interrogeai vainement ; il persista dans sa première déclaration ; je restai dans cette incertitude jusqu'à la mort de don Sanche. Alors je trouvai dans ses papiers l'aveu d'un crime affreux. Sans entrer dans aucun détail, il me confioit, dans une lettre écrite quelques heures avant sa mort, qu'il

s'étoit empoisonné pour expier un forfait dont le remords lui rendoit la vie odieuse, celui d'avoir terminé de sa main les jours de l'infortunée Diana !.... A ces mots, la comtesse exprima par l'exclamation la plus lamentable l'horreur dont elle étoit saisie.... Le comte mit son mouchoir sur ses yeux, et resta longtemps dans cette attitude. Le récit qu'il venoit de faire ne pouvoit convaincre la comtesse de son innocence, cependant, comme il ne lui paroissoit pas dépourvu de toute vraisemblance, elle pensa qu'il étoit de son devoir d'écarter de son esprit les doutes qui lui restoient encore.

CHAPITRE XI.

Le ministre, ennemi du comte, vouloit absolument le perdre. N'ayant point de preuves positives contre lui; il ne négligea rien pour en acquérir. Dazeli, refusant avec fermeté de rendre un témoignage juridique contre le comte, le ministre envoya à Cadix, des gens chargés d'interroger la veuve de don Gusman d'Illaros; mais dona Elvire, à la suite d'une apoplexie, tombée en paralysie, et privée, depuis quelques mois, de la parole et de la connoissance, ne put donner aucune espèce d'éclaircissement. On fit venir à Madrid Léonore, et les servantes du château dont elle étoit concierge. Toutes ces personnes furent interrogées sur don Sanche; Léonore répondit avec simplicité et fermeté qu'elle ne savoit rien; mais une des servantes déposa que don Sanche étoit mort subitement; que

le matin du jour de sa mort il avoit monté à cheval et fait plusieurs lieues; que l'après-midi il avoit été saisi tout-à-coup du mal le plus violent; qu'il étoit sorti du château à l'insu de tout le monde; et que, quelques heures après, on l'avoit trouvé mort sur le grand chemin...... D'après cette déposition, le comte fut interrogé de nouveau, il répondit que depuis long-temps don Sanche étoit malade, et que cette mort, prétendue subite, avoit été annoncée par plusieurs années de souffrances. On renvoya Léonore et les servantes dans le royaume de Grenade. Le comte resta encore près de deux ans en prison; il en sortit enfin, sinon complètement justifié, du moins sans avoir été convaincu de complicité dans les crimes de don Sanche. Le roi le dépouilla de tous ses emplois, et l'exila, pour le reste de ses jours, dans sa terre du royaume de Grenade. La généreuse comtesse l'y suivit, emmenant avec elle son fils don Alvar et la jeune Inès.

CHAPITRE XII.

Il y a, dans l'exécution de tous les partis véritablement généreux, une douceur intérieure qui ne permet, du moins dans les premiers momens, ni de sentir ce que les sacrifices peuvent avoir de pénible, ni de calculer les inconvéniens qui doivent en résulter. La comtesse n'aimoit plus son mari ; elle le craignoit sans le respecter. Cependant elle le suivit avec joie dans son exil. Elle jouissoit de l'étonnement que lui causoient ses procédés ; et de la reconnoissance qu'elle lui supposoit. D'ailleurs, elle emmenoit son fils, qui, sorti de l'enfance et dans sa quinzième année, commençoit à devenir pour elle la société la plus aimable. Inès, âgée de seize ans, et ayant beaucoup été dans le grand monde, n'avoit pas cette ingénuité, charme si doux de la première jeunesse ; mais, remplie d'esprit, de

finesse et de graces, joignant aux agrémens extérieurs un caractère ouvert, une ame sensible, une humeur toujours égale et gaie, elle faisoit les délices de la comtesse, dont elle payoit les soins par l'attachement le plus sincère et le plus tendre. Malgré la perte de ses emplois, le comte, forcé de vivre loin de la cour et de Madrid, ne s'aperçut pas de la diminution de sa fortune. Agité par les plus violens ressentimens, dévoré de regrets et d'inquiétudes, il chercha dans le faste, qu'il avoit toujours aimé, les seules distractions qui pussent lui convenir. Il eut une table somptueuse, une grande quantité de chevaux. Il sollicita les visites de ses anciens amis et de ceux de la comtesse, il fit inviter les seigneurs des environs, enfin il n'épargna rien pour donner de l'éclat à sa retraite ; ne pouvant s'y plaire, il voulut du moins la décorer de tout ce qui en impose ; ayant renoncé pour jamais au bonheur, sa plus grande consolation étoit de penser que l'on pou-

voit encore le croire heureux ; dans cet espoir, il affichoit la plus grande force d'ame ; mais, malgré tous les lieux communs philosophiques qu'il débitoit sans cesse, sur la contrainte et l'ennui des cours, sur les charmes de la solitude et sur *le plaisir de cultiver son jardin*, on voyoit à chaque instant percer le dépit secret qui le dominoit. Il s'interdisoit avec soin toute espèce de déclamation contre le ministère, mais, sous l'apparence affectée de la gaieté et de la plaisanterie, il se permettoit continuellement des railleries piquantes sur le gouvernement, et les sarcasmes les plus amers sur les princes. Un des grands malheurs des infortunés et des gens célèbres, c'est de prendre la curiosité maligne ou frivole qu'ils inspirent, pour des preuves d'intérêt et d'amitié, pour de l'admiration : cette erreur est la source d'une infinité de mécomptes affligeans pour le cœur et désespérans pour l'orgueil.

Dans les premiers temps de l'exil du

comte, une grande partie des personnes qu'il avoit connues vint le voir; plusieurs de ses anciens amis s'en dispensèrent, sous prétexte que l'affaire, cause de sa disgrace, n'avoit pas été suffisamment éclaircie. Ces gens qui, pour le moindre intérêt, auroient ménagé et caressé l'homme de l'univers le plus justement deshonoré, se trouvèrent tout-à-coup d'une excessive délicatesse, afin d'avoir le droit d'abandonner celui qui ne pouvoit plus leeur être utile. D'autres, qui devoient au comte leur fortune, prétendirent qu'ils avoient d'anciens sujets de plaintes contre lui; ils déclarèrent hautement qu'ils ne le verroient jamais, ne rougissant point d'avoir dissimulé un ressentiment, fondé ou non, durant tout le temps de sa prospérité, et de ne le montrer qu'à l'époque de son malheur. Plusieurs enfin, moins ouvertement lâches, mais plus noirs et plus dangereux, ne se plaignirent que sourdement; ils parurent ne céder qu'à la conscience, et s'affliger en accusant,

même en calomniant en secret, un homme opprimé..... Combien d'autres dévoilèrent, en cette occasion, des sentimens qu'on n'avoit jamais soupçonnés! car c'est dans les revers qui peuvent accabler les gens en place et ceux qui jouissent d'une grande célébrité, que l'envie, honteuse et cruelle, quittant tout-à-coup le masque trompeur de la bienveillance ou de la modération, montre sans ménagement une haine envenimée, et s'acharne avec fureur sur l'objet qu'elle peut impunément déchirer....

Cependant, le comte ayant reçu beaucoup de visites dans les trois premiers mois de son exil, crut avoir conservé un grand nombre d'amis et de partisans. Il perdit bientôt cette illusion. L'opinion publique lui étoit défavorable; on ne trouvoit dans sa maison que du luxe, et non des plaisirs et des amusemens. On n'y revint plus. On avoit rempli un devoir de bienséance, ou satisfait sa curiosité. On en resta là, et ceux qui n'y retournèrent pas furent

néanmoins cités comme des amis courageux et fidèles. On disoit d'eux : *Aussitôt après l'exil du comte de Moncalde, ils allèrent chez lui, au fond du royaume de Grenade !*... Une seule démarche d'éclat peut autoriser et couvrir aux yeux du monde une longue suite de mauvais procédés.

CHAPITRE XIII.

Qu'il est douloureux, l'abandon de l'ingratitude! et qui pourroit le supporter sans le secours de la religion, sans les consolations de l'amitié, sans la force que peut donner une conscience irreprochable?.... Le comte de Moncalde, privé de tout ce qui soutient dans les revers, se trouva seul avec le malheur. Dénué d'espérance et de courage, il devint, dans son intérieur, plus sombre et plus farouche que jamais; ne pouvant ni soutenir la solitude absolue, ni goûter les douceurs d'une société intime, et par conséquent peu nombreuse. Toujours impérieux et mécontent, souvent brusque et même emporté, il se dédommageoit, par une odieuse tyrannie domestique, du pouvoir plus étendu de commander et de nuire qu'il avoit perdu sans retour. A l'exception de la duegne Léonore, il parut prendre en aversion

tout ce qui l'entouroit, et sur-tout la comtesse. Cependant on voyoit que son intention étoit de la ménager, et qu'il craignoit extrêmement qu'elle ne le quittât pour retourner à Madrid. La comtesse sentit bien que dans ce cas il auroit redouté son indiscrétion ; mais, malgré ce motif puissant de la bien traiter, la haine du comte pour elle étoit si forte, que ce sentiment se manifestoit sans cesse. Cherchant ensuite à réparer son imprudence, il lui prodiguoit des marques d'estime et de reconnoissance qui ne pouvoient prouver que de la fausseté. Un courtisan devroit savoir cacher la haine ; mais ce qui est possible au milieu des distractions et de la dissipation de la cour et du grand monde, cesse de l'être dans une profonde solitude, où l'on retrouve à tout instant l'objet de son inimitié.

La comtesse ne vit pas sans effroi que, pour prix de ses procédés généreux et de sa conduite parfaite, elle n'avoit recueilli que la haine invincible de son

indigne époux. Cette découverte lui fit faire de terribles réflexions Il me hait, se disoit-elle, il est donc le plus injuste et le plus ingrat de tous les êtres! il me craint, il est donc coupable! et combien sont redoutables de tels sentimens dans un homme méchant et sans principes, dans un homme déja souillé peut-être par un grand crime!.... La comtesse avoit rapproché plus d'une fois dans son imagination la conversation nocturne de Léonore et du comte, avec la confidence que ce dernier lui avoit faite en prison; elle ne trouvoit nullement que ces deux choses fussent parfaitement d'accord, ni que l'une expliquât l'autre; enfin, tout la portoit à penser que le comte avoit eu pour le moins autant de part que don Sanche à la mort tragique de l'infortunée Diana.

Ces idées la remplirent d'épouvante, et lui inspirèrent le plus vif desir de retourner à Madrid; mais il falloit cacher ce dessein, et chercher des prétextes pour s'éloigner. Elle avoit annoncé pu-

bliquement qu'elle partageroit le sort et l'exil de son mari; d'ailleurs, le comte ne l'auroit pas volontairement laissé partir. Dans cette situation, la comtesse se livra à toutes les craintes qu'une imagination noircie et frappée peut enfanter; elle perdit entièrement le sommeil et le repos. Le château, redevenu presqu'aussi désert qu'à l'époque de son premier voyage, ne lui parut plus que l'antre isolé et lugubre des complots ténébreux et du crime. Un incident singulier vint encore redoubler ses frayeurs. Le comte, dont la santé s'affoiblissoit tous les jours, montoit souvent à cheval dans le parc. Un matin son cheval s'emporta, se cabra, et le jeta contre la grille de la porte du château; la chute fut si terrible, que le comte s'évanouit. Léonore et quelques domestiques accoururent aussitôt, et au lieu de le porter dans son appartement, à l'extrémité du château, on imagina, pour le secourir plus promptement, de le conduire dans une chambre voisine, au rez-de-chaussée,

que Léonore ouvrit avec un passe-partout. Cette chambre, occupée jadis par don Sanche, avoit toujours, par ordre du comte, été vide et fermée depuis sa mort. La comtesse survint au moment où son mari rouvroit les yeux et reprenoit sa connoissance. Au bout de quelques minutes, étonné de ne pas se retrouver dans son logement, il regarda autour de lui, en disant : Où suis-je donc ? Dans la chambre de don Sanche, répondit Léonore. A ces mots le comte frémit, et se précipitant à bas du lit, *Sortons*, dit-il. Ses forces l'abandonnèrent, il tomba dans les bras de ceux qui l'entouroient, en répétant d'une voix éteinte, *Je veux aller chez moi.* On l'y conduisit. Le chirurgien attaché à son service lui trouva beaucoup de fièvre, on le mit au lit ; le délire se joignit bientôt à la fièvre. A chaque instant le comte, tirant son rideau, s'écrioit : *Cachez-le-moi ! cachez-moi don Sanche !..* Dans un de ces mouvemens, la comtesse s'approchant de lui, il la regarda

en tressaillant. *Diana*, dit-il, *venez-vous aussi m'obséder?*... La comtesse, glacée, se retira soudain avec horreur.

Le comte se rétablit; mais il conserva la plus noire mélancolie, et des attaques de nerfs accompagnées d'affreuses convulsions. La comtesse apprit qu'il se faisoit garder toutes les nuits, et que durant le jour, lorsqu'il se renfermoit dans son cabinet, il en laissoit la porte entr'ouverte; il falloit toujours que deux domestiques restassent dans la pièce voisine. Dans cet état, la comtesse lui devint plus odieuse que jamais: sa présence lui étoit insupportable; mais lorsqu'il passoit quelques heures sans la voir, il sembloit tout-à-coup s'inquièter, et il l'envoyoit chercher.

La comtesse, pour se distraire, aimoit à se promener dans la campagne. Mais ayant remarqué que toutes les fois qu'elle sortoit du château avec Inès et don Alvar, le comte, inquiet, l'envoyoit chercher, elle prit le parti de faire seule ces promenades, qui lui offroient du moins quel-

que image de liberté. Elle alloit toujours au même lieu, dans un bois voisin. Un soir, assise auprès d'un buisson très-épais, elle s'y oublia jusqu'à la nuit. Ensevelie dans une profonde rêverie, elle s'abandonnoit aux plus tristes réflexions, lorsqu'elle entendit près d'elle une voix inconnue, et qui partoit de l'autre côté du buisson, lui dire à demi-bas, mais distinctement, ces paroles : *Soyez sur vos gardes! défiez-vous de tout.*

Eh! qu'ai-je à craindre? dit-elle en frissonnant. *Le poison*, répondit la voix. Au même instant elle entendit derrière le buisson un léger bruit, et présuma qu'on s'éloignoit précipitamment. Pour elle, frappée d'étonnement et de terreur, elle restoit à sa place, sans avoir la force de se lever. Heureusement, au bout d'un moment, don Alvar vint la chercher, et la conduisit au château. Depuis ce jour, les inquiétudes et les frayeurs de la comtesse n'eurent plus de bornes. De tous les mouvemens de l'ame, le plus pénible pour une personne vertueuse et sen-

sible, est l'espèce de terreur inspirée par le soupçon et par la crainte du crime. La vertu peut opposer à tout autre malheur un courage inébranlable, mais l'attente des forfaits la consterne et l'épouvante; ce sont pour elle d'affreux prodiges, contre lesquels tous les efforts humains lui paroissent inutiles. La fable ingénieuse nous présente ses héros luttant avec leurs seules forces contre l'adversité, mais recevant des dieux le pouvoir surnaturel nécessaire pour combattre les monstres. C'est ainsi que l'homme de bien, fort contre la fortune, sublime dans les revers, n'a point d'arme puissante contre le scélérat, contre un être qu'il ne peut concevoir, et dont l'horrible existence confond son imagination et trouble son jugement, en portant jusqu'au fond de son ame toutes les terreurs vagues et sinistres qui naissent de l'ignorance et de l'effroi. Les scélérats se reconnoissent, se discernent entre eux; ils peuvent calculer, avec une sorte de précision, jusqu'à quel point ils doivent

réciproquement se redouter ; l'honnête homme, avec celui qui ne l'est pas, n'a que des lumières incertaines ; nul retour sur lui-même ne peut alors l'éclairer ; son horreur pour le vice ne sert qu'à l'abuser. Dès qu'il a saisi la preuve positive d'un seul crime, il croit facilement à tous, et souvent il en suppose d'imaginaires. La scélératesse n'a pour lui ni gradation ni mesure, parce que son excès le plus atroce ne lui paroît pas plus incompréhensible que son premier degré, et sa rectitude même le fait quelquefois, dans sa pensée, calomnier en secret le méchant.

La comtesse, livrée tout entière aux plus affreuses terreurs, crut sa vie dans le plus imminent danger : elle craignit même encore pour son fils et pour Inès. Sans oser leur confier ces horribles idées, elle prit pour eux et pour elle toutes les précautions imaginables contre le poison. Plus d'une fois le comte parut frappé de sa conduite à cet égard ; alors il la regardoit fixement, il pâlissoit, et

gardoit un profond silence.... La comtesse n'osoit plus se trouver tête-à-tête avec lui, elle le voyoit toujours prêt à la poignarder; la nuit, plus agitée encore, elle n'étoit rassurée ni par les portes fermées avec soin, ni par les domestiques qui l'entouroient; souvent, prête à s'endormir, elle croyoit entendre du bruit, elle sonnoit, elle appeloit ses gens, et faisoit faire une recherche exacte dans son appartement. Situation insupportable, dans laquelle l'innocence, en quelque sorte dégradée par la terreur, éprouve, à l'exception des remords, tous les tourmens réservés aux coupables.

La comtesse cherchoit en vain à deviner d'où lui venoit l'avis terrible qu'elle avoit reçu; tout ce qu'elle put conjecturer, c'est que la personne dont elle avait entendu la voix lui étoit totalement inconnue. Elle retourna dans le bois, et s'assit près du buisson, espérant qu'on lui parleroit encore; mais elle n'entendit plus rien.

Cependant elle s'aperçut que le comte prenoit contre le poison toutes les précautions qu'elle employoit elle-même, et elle apprit de plus qu'il agissoit ainsi long-temps avant qu'elle eût eu elle-même cette espèce de crainte; cette découverte acheva de lui rendre odieux le triste séjour qu'elle habitoit.

CHAPITRE XIV.

Le comte étoit exilé depuis plus de quatre ans, lorsque, succombant tout-à-fait à ses peines secrètes, il ne lui fut plus possible de quitter son lit. Son chirurgien assura néanmoins qu'il pouvoit guérir encore, et qu'il ne voyoit rien de mortel dans son état. Le comte conservoit toute sa connaissance; mais, effrayé de la foiblesse qu'il éprouvoit, et se croyant dangereusement malade, il confia secrètement au chirurgien qu'on lui avoit fait prendre un poison lent, et rien ne put lui ôter cette noire idée. En même temps il bannit la comtesse de son appartement. Peu de jours après, il en bannit aussi Inès et don Alvar. Bientôt, se défiant de tout ce qui l'entouroit, il ne voulut garder auprès de lui que la seule Léonore; mais cette dernière, excédée de fatigue, étant tombée malade, il se persuada qu'on l'avoit empoisonnée

aussi. Alors il refusa toute espèce de boisson et de nourriture pendant tout un jour, ce qui, joint à ses agitations et aux emportemens les plus violens, le réduisit à l'extrémité. Son chapelain, l'ayant vainement exhorté à se modérer et à prendre quelques alimens, imagina d'envoyer chercher le curé, qui ne venoit jamais au château. Le comte, en le voyant, s'effraya, et dit : *Suis-je donc à l'agonie?* Le curé tâcha de le rassurer, et lui présenta un breuvage. Le comte, qui depuis deux jours n'avoit que très-imparfaitement sa tête, repoussa le vase, en disant : C'est le poison que prit don Sanche.... — Comment ? — Oui, je le reconnois ; tout ce qu'on veut me donner a l'odeur de ce poison. Le curé frémit et baissa les yeux. Après quelques momens de silence, le curé reprenant la parole : Monseigneur, dit-il, jetez-vous dans les bras de la religion ; il n'est point de trouble secret qu'elle ne puisse calmer. Voulez-vous me confier vos chagrins ? — Non, vous

me trahiriez. — Vous ne pouvez le croire. — Tout est conjuré contre moi. — Dieu, qui tient vos jours dans sa main, vous appelle encore par ma voix. — Sortez. — Songez qu'il est le juge suprême... — Il m'a jugé. — Songez à sa clémence... — Sortez, vous dis-je. A ces mots, le curé se retira dans la chambre voisine, où étoit la comtesse, qui, ayant écouté cet étrange dialogue, étoit pâle, tremblante, et prête à se trouver mal. Un quart-d'heure après, le comte demanda le curé, qui accourut sur-le-champ. Je meurs de soif, lui dit-il; je n'y puis plus résister, donnez-moi à boire...; mais jurez-moi que ce ne sera pas ce poison... J'atteste le ciel, répondit le curé, que je ne desire que votre conservation : quel serment pourroit vous rassurer? — Aucun, je n'y crois pas; mais donnez-moi à boire de l'eau seulement. Le curé s'approche d'une table, verse de l'eau dans un verre de crystal, et l'apporte au malade, qui s'écrie : Toujours la même

odeur! toujours le même poison!....
Qu'on aille chercher Léonore. On obéit; on va réveiller Léonore, qui, à moitié habillée, arrive avec une carafe d'eau et un verre, qu'elle remplit et qu'elle présente. Monstre infernal, lui dit-il d'une voix étouffée, tu veux donc aussi ma mort! eh bien, à mon tour je vais te dénoncer... Léonore, épouvantée, s'écrie que son maître est en délire. Le comte perd la parole; on veut de force lui faire avaler quelques gouttes d'élixir, il se débat, il tombe dans les plus horribles convulsions, et peu d'instans après il expire.

CHAPITRE XV.

Le curé, homme âgé d'environ cinquante ans, avoit une de ces physionomies nobles et douces qui inspirent le respect et la confiance : depuis six ans seulement, pasteur d'un village dépendant de la terre du comte, il n'étoit venu au château que sept ou huit fois; le comte avoit défendu à sa femme de l'accueillir; elle avoit son chapelain et une chapelle dans son appartement, et elle n'alloit à l'église paroissiale, très-éloignée du château, que deux ou trois fois chaque année. Elle n'avoit jamais parlé de suite au curé; mais lorsqu'elle écouta son entretien avec le comte mourant, le son de sa voix la frappa; elle crut reconnoître en lui la personne qui lui avoit parlé un soir dans le bois, à travers un buisson. A peine le comte eût-il rendu le dernier soupir, que la comtesse fit prier le curé de passer dans

son cabinet. Lorsqu'ils furent enfermés tête-à-tête, la comtesse le regardant fixement. J'ai une question singulière à vous faire, lui dit-elle; je suis certaine que vous y répondrez avec une parfaite sincérité. A ce début, le curé parut ému; la comtesse l'examina un moment en silence; ensuite, reprenant la parole, Sûrement, monsieur, dit-elle, c'est vous qui m'avez parlé dans le bois?... — Je ne puis nier la vérité... — Quoi! c'est vous?... — Oui, madame. — Et sur quel indice me donnâtes-vous un tel avertissement? — Au nom du ciel, madame, laissons en paix les morts; vous n'avez plus rien à craindre; jetons un voile éternel sur ces mystères d'iniquité. — Non, monsieur; il m'importe de les approfondir, et vous ne pouvez refuser de m'éclairer. Quel crime avez-vous découvert? — L'empoisonnement de don Sanche de Mélez. — Il mourut empoisonné, mais de sa propre main. — Non, madame. — Vous me faites frémir!... mais êtes-

vous bien sûr ?... — Je ne puis avoir le moindre doute. Eh bien, monsieur, reprit la comtesse, ne me déguisez rien, je vous en conjure, et je l'exige. Je dois vous obéir, répondit le curé; écoutez donc, madame, cette horrible narration.

En arrivant dans cette terre, un de mes premiers soins fut de venir dans le château, pour y rendre mes hommages au seigneur de la paroisse; il n'y étoit point; je n'y trouvai que don Sanche et la concierge Léonore. Je fus reçu sèchement; on me dit qu'un chapelain, à demeure dans le château, y dirigeoit les consciences de don Sanche, de la concierge et des domestiques. J'appris que cet ecclésiastique avoit reçu des pouvoirs suffisans de l'archevêque; je crus mes visites inutiles, je ne les renouvelai plus. Peu de mois après, le comte fit dans cette terre un petit voyage; je fus lui rendre mes respects; ma présence sembla lui déplaire, et je me promis de ne plus retourner au château. En-

viron trois semaines après, un jour où je me promenois seul sur le grand chemin, je vis venir à moi don Sanche de Mélez, dont la démarche chancelante, et en même temps précipitée, me frappa. En m'apercevant, il m'appela, et je fus saisi d'effroi en le voyant de près; il avoit les cheveux hérissés, les yeux étincelans, l'expression de la fureur, et l'empreinte de la mort sur son visage livide et defiguré..... Il tomba dans mes bras en disant : Je suis empoisonné, secourez-moi. — Empoisonné! — Oui, de la main du comte de Moncalde. Conduisez-moi chez vous, j'ai une importante déclaration à faire... Je voulus en effet le mener dans ma maison; mais au bout de quelques pas il s'arrêta, s'assit sur une pierre, en s'écriant : Monstre! qui m'as empoisonné, si je pouvois, avant d'expirer, te punir et venger l'infortunée Diana!..... Écoutez, poursuivit-il.... Il alloit continuer, mais les douleurs les plus aiguës lui coupèrent la parole. Je lui proposai

d'aller chercher des secours, c'est-à-dire des hommes pour le porter ; il me fit signe qu'il y consentoit. Je volai vers la prairie, et n'y trouvant qu'une femme et des enfans, j'entrai dans le verger d'un paysan, j'appelai les garçons de la ferme, qui vinrent aussitôt; je leur dis de me suivre, et sans aucune explication, ils m'obéirent. Arrivés au grand chemin, nous aperçûmes de loin le malheureux don Sanche, évanoui ou mort, dans les bras de deux domestiques du comte. Aussitôt je me retirai. Je m'étois sans doute exposé dans l'espoir de sauver la vie d'un infortuné; mais, d'après les horreurs que l'on venoit de me dévoiler, je sentis que je me perdrois si l'on pouvoit seulement savoir que don Sanche m'eût parlé : ainsi je gardai le plus profond silence à cet égard, d'autant mieux que ma déclaration n'eût été bonne à rien, et que d'ailleurs je n'avois point alors de preuves certaines du crime, puisqu'il étoit possible que don Sanche, en délire ou

volontairement, eût fait une fausse dénonciation. Le lendemain, le chapelain du comte vint me dire que don Sanche de Mélez étoit mort d'une fièvre chaude; qu'enfermé dans sa chambre, il s'étoit échappé par une fenêtre qu'il avoit brisée, et que les gens du comte l'avoient trouvé mort sur le grand chemin. Je me transportai au château; je ne vis point le comte, il venoit de partir pour Madrid. Suivi de mon clergé, je fus prendre le corps. Je demandai à la concierge pourquoi, suivant l'usage universel de ce pays, il n'avoit pas le visage découvert. Elle me répondit qu'en tombant sur le grand chemin il s'étoit tellement défiguré, qu'il n'avoit pas été possible de l'ensevelir suivant la coutume ordinaire. Il fallut se contenter de cette réponse. Quelques jours après, le bruit se répandit que don Sanche étoit mort empoisonné; on ajoutoit que le comte avoit témoigné le plus grand désespoir de sa mort. Pour moi, au fond de mon cœur, après beaucoup de

réflexions, je restai convaincu que si don Sanche se fût privé lui-même de la vie, il n'auroit point, en mourant, accusé son ami intime de ce crime. Ce qu'il m'avoit dit de l'infortunée Diana me rappela quelques discours que j'avois, jusqu'à cette époque, attribués à la calomnie; on disoit que la première comtesse de Moncalde avoit été immolée en secret dans le château, et ensevelie au fond du jardin dans une fosse de chaux vive. Le comte n'étoit point aimé, mais on le craignoit excessivement avant son exil, et personne n'osoit parler ouvertement. Depuis sa disgrace, ces bruits se sont renouvelés; les sombres terreurs du comte, et l'horreur de sa mort, ne les ont que trop confirmés... Enfin, madame, j'appris à n'en pouvoir douter, par votre chapelain, que je voyois quelquefois, combien vous étiez à plaindre dans votre intérieur; je tremblai pour vous;..... je n'osai ni vous écrire ni vous demander une audience; j'errois continuellement autour

du château ; je vous aperçus souvent dans le bois, et je saisis un soir l'occasion de vous donner, sans me compromettre, le funeste avertissement que je croyois nécessaire.

CHAPITRE XVI.

LORSQUE le curé eut terminé son récit, la comtesse lui fit promettre qu'il ne divulgueroit jamais ces horribles secrets. Je dois ce respect, dit-elle, à la mémoire du coupable; mais il existe un complice.... Oui, je crois, interrompit le curé, que la concierge fut au moins confidente. J'en suis certaine, reprit la comtesse ; mais que dois-je faire ? à quoi me servira d'acquérir les preuves d'un crime que je ne puis révéler, et dont la dénonciation ne seroit désormais d'aucune utilité? ne vaut-il pas mieux me contenter de chasser cette femme sans l'interroger ? Non, madame, répondit le curé : si vous en avez les moyens, il faut tout éclaircir ; la connoissance entière de la vérité fournira peut-être quelques moyens de réparation, ou quelque justification sur ceux que tant d'apparences semblent condam-

ner. Interrogez Léonore; je vais me retirer, et je vous renouvelle le serment inviolable de la plus parfaite discrétion. Eh bien, monsieur, dit la comtesse, vous me paroissez digne de toute ma confiance; je la mets en vous; j'ai besoin de conseils, et je me décide à me laisser guider par les vôtres. Restez ici, je veux que vous soyez témoin de tout. En disant ces paroles, la comtesse sonna, et donna l'ordre d'aller chercher la concierge. Un moment après, on revint lui dire que Léonore, malade, demandoit la permission de ne descendre que le lendemain. Madame, dit le curé, ne lui laissons pas le temps de méditer ses réponses, montons sur-le-champ chez elle. Allons, dit la comtesse; et prenant le bras du curé, elle se rendit chez Léonore. Elle la trouva levée, se promenant à grands pas dans sa chambre. En apercevant la comtesse, l'effroi se peignit dans ses yeux; elle balbutia, devint tremblante, et fut obligée de s'asseoir. Le curé commença l'interro-

gatoire sur la mort de don Sanche, et il parut que Léonore n'étoit point complice de ce crime, dont la confidence n'étoit en effet nullement nécessaire. Elle déclara que, quelques jours avant la mort de don Sanche, il eut avec le comte de longs entretiens, dont elle ignoroit le sujet; que seulement le comte, tête-à-tête, laissa échapper plusieurs expressions de colère et de ressentiment contre don Sanche, mais qu'il rétracta promptement, en assurant qu'il n'avoit point d'ami plus cher. Que le jour de la mort de don Sanche, ce dernier et le comte se plaignirent tous deux, en sortant de table, d'une colique violente; que don Sanche rentra dans sa chambre; que le comte l'y enferma, et donna l'ordre d'aller chercher son chirurgien, qu'il avoit envoyé à une lieue, sous prétexte de quelques achats; que le chirurgien ne revint qu'au bout d'une heure et demie; que le comte lui dit que don Sanche avoit une fièvre chaude, et qu'on avoit été forcé de l'enfermer;

qu'en entrant dans la chambre de don Sanche, on s'aperçut de son évasion; qu'alors le comte montra la plus extrême surprise et le plus grand trouble; que le jardinier donnant des renseignemens sur le chemin pris par don Sanche, on avoit envoyé deux domestiques sur ses traces, et qu'on avoit trouvé don Sanche mort, étendu sur une pierre. Léonore ajouta qu'elle savoit que le comte avoit confié au chirurgien qu'il étoit sûr que don Sanche, parvenu au dernier degré de la consomption, s'étoit empoisonné; qu'enfin le comte avoit montré une douleur sans bornes, et qu'il étoit parti la veille des funérailles de don Sanche.

Léonore, voyant que ce récit la justifioit, se rassura; elle reprit toute son audace; et quand la comtesse la questionna à son tour sur doña Diana de Mendoce, elle répondit d'un ton ferme, qu'elle n'avoit pas la moindre connoissance du sort de cette infortunée. Eh bien, dit la comtesse, ce mensonge po-

sitif confirme tous mes soupçons sur vous; je vous déclare que si vous persistez à nier la vérité, je suis déterminée à vous livrer à toutes les rigueurs de la justice. A ces mots, Léonore voulut encore protester qu'elle étoit innocente; mais la comtesse lui imposa silence, et sur-le-champ l'instruisit de la conversation nocturne qu'elle avoit écoutée jadis. Enfin, continua la comtesse, le comte m'a dit que vous aviez suivi dona Diana jusque sur les frontières de l'Italie; que s'est-il passé là? qu'a-t-on fait de l'infortunée Diana? quelle fut la main féroce qui termina ses jours?..... Ah! madame, s'écria Léonore en se jetant aux pieds de la comtesse, je vais tout vous révéler;..... mais j'implore d'avance votre clémence; songez que je n'ai fait qu'obéir aux ordres d'un maître absolu...... A cette déclaration, la comtesse, profondément émue et pénétrée d'horreur, fut un instant sans pouvoir proférer une seule parole.... Enfin, forçant Léonore

à se relever, Soyez scrupuleusement sincère, lui dit-elle, et je jure, par ce qu'il y a de plus sacré, que votre punition se réduira à quitter ce château; que même vous en serez renvoyée sans éclat, et que vous pourrez emporter avec vous tous les dons de votre maître. Mais souvenez-vous que je serai sans pitié si vous employez le moindre déguisement. Non, madame, reprit Léonore, vous saurez tout. — Eh bien, parlez.... Est-ce donc vous qui fites le crime? — J'en suis complice. — Fut-elle empoisonnée? — Oh non, madame. — Quel fut donc le meurtrier? — On ne l'assassina point. — Mais comment mourut-elle? — Elle n'a point péri. — Grand Dieu! s'écrièrent à-la-fois la comtesse et le curé. Oui, madame, dit Léonore, elle existe. — Elle existe!.... mais dans quel coin de la terre l'a-t-on reléguée? — Elle est ici. — Ici? dans ce château? — Oui, madame, et depuis treize ans. A ces mots la comtesse fondit en larmes. O chère et malheureuse vic-

time, s'écria-t-elle avec transport, je vais donc te rendre à la vie!... Ah! courons..... Où est-elle? — Dans des caves souterraines qu'on a murées, sous prétexte que les vins s'y gâtoient, et dont les domestiques actuels ne connoissent même pas l'existence..... Donnez-moi vos clefs, interrompit la comtesse, et guidez-moi. La dernière porte est murée, répondit Léonore; cette porte n'a qu'un très-petit guichet;.... je vais donner les clefs qui conduisent jusque-là. Appelons tous les domestiques, repartit la comtesse; hâtons-nous d'aller délivrer cette infortunée. Un moment, madame, dit le curé; songez qu'avec une telle précipitation, vous pourriez causer à l'intéressante victime une révolution funeste; il faut la préparer.... Eh bien, dit la comtesse, qu'une voix inconnue lui annonce ce grand changement; que ce soit la vôtre... Voici l'heure, dit Léonore, où depuis quelques mois je lui porte ordinairement sa nourriture (il étoit dix heures

du soir). Saisissons ce moment, reprit le curé.

Tandis que Léonore, d'une main tremblante, arrangeoit, dans un panier couvert, une bouteille de lait, des œufs, des fruits et du pain, en protestant que telle avoit toujours été la nourriture de la captive, la comtesse, hors d'elle-même, se met à la fenêtre, appelle ses gens, leur ordonne de lui envoyer sur-le-champ Inès et don Alvar, et de revenir avec des haches l'attendre au bas de l'escalier.

Inès et don Alvar partagèrent le profond attendrissement et toute la joie de la comtesse, qui, les prenant sous le bras, précédée du curé, qui tenoit les clefs, et de Léonore, marchant la première, d'un pas chancelant, pour montrer le chemin, sortit précipitamment de la chambre pour se rendre au souterrain.

CHAPITRE XVII.

Tous les domestiques, armés de haches, attendoient la comtesse au bas de l'escalier. Mes amis, leur dit-elle, venez avec moi délivrer la malheureuse dona Diana de Mendoce, qui, captive dans ce château, y gémit depuis treize ans dans le fond d'un cachot. A ces mots, un cri général s'élève; deux domestiques sur-tout fondent en larmes, ils avoient jadis servi Diana; la comtesse presse la marche. Le curé l'arrête; il dit qu'il faut appeler le chirurgien, pour le cas où l'infortunée Diana auroit besoin de ses secours. On va chercher le chirurgien, et l'on se remet tumultueusement en marche, à la lueur de plusieurs flambeaux. On étoit au commencement de mars; Léonore, sans traverser toutes les cours, fit passer dans un long corridor qui conduisoit au pied d'une des quatre tours antiques du

château. On entre dans la tour, on recommande à toute la troupe le plus profond silence, et de marcher sans bruit.... On monte un escalier très-élevé; on se trouve alors dans une vaste chambre, dont Léonore ouvre la seconde porte. On éteint les flambeaux; le curé prend seulement une lanterne sourde. On descend un autre escalier, au bas duquel on aperçoit la dernière porte murée et le guichet. Là, on s'arrête. La comtesse, pouvant à peine se soutenir, se laisse aller dans les bras d'Inès et de don Alvar. Le curé s'approche du guichet, et frappe avec force trois coups; c'étoit le signal ordinaire. On entend, avec un saisissement inexprimable, le bruit que faisait la malheureuse captive en marchant pour s'approcher du guichet.... On lui passe des alimens; on avoit substitué au lait une bouteille d'excellent vin. Au bout d'un moment, la captive se rapproche, et chacun tressaille en entendant sa douce et languissante voix appeler *Léonore*....

Le curé fait signe, Léonore répond. Pourquoi donc, dit la captive, m'apportez-vous du vin aujourd'hui? — Le vin vous donnera des forces; buvez-en, je vous en conjure.—Avez-vous quelque chose de sinistre à m'apprendre ? — Non, au contraire. — Juste ciel! — J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. — Vous!... — Buvez du vin, ensuite je vous parlerai. Après un instant de silence, Diana poussant un profond soupir, Si l'on est fatigué de mon existence, reprit-elle, dites-le-moi sans détour. Ici le curé prit la place de la concierge, et dit: Soyez sans crainte... Grand Dieu! une voix nouvelle! s'écria Diana.... Ce vin, reprit le curé, vous est envoyé par une amie...... — Une amie!... — Elle vous conjure de boire de ce vin, ensuite je répondrai à toutes vos questions. — J'ai bu; au nom du ciel, parlez-moi. Diana! s'écria la comtesse, ma chère Diana! vous allez être libre........ Les acclamations bruyantes des domestiques, les pleurs et

les sanglots de la comtesse, de don Alvar et d'Inès, empêchèrent d'entendre la réponse de Diana. Tout le monde lui crie à-la-fois qu'on va démolir sa porte. On allume les flambeaux, et don Alvar, saisissant une hache, tombe à coups redoublés sur la muraille. On le seconde avec ardeur; bientôt le mur est abattu; on voit toute la porte à découvert, on l'ouvre; la comtesse et son fils s'élançant dans la caverne, tout le monde, à l'exception de Léonore, s'y précipite avec eux. Quel spectacle s'offre à leurs regards! on voit Diana baignée de larmes, vêtue d'une robe blanche, à genoux sur le plancher, tenant dans ses bras une jeune fille de douze ans, d'une beauté ravissante.... Tendre et délicate fleur, élevée dans l'ombre, à l'abri des orages, mais privée depuis sa naissance du souffle des doux zéphyrs, et de l'influence salutaire de l'astre du jour..... En apercevant la clarté des flambeaux, elle tressaille, ses yeux se ferment, elle

tombe évanouie sur le sein de sa mère. Diana, poussant un cri douloureux, perd au même instant l'usage de ses sens; la comtesse et Inès la reçoivent dans leurs bras. Le chirurgien s'approche; tâtant le pouls de la mère et de la fille, il rassure la comtesse, Inès et don Alvar, qui se livroient déja aux inquiétudes les plus déchirantes. Comptons, dit-il, sur la force de deux êtres qui ont pu supporter cette horrible captivité;.... tâchons seulement de les préserver du grand air; c'est un élément nouveau pour elles, et par conséquent dangereux, sur-tout pour l'enfant qui naquit dans cette caverne. En disant ces mots, il les enveloppe entièrement l'une et l'autre dans une grande couverture qu'il avoit eu la précaution d'apporter. Avec l'aide de don Alvar, il les sort du souterrain, et les porte par la galerie, toujours à couvert, dans l'appartement de la comtesse, dont ils ont soin de fermer exactement toutes les fenêtres. Le docteur étoit habile chirurgien, bon

médecin, et vieillard rempli d'esprit; il fit mettre Diana et sa fille, toutes deux ensemble, dans le même lit, et renvoya tout ce qui étoit dans la chambre, à l'exception de la comtesse, qu'il fit placer avec lui sous les rideaux tirés du lit. Diana reprit connoissance, et sa fille, presque au même instant, ouvrit les yeux. O ma mère! s'écria-t-elle, est-ce vous que je touche?... Oui, mon Alphonsine, répondit Diana; oui, c'est moi qui te presse dans mes bras, contre mon cœur! A ces mots, de douces larmes coulèrent des yeux d'Alphonsine; elle parut saisie, oppressée; on lui fit avaler quelques gouttes d'élixir;... ensuite Diana serra la main de la comtesse, qui étoit à genoux à son chevet; et levant les yeux au ciel, O mon Dieu, dit-elle, que de bienfaits en un jour!... Le docteur pria la comtesse de se retirer; il ferma bien les rideaux, et s'éloigna du lit; il fit couvrir à la hâte, avec des housses de toile verte décousues, la tapisserie, les glaces et tous

les lambris de la chambre; il n'éclaira l'appartement que par une seule lampe, placée loin du lit, derrière un paravent, et dont le crystal étoit entouré d'une double gaze; il engagea la comtesse à s'aller coucher, assurant que Diana et sa fille n'avoient besoin que de repos, et promettant de passer la nuit dans leur chambre, avec Inès, qui voulut aussi les veiller.

CHAPITRE XVIII.

Tous les domestiques du château, animés de la plus violente indignation contre Léonore, et sachant qu'elle ne devoit partir que le lendemain à la pointe du jour, résolurent de la chasser cette nuit même. Quand la comtesse fut retirée dans son appartement, ils se rendirent à la porte de la chambre de Léonore, et, avec les cris les plus tumultueux, ils la menacèrent d'enfoncer la porte si elle ne sortoit à l'instant de sa chambre et du château. Léonore, effrayée, se sauva par une petite porte dérobée ; elle courut se réfugier chez la comtesse, qui s'entretenoit avec le curé, et qui, s'étant promis d'interroger encore Léonore avant son départ, lui ordonna de s'asseoir, et lui fit plusieurs questions. Le curé lui demanda comment il étoit possible qu'avec quelques principes de religion elle eût été com-

plice de la vengeance la plus atroce. Mais dona Diana étoit coupable, répondit Léonore. — Et quel droit aviez-vous pour la punir? N'aviez-vous pas lu dans l'Évangile, *Ne jugez point, et vous ne serez point jugé?* n'aviez-vous pas lu que Dieu abhorre la vengeance, qu'il prescrit la miséricorde, qu'il commande d'obéir aux lois? Vous ne pouviez ignorer que vous agissiez contre les lois, puisque vous étiez forcée de vous conduire avec un si profond mystère. — Je n'avois pas réfléchi à toutes ces choses, et je ne lisois pas l'Évangile. — Et c'est l'Évangile qu'il faut lire et relire, quand on veut suivre la religion. — Je savois pourtant que Dieu punit l'homicide, et je n'ai rien à me reprocher là-dessus. — Et si dona Diana, succombant à ses peines, eût fini ses jours dans le souterrain, n'auriez-vous pas à vous reprocher sa mort? — Enfin elle vit, et sans moi il y a long-temps qu'elle n'existeroit plus. — Comment? — Je puis maintenant tout révéler......

— Eh bien? — Eh bien, madame, après la mort de don Sanche, j'eus de terribles soupçons.... Monseigneur étoit si troublé, si pâle...! il avoit un regard si effrayant!... Le soir même de la mort de don Sanche, il m'appela dans son cabinet pour me parler de dona Diana; il me dit qu'elle avoit attenté deux fois à sa vie... Ensuite il me demanda, en me regardant fixement, si je ne pensois pas qu'elle méritât la mort.... Je suis certaine que cette question me fit pâlir, tant elle m'épouvanta; car je pensai tout de suite à don Sanche.... Il me fut impossible de répondre, je baissai les yeux... Après un moment de silence, monseigneur reprit la parole. Sûrement, dit-il, vous pensez qu'elle mérite la mort; mais ce n'est pas à nous à la lui donner; c'est une action dont je suis incapable. A ces mots je respirai, je levai les yeux; monseigneur étoit fort rouge..... Il me congédia. Depuis ce jour je craignis pour la vie de dona Diana, même pour la mienne. Je savois que monsei-

gneur ne pouvoit entrer dans le souterrain, puisque la porte en étoit murée; mais il avoit la clef de la première porte, et celle du guichet, il pouvoit lui porter de la nourriture...... Comme il partoit le lendemain, je crois qu'après ce qu'il m'avoit dit, il n'osa pas faire un tel coup si promptement. Quelques mois après il revint. Au bout d'une semaine, me voyant un jour un peu malade, il me dit qu'il ne vouloit pas que je me relevasse, comme je faisais d'ordinaire, avant le jour, pour porter la nourriture au souterrain; qu'il s'en chargeroit pour cette nuit. Je n'osai rien dire..... Je tremblois...... Il monta à cheval....

Alors j'allai au souterrain, je parlai à dona Diana; je lui donnai un utile avertissement; je convins avec elle d'un signe qui pourroit à l'avenir lui faire reconnoître facilement la nourriture suspecte, et je lui laissai des alimens pour plusieurs jours. Monseigneur porta lui-même la corbeille que je lui remis;

il remarqua qu'il y avoit plus d'alimens qu'il n'en falloit pour deux jours. Je répondis que j'en usois ainsi pour que la prisonnière ne risquât pas d'en manquer, et j'ajoutai, à dessein, que j'étois sûre qu'elle en avoit encore. Monseigneur eut l'air mécontent. Deux ou trois jours après, j'observai que monseigneur me regardoit avec un air de curiosité.... Sur la fin de la semaine, monseigneur me fit plusieurs questions sur dona Diana ; il me demanda si je lui parlois à travers le guichet (ce qui m'arrivoit quelquefois, mais je le niai positivement). Il voulut savoir ensuite si dona Diana rattachoit toujours à la corde la corbeille vide ; je l'assurai que oui. Il me tourna brusquement le dos.

Avant de quitter cette terre, il porta encore une fois de la nourriture au souterrain, arrangea seul la corbeille, et n'y mit qu'*une pinte de lait.* Dona Diana ne trouvant point à la corbeille le signe convenu, jeta ce lait. Je fus

instruite de ces particularités par elle-même, et je dis à monseigneur qu'il avoit mal attaché la cruche pleine de lait, ou descendu la corbeille trop rudement; que la cruche s'étoit cassée, et que j'en avois trouvé les morceaux dans la corbeille......... Il parut interdit, ses lèvres et ses mains trembloient; mais je feignis avec soin de n'avoir aucun soupçon. J'étois décidée à ne pas souffrir que dona Diana fût empoisonnée; je pensois que Dieu me pardonneroit tous mes péchés si je pouvois parvenir à conserver ses jours; d'ailleurs, depuis que je la défendois ainsi, je m'étais attachée à elle. Ce fut alors que je conçus l'idée de donner à dona Diana une grande provision d'alimens dans son souterrain, pour la préserver de la mort dans le cas où je tomberois malade. Je lui donnai successivement, dans l'espace d'un an, plus de cinq cents bouteilles d'excellent vin, une énorme quantité de confitures sèches, du chocolat, des si-

rops, du biscuit de mer, et beaucoup d'autres choses; en outre, je portai, comme de coutume, la nourriture journalière. Dona Diana ne toucha point à ces provisions, qui furent toutes conservées a part dans un des caveaux du souterrain. Monseigneur retourna avec madame à Madrid; je me retrouvai seule pendant long-temps dans ce château. Mon maître fut arrêté, et je fus mandée à Madrid, avec les servantes du château. On nous interrogea juridiquement, et monseigneur parut satisfait de la manière dont je répondis; il me donna même une gratification. Je ne lui cachai point, en revenant ici au bout de deux mois, qu'avant de partir j'avois laissé des provisions à dona Diana, mais j'assurai n'en avoir donné que pour trois mois tout au plus. Monseigneur fut exilé dans cette terre; il me reparla de dona Diana, je l'avois prévu; je lui montrai un billet d'elle, dans lequel elle se disoit mourante. Il m'ordonna de lui parler à travers le guichet;

je lui dis ensuite que je la croyois tout-à-fait attaquée de la poitrine, et je l'entretins de cette idée durant plus de deux ou trois ans; mais la troisième année, monseigneur retourna plus d'une fois au souterrain.... Dona Diana étoit toujours avertie.... Monseigneur, alors, dût connoître que je l'avois pénétré, et que j'étois d'intelligence avec la prisonnière... Je risquois beaucoup; mais je prenois de grandes précautions; je ne mangeois absolument que les choses que j'avois achetées et apprêtées moi-même..... Monseigneur m'avoit donné quelques livres de chocolat, que je jetai dans la rivière.... J'aurois eu moins de courage si j'eusse été seule avec lui dans le château; mais vous y étiez, madame; vous aviez amené beaucoup de domestiques; j'étois certaine que monseigneur ne se porteroit à aucune violence d'éclat.

Un matin, monseigneur entra dans ma chambre; il avoit l'air plus sombre et plus agité encore que de coutume. J'eus peur;.... je m'approchai de mon

lit, où pendoit une sonnette... Il m'ordonna de m'asseoir; j'étois fort troublée...... J'entendis dans la chambre à côté la voix de ma servante, je me rassurai.... Monseigneur me dit qu'il vouloit m'envoyer dans une terre auprès de Madrid, et qu'il m'y feroit concierge, avec une augmentation de pension. Non, monseigneur, lui dis-je; il faut que je reste ici jusqu'à ma mort.... Scélérate! s'écria mon maître avec des yeux étincelans de fureur, je sais que tu conspires contre moi, il est temps de te punir.... A ces mots, je sonnai; ma servante accourut; monseigneur, hors de lui, s'élança hors de ma chambre; il étoit dans un tel égarement, qu'il se heurta rudement la tête contre le mur en sortant. Le soir j'écrivis à monseigneur; j'ai gardé une copie de cette lettre, la voici; lisez ce qu'elle contenoit.

« Monseigneur,

« Vous ne pouvez douter de ma fidé-
« lité, elle ne s'est jamais démentie, je

« vous en ai donné d'assez grandes preu-
« ves dans votre procès, et je jure de
« persévérer jusqu'au bout, si vous me
« laissez vivre en paix dans ce château;
« mais si vous me chassez, ou si vous
« m'ôtez *la garde* que vous m'avez con-
« fiée, ou si vous me persécutez de quel-
« que manière que ce puisse être,
« j'avouerai tout. »

Je remis ce billet à monseigneur, le soir même. Depuis ce temps jusqu'aux trois derniers mois de sa vie, il ne me parla plus en particulier, et il n'entreprit rien contre les jours de dona Diana; mais lorsqu'il se sentit dépérir tout-à-fait, il devint plus furieux que jamais; il m'envoya chercher un soir; il avoit à peine sa tête; il se promenoit à grands pas dans son cabinet; il me faisoit mille questions sur dona Diana, et n'écoutoit pas les réponses. Tout-à-coup il se retourna vers moi, en me disant d'un ton terrible : *Souffriras-tu que cette infâme Diana me survive?* Il avoit des pistolets sur une table; je

fus saisie de frayeur.... Eh bien, dis-je, que m'ordonnez-vous ?..... Il crut que j'allois céder à ce qu'il desiroit. Ecoute, me dit-il; tu peux faire ta fortune dans ce moment;.... viens m'aider cette nuit à démolir la porte du souterrain,... et je te donnerai une somme prodigieuse que j'ai dans ce secrétaire ; veux-tu la voir ?... En prononçant ces paroles, il s'éloigna pour ouvrir son secrétaire ; dans ce moment je m'échappai.

J'écrivis à monseigneur pour lui représenter qu'il n'auroit jamais la force de démolir cette muraille ; que d'ailleurs, le château étant rempli de monde , on pourroit le surprendre, et qu'enfin j'étois non-seulement décidée à ne point l'aider dans cette entreprise, mais même à l'empêcher par des moyens très-faciles.

Monseigneur ne répondit rien ; je m'aperçus que sa colère étoit au comble ; et j'évitai avec le plus grand soin de me trouver seule avec lui.

Quand il fut alité et mourant, il me demanda ; je le gardai plusieurs jours.

La surveille de sa mort, je me trouvai seule avec lui ; je le croyois à l'agonie, quand tout d'un coup, il entr'ouvrit son rideau, en jetant dans la chambre des regards affreux qui me firent frissonner... Léonore, me dit-il d'une voix étouffée, tu l'as donc mise en liberté ?..... — Qui, monseigneur ? — Diana. Malheureuse ! tu m'as trahi pour elle, mais j'ai encore assez de force pour vous poignarder toutes deux....... En disant ces paroles, tout moribond qu'il étoit, il se précipita à bas de son lit pour se jeter sur moi. Mais il tomba sur le plancher sans connoissance. J'apelai ses gens ; on le remit dans son lit. Après sa mort, mon projet étoit de partir sans rien révéler, afin de ne pas m'exposer aux insultes des domestiques, et aux reproches de madame la comtesse ; mais je comptois, lorsque je serois hors de l'Espagne, écrire tout ceci à madame la comtesse et à M. le curé. Je laissois à dona Diana une ample provision de vivres ; je suis sûre qu'on en trouvera dans le souter-

rain pour plus de six mois, et j'aurois écrit au bout de huit jours. Dona Diana sut par moi que monseigneur étoit dangereusement malade ; je n'ai pu la prévenir de sa mort, parce qu'ayant été malade moi-même à cette époque, j'ai été plusieurs jours sans aller au souterrain. Enfin, si j'avois su que dona Diana étoit accouchée dans le souterrain, et que cette innocente créature existoit avec elle dans cette caverne, je crois que j'aurois fait ma déclaration du vivant même de monseigneur. Dona Diana ne m'avoit fait aucune confidence ; mais je la plaignois tant, que j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi pour adoucir sa captivité, ainsi que pour conserver ses jours. Pour la tirer du souterrain, j'aurois fait une déclaration juridique, si je n'avois pas été retenue par la certitude que cette action perdroit mon maître. Il est vrai qu'après avoir uniquement aimé monseigneur, je m'en étois bien détachée dans les dernières années de sa vie. Mais enfin il étoit mon bienfaiteur ;

je l'avois élevé, nourri de mon lait, je n'avois pas de preuves positives de ses desseins contre moi personnellement; j'étois sûre d'ailleurs, en prenant des précautions, d'échapper à tout, et de rester ici, sans que rien pût m'en bannir du vivant de monseigneur. Pour tout dire, la pension que monseigneur me donnoit n'étoit point assurée; j'avois toujours l'espérance d'obtenir de lui qu'il l'assurât; il m'en a flattée, mais vainement, jusqu'à sa mort. J'avois fait trop de mal à dona Diana, en l'enfermant moi-même dans le souterrain, pour me flatter que si je l'en retirois elle crût me devoir de la reconnoissance, et s'occupât de mon sort. Par une déclaration publique, je me déshonorois sûrement aux yeux de tout le monde, je perdois mon maître, je risquois d'être enfermée pour ma vie, ou de tomber dans la misère.... Voilà les raisons qui m'ont empêchée de rendre la liberté à dona Diana. Ce récit paroît sincère, dit la comtesse, et il diminue beaucoup

l'horreur du crime dont vous avez été complice. Si dona Diana me confirme la vérité de tout ce que vous venez de me dire, vous aurez un sort assuré, qui vous mettra à l'abri de la misère. Retirez-vous; demain vous partirez. Quand j'aurai parlé à dona Diana, je protégerai votre départ, et vous n'éprouverez aucun désagrément. Léonore se retira; les domestiques reçurent l'ordre de la laisser en paix. La comtesse et le curé s'entretinrent encore long-temps sur le récit de Léonore. Quoique cette femme, dit la comtesse, n'ait jamais eu qu'une très-fausse idée de la religion, cependant elle avoit quelques sentimens religieux. Malgré sa dureté naturelle et sa cupidité, elle a défendu les jours de dona Diana, non sans péril pour elle. Oui, reprit le curé; c'est que la superstition, avec tous ses inconvéniens, vaut encore mille fois mieux que l'impiété.

CHAPITRE XIX.

DANS ces premiers momens de surprise, de saisissement et de joie, la jeune Alphonsine n'étoit pas en état de goûter le repos. Elle dormit peu, et fut excessivement agitée toute la nuit..... A chaque instant elle rouvroit les yeux, regardoit sa mère avec ravissement ; ensuite elle se tournoit vers Inès, et elle entr'ouvroit son rideau pour examiner la chambre, qui étoit extrêmement obscure. Mais ce jour si sombre paroissoit éblouissant à des yeux privés jusqu'alors de la lumière. Lorsqu'on l'engageoit à se livrer au sommeil, Non, non, disoit-elle, je ne veux pas fermer les yeux. En disant ces mots, elle regardoit sa mère ; elle l'embrassoit avec transport, elle joignoit les mains, et s'écrioit : Ah ! que je suis heureuse !........ Elle témoigna plusieurs fois le desir de se lever, elle parut avoir peur du doc-

teur...... Dès qu'elle l'apercevoit, elle se cachoit dans le sein de sa mère ; le son de sa voix sur-tout, lui causoit le plus grand effroi. Mais elle caressa beaucoup Inès, qu'elle appeloit *un ange.*

Dailleurs, ses discours et ses entretiens avec sa mère parurent si extraordinaire, qu'Inès et le docteur jugèrent qu'elle étoit en délire. Diana, uniquement occupée d'Alphonsine, ne fit pas une seule question. Inès lui dit tout bas que le comte de Moncalde étoit mort ; elle répondit simplement, *Je m'en doutois.* Le lendemain, de très-grand matin, la comtesse voulut interroger en particulier le docteur, et le fit demander. Elles sont l'une et l'autre, lui dit-il, sans fièvre ; et c'est ce qui m'inquiète un peu pour la jeune Alphonsine, parce-qu'elle me paroît en délire, du moins dans de certains momens. Il est à craindre qu'une telle révolution n'ait frappé trop vivement ses organes. Le sens de la vue, qu'on vient de lui rendre, doit en effet produire en elle une inconcevable im-

pression (car elle en ignoroit même l'existence), ce qui rend sa surprise infiniment plus grande que ne peut l'être celle des aveugles-nés ordinaires, auxquels une opération rend la vue à cet âge. J'ai connu par ses discours que sa mère l'avoit laissée à cet égard, dans la plus parfaite ignorance. Savez-vous au juste son âge? demanda la comtesse; oui, dit le docteur. Je l'ai demandé; elle est dans sa treizième année; elle naquit dans la caverne, sept mois après que sa mère y fut enfermée. Intéressante créature! dit la comtesse; quelle seroit ma douleur si elle ne recouvroit pas toutes ses facultés! Cette inquiétude est affreuse! Et Diana, dans quel état est-elle? — Diana, douce, tranquille, ne voit qu'Alphonsine, ne parle que pour lui répondre, ne regarde qu'elle, ne caresse qu'elle, et ne montre qu'indifférence pour tout le reste. Elle n'a pas dit un seul mot à dona Inès, elle n'a pas jeté sur elle un seul regard; rien ne peut la distraire un instant de sa fille, de cet

objet de son unique affection depuis douze ans. Le docteur parloit encore lorsque don Alvar entra dans la chambre pour demander des nouvelles de Diana, et sur-tout d'Alphonsine; il fut profondément affecté des craintes du docteur; la comtesse voulut aller voir Diana, son fils la suivit, mais n'ayant pas la permission d'entrer dans la chambre, il resta dans la pièce voisine.

CHAPITRE XX.

La comtesse et le docteur ne restèrent qu'un moment chez Diana, qui témoigna le desir de passer la journée entière absolument seule avec sa fille. Il fut convenu que Diana sonneroit lorsqu'elle auroit besoin de quelque chose, et que, jusqu'au lendemain, personne n'entreroit dans sa chambre, à l'exception d'Inès, à laquelle Alphonsine étoit déja accoutumée. Enfin il fut décidé que les fenêtres et les volets resteroient toujours fermés avec soin, au moins pendant trois semaines, et que la chambre ne seroit éclairée que par la lampe, dont plusieurs enveloppes de crêpe blanc, affoiblissoient encore la douce lueur. La comtesse, avant de quitter Diana lui parla de Léonore. Oui, répondit Diana, je lui dois la vie, et par conséquent celle d'Alphonsine ; j'oublie sans effort tout le reste. Qu'on lui dise que la pension

que lui faisoit son maître sera doublée, et que je la lui assurerai pour toute sa vie; j'en signerai l'acte demain. Cette preuve de ma reconnoissance, la mettra de plus à l'abri des poursuites de ma famille et de toute punition.

Les volontés de Diana furent exécutées; et Léonore ne partit que le lendemain au déclin du jour. Inès dit en particulier à la comtesse que Diana ne lui avoit fait qu'une seule question, en lui demandant si son grand-père, le duc de Mendoce, vivoit encore; que sur la réponse qu'il étoit mort depuis trois ans, ses yeux s'étoient remplis de larmes: hommage rendu à la reconnoissance et à la nature, et premier attendrissement (étranger à sa fille) qu'elle eût encore montré; mais que, reprenant bientôt un visage calme et serein, elle avoit dit: Il a bien vécu; il est heureux! Le lendemain, Diana, levée, ainsi qu'Alphonsine, reçut la comtesse. Cette dernière examinoit, avec autant de surprise que d'attendrissement, Diana, qu'elle avoit

vue jadis si fraîche, si brillante, si animée, dont les manières étoient si affectueuses; maintenant, belle encore, mais décolorée, silencieuse, rêveuse, immobile, et d'une mélancolie douce et calme, qui ressembloit moins à la tristesse qu'au recueillement; ayant oublié l'art trompeur de dissimuler et de se contraindre, n'éprouvant plus de sensibilité que pour un seul objet, n'ayant plus de sensations personnelles, ne ressentant que celles d'Alphonsine, uniquement occupée à étudier ses mouvemens, à pénétrer l'effet que produisoit sur elle tout ce qui l'entouroit; enfin tellement identifiée à sa fille, que l'on ne pouvoit plus trouver en elle seule qu'impassibilité, distraction et nullité absolue.

Alphonsine avoit ce genre de beauté qui frappe tous les yeux et qui gagne tous les cœurs; plus on regardoit son visage, plus on y trouvoit de charme. De grands yeux d'un bleu foncé, ombragés de longues paupières noires;

une peau d'une finesse incomparable, d'une blancheur extrême, sans aucun mélange de coloris; une tête toujours doucement inclinée, et parée d'une superbe chevelure blonde; une démarche nonchalante, un air craintif et timide, donnoient à toute sa personne la grace la plus touchante, et un intérêt inexprimable. Elle parloit peu; elle avoit toujours les yeux fixés sur sa mère, à laquelle elle obéissoit au moindre mot; mais, moins froide pour les autres que Diana, et beaucoup plus curieuse, elle avoit avec Inès des manières caressantes; elle écoutoit avec attention; sa physionomie, naturellement douce et sérieuse, exprimoit sans cesse et successivement la surprise, l'attendrissement, la joie, la curiosité.

La comtesse, en examinant Alphonsine, vit clairement que le docteur avoit pris son extrême ignorance pour de l'égarement, et, parfaitement rassurée à cet égard, elle le fit dire à son fils, en lui accordant la permission qu'il avoit sol-

licitée d'entrer un moment. D. Alvar accourut; Alphonsine, qui ne l'avoit point encore vu, le regarda attentivement, et lui dit ensuite, *Approchez-vous.* Il s'avança, mit un genou en terre devant elle, et lui baisa la main. Alphonsine sourit, et après lui avoir demandé son nom, Je vous aimerai, lui dit-elle, comme j'aime Inès; le voulez-vous?... A ces mots, don Alvar, attendri, au lieu de répondre, fixa ses regards sur le charmant visage d'Alphonsine, et quoique l'obscurité ne lui permît pas de la voir à son gré, il s'oublia long-temps dans cette douce contemplation.

Le docteur survint: Alphonsine parut toujours le voir et l'entendre avec peine; car la vieillesse en lui ne s'offroit pas sous un aspect vénérable et touchant. Il étoit d'une grosseur prodigieuse, d'une laideur remarquable; et son rire bruyant, et le son de sa voix rauque, avoient quelque chose d'étrange, même pour les personnes qui le voyoient d'habitude.

La conversation devint générale. Alphonsine fit plusieurs questions ; mais Diana demanda qu'on ne lui répondît point, ajoutant qu'Alphonsine étoit incapable de comprendre les explications qu'on pourroit lui donner, et qu'elle se réservoit le soin de l'instruire peu-à-peu. Alphonsine, d'une parfaite docilité, n'insista point ; et reprenant son attitude ordinaire, elle se pencha sur le sein de Diana, et cessa de parler.

CHAPITRE XXI.

La comtesse desiroit avec passion connoître tous les détails de l'histoire de Diana ; mais cette dernière lui imposoit par son extrême réserve, son silence et son inaltérable tranquillité. Elle avoit hasardé plusieurs questions, faites à l'oreille. Elle savoit seulement que le père d'Alphonsine étoit don Pèdre, ce qui lui rendoit cette aimable enfant aussi chère qu'elle la trouvoit intéressante. Enfin, sur le soir du cinquième jour écoulé depuis sa délivrance, Diana demanda tout bas des nouvelles de don Pèdre ; la comtesse répondit simplement qu'il avoit abandonné l'Espagne sans retour, et qu'on ignoroit dans quel pays il s'étoit fixé. Diana soupira ; Hélas, dit-elle, combien il eût aimé Alphonsine! Elle n'en dit pas davantage, et changea d'entretien. La comtesse, un peu enhardie par cette

première ouverture de confiance, témoigna le desir qu'elle éprouvoit de savoir son histoire. Il est juste, répondit Diana, de vous en instruire. J'ai voulu moi-même, durant ma longue captivité, me retracer mes erreurs et mes infortunes, et en laisser le détail à ma fille, si la Providence nous rendoit la lumière et la vie. J'ai commencé mon histoire dès la première année de ma captivité; je l'ai récrite plusieurs fois. Trouvant toujours, malgré la monotonie de notre existence, de nouveaux traits à citer et de nouveaux sentimens à décrire; j'ai continué ce travail jusqu'à la veille de ma délivrance. J'avois tellement pris l'habitude d'écrire dans cette obscurité totale, que je suis persuadée que l'on n'aura pas beaucoup de peine à lire ce manuscrit. Vous y verrez, par quels moyens je sus me procurer des crayons, de l'encre, du papier, et une infinité d'autres choses qui ont adouci l'horreur de mon sort. Après ce récit, Diana désigna dans quel endroit de la caverne

elle avoit déposé ce manuscrit; en effet, on le trouva, comme elle l'avoit indiqué, sous une grosse pierre, au fond du souterrain. Diana chargea Inès de déchiffrer et de mettre au net ce manuscrit, faisant promettre à la comtesse de n'en pas lire une ligne, avant que l'ouvrage ne fût entièrement copié.

Deux jours après, don Alvar partit pour Madrid. La comtesse l'envoyoit à la cour afin d'y rendre un compte exact de cet événement. En même temps elle déclara qu'elle reconnoissoit que la terre où la malheureuse Diana avoit souffert une si longue captivité appartenoit de droit à cette infortunée, d'après les premières dispositions du donateur, le duc de Mendoce, quoique le comte, par son contrat de mariage, en eût assuré la jouissance après lui à sa seconde épouse. Elle dit de plus à Diana que son intention étoit de rendre à la jeune Alphonsine, les biens de don Pèdre, mais Diana refusa positivement cette offre.

Inès travailloit avec ardeur à copier le manuscrit de Diana. Durant tout ce temps, Diana et sa fille ne sortirent de leur chambre que pour se promener dans une galerie voisine, dont les fenêtres étoient exactement fermées, et les murs recouverts d'une tenture bleue.

Alphonsine témoigna plus d'une fois le desir de passer toutes les portes qu'elle voyoit s'entrouvrir; mais un seul mot de sa mère, modéroit aussitôt cette curiosité. Au bout de cinq semaines, on ouvrit une fenêtre pendant quelques momens, en laissant la jalousie abattue et fermée; on éteignit la lampe; Alphonsine respira pour la première fois un air libre et pur; elle aperçut la clarté du jour. On la fit approcher de la fenêtre; mais cet air, si vif et si pénétrant pour elle, lui causa une sorte de suffocation, qui força de refermer promptement la fenêtre. Le lendemain, cet effet fut moins marqué; en moins de huit jours, il fut possible de laisser la fenêtre ouverte pendant quelques heures

de suite ; mais les jalousies restèrent toujours abattues. Inès, ayant enfin terminé son travail, porta sa copie à la comtesse, qui, s'enfermant aussitôt dans son cabinet, lut avec avidité le manuscrit suivant.

Histoire de dona Diana de Mendoce.

Ensevelie au fond d'un horrible tombeau, séparée des humains, privée de la clarté du jour, je ne sens plus la vie que par les souffrances et les regrets; je ne vois plus dans l'avenir qu'une longue nuit de douleurs, il ne me reste enfin que des souvenirs !..... Ah! qu'ils seroient consolateurs, si j'avois le droit de me les retracer tous sans remords !... Comme une ombre fugitive, j'ai passé sur la terre ; ici le temps a fini pour moi. Environnée de ténèbres éternelles, et dans le repos silencieux de la tombe, je suis entrée dans les vastes champs de l'éternité !.... Soustraite à la nature entière, je n'ai plus pour témoin que le

juge suprême ! Ne pouvant réparer mes fautes par une expiation volontaire, je veux tâcher du moins de les rendre de quelque utilité, dans l'espoir que cet écrit me survivra, et que l'objet chéri de ma sollicitude, le fruit innocent de ma foiblesse, protégé par le ciel et rendu à la vie, pourra trouver un jour, dans ces mémoires, l'heureux préservatif des égaremens qui m'ont perdue....

O toi ! dont la main puissante et paternelle ne nous frappe que pour nous instruire ; toi qui m'as retirée du monde pour me placer seule en ta présence, au pied de ton tribunal redoutable, afin de m'arracher à de coupables erreurs ; daigne m'inspirer pour les dépeindre !...., et que ce récit du repentir puisse être offert à l'innocence !....

Orpheline dès le berceau, je fus élevée chez le duc de Mendoce, mon-grand père, et confiée aux soins d'une gouvernante. J'avois à peine atteint ma quatorzième année, que mon mariage avec le comte de Moncalde fut arrêté.

Tout ce qui m'entouroit me fit l'éloge du comte; il étoit jeune et beau; je m'attachai à lui avec toute la sincérité d'un cœur sensible et sans expérience. Il venoit très-souvent chez mon grand-père; il me traitoit comme une enfant; je le remarquois avec chagrin; mais il me montroit de la gaieté, de la douceur, et sur-tout la plus vive tendresse pour mon grand-père. Je le trouvois aimable; je l'estimois, et ces sentimens, autorisés par le devoir, devinrent bientôt de la passion.

J'avois toujours eu la santé la plus délicate; cependant on voulut me faire inoculer quelques mois avant mon mariage. Cette opération pensa m'être funeste; l'éruption fut abondante, et l'on craignit pour ma vie pendant plusieurs jours. La petite-vérole ne laissa point de traces sur mon visage; néanmoins, la perte de mes cheveux, l'enflure de mes traits, et la rougeur de mon teint, produisirent sur ma figure un si fâcheux changement, que j'en fus presque mé-

connoissable pendant plus d'un an. Le comte me montra dans cette occasion une sensibilité qui me toucha profondément, et qui acheva d'exalter mon admiration et mon penchant pour lui. Je vis arriver, avec autant de joie que de trouble, le jour desiré de notre union. Nous fûmes conduits à l'autel le premier de mai; j'avois quinze ans. La nature, parée de tous les charmes du printemps, sembloit, ainsi que l'amour et la fortune, sourire à mes vœux; l'avenir n'offroit à mes yeux que les plus délicieuses espérances, environnées de tous les prestiges qui peuvent leur donner l'apparence de la certitude et de la réalité. Mes noces se firent à la campagne, à deux lieues de Madrid. Ce jour entier s'écoula dans des fêtes brillantes. Après le souper, mon grand-père retourna à Madrid, ainsi que toutes les personnes invitées, et je restai seule avec le comte... Je l'attendois dans mon appartement. Il y vint à minuit et demi. Je fus frappée de la froideur glaciale, qu'expri-

moient son maintien et tous ses traits.... Il ferma la porte avec soin, ensuite il vint s'asseoir à côté de moi ; et voyant que j'étois tremblante et que je pleurois, Trève d'enfantillage, me dit-il séchement ; écoutez-moi avec toute l'attention dont vous êtes capable ; cet entretien est très-important, et va décider de votre sort.... Ce début me pétrifia, mes larmes s'arrêtèrent, et je restai immobile. Nous voilà mariés, poursuivit-il ; ainsi l'ont voulu nos parens. Vous pouvez être fort heureuse, si vous êtes soumise à mes volontés ; mais je vous déclare que vous serez infiniment à plaindre, si vous êtes romanesque et jalouse ; toutes ces puérilités me seroient odieuses ; je veux être libre. Vous pouvez, en vous conduisant bien, obtenir ma confiance et mon amitié ; n'en demandez-pas davantage. J'ai pour la princesse de *** un goût très-vif ; elle a, dans ce moment, un crédit sans bornes, et une passion violente pour moi ; elle n'a consenti à mon mariage que sous la condition expresse

que ma femme ne seroit que mon amie. J'ai même donné ma parole, de l'aller retrouver tout-à-l'heure ; elle m'attend dans une maison qui n'est qu'à un quart de lieue d'ici. L'intérêt de ma fortune, l'amour, la reconnoissance, tout m'attache à elle. Vous sentez combien il seroit absurde de vous flatter d'obtenir de moi dans ce moment le sacrifice de tous ces sentimens ; mais, avec le temps, nous pourrons, vous et moi, nous rapprocher sous des rapports plus intimes, si, en nous connoissant mieux, nous nous convenons réciproquement. En attendant, ne nous gênons ni l'un ni l'autre ; et cachez avec soin tous ces détails à votre grand-père. Il a, sur l'union conjugale, tous les préjugés gothiques d'un vieillard ; nous devons les respecter et nous taire.

Après cet étrange discours, le comte tirant sa montre, la fit sonner ; ensuite, se levant, Adieu, dit-il ; soyez prudente et discrète. A ces mots, il me tourna le dos, et sortit. Je demeurai cons-

ternée !..... Je venois de perdre, à quinze ans et en quelques minutes, toutes les illusions, toutes les espérances, qui faisoient depuis deux ans le charme de ma vie; humiliée, désabusée, cependant enchaînée pour jamais au sort d'un homme dur, impérieux et sans principes, je n'entrevoyois plus qu'un avenir affreux..... Mon plus grand malheur étoit de ne pouvoir conserver mon estime à celui que j'avois si tendrement aimé. J'aurois excusé sans effort l'égarement produit par une grande passion; mais j'étois justement indignée de son sang-froid dans le vice, et des vils calculs auxquels il me sacrifioit.... Cependant, ne pouvant trouver de consolation qu'en cherchant à m'abuser moi-même, je parvins à me persuader que son ame n'étoit point encore entièrement corrompue, et que je pourrois, à force de douceur, de patience et de tendresse, ranimer sa sensibilité, et le rendre à la vertu.

Je mis tous mes soins à paroître heu-

reuse, sur-tout aux yeux du duc de Mendoce. J'y réussis ; mais je vis avec douleur que ma générosité ne faisoit aucune impression sur le comte, ou pour mieux dire qu'il ne la remarquoit pas. Je m'étois flattée de l'étonner par ma conduite ; je connus enfin, à n'en pouvoir douter, que son ame étoit aussi dure, et même aussi cruelle, qu'elle étoit avilie et dépravée. Je ne le voyois que lorsqu'il avoit du monde, et alors il m'étoit impossible de recueillir de lui un seul regard. J'osai un jour aller dans son appartement pour lui demander de me traiter, au moins comme une amie ; il me reçut avec dedain, et refusa de m'entendre. Je lui écrivis deux ou trois lettres soumises et touchantes ; il ne me fit aucune réponse. J'imaginai de m'adresser à don Sanche de Mélez son ami intime, et qui me témoignoit de l'intérêt. Je lui ouvris mon ame tout entière ; il m'écouta avec attendrissement ; mais il acheva de m'ôter toute espérance. Si le comte, me dit-il, adoroit votre rivale,

ou s'il n'étoit que blasé, je vous dirois qu'il reviendroit à vous, ou qu'un cœur tel que le vôtre finiroit par ranimer le sien; mais, il est incapable d'aimer; il n'est dominé que par l'ambition, et n'est sensible qu'à la vanité. Il ne trouve dans votre attachement que de l'importunité, et je puis vous assurer qu'en ce moment son vœu le plus sincère est que vous preniez un amant. A ces mots, j'eus l'air de l'indignation contre don Sanche, et de l'incrédulité. Il sourit. Ne me croyez-vous pas un ami perfide? me dit-il. Ecoutez, poursuivit-il d'un ton sérieux; je suis touché de votre confiance, et j'y réponds par la mienne. Je crois vous rendre un grand service en vous désabusant. Voulez-vous éclaircir tous vos doutes? — Comment? — Je puis vous en donner un moyen certain. — Expliquez-vous. — Le comte doit arriver ici ce soir; il vient toujours causer avec moi en descendant de voiture; cachez-vous dans un cabinet d'où vous pourrez entendre notre conversa-

tion. Une porte de ce cabinet donne dans la salle de billard ; prenez-en la clef ; à l'arrivée du comte, rendez-vous-y ; écoutez-nous ; alors vous nous connoîtrez l'un et l'autre. J'avois quinze ans, un sentiment malheureux, et la plus vive curiosité ; j'acceptai cette singulière proposition. Le comte n'arriva qu'à onze heures ; je fus sur-le-champ me cacher dans le cabinet. Don Sanche et le comte étoient assis contre la cloison derrière laquelle j'étois appuyée. Leur entretien ne sortira jamais de ma mémoire, le voici mot à mot :

D. SANCHE.

Eh bien, es-tu toujours bien amoureux de la princesse de*** ?

LE COMTE.

Mais, oui ; comme on peut l'être au bout d'un an.

D. SANCHE.

Elle est aimable et belle.

LE COMTE.

Et si intrigante!

D. SANCHE.

Je suis sûr qu'enfin elle te fixera.

LE COMTE.

Ah certainement, jusqu'au moment où mon affaire sera finie. J'ai besoin de tout son crédit pour obtenir une telle place.

D. SANCHE.

Eh bien, après cela, sais-tu quelle maîtresse je te conseille de prendre?.....

LE COMTE.

Dona Isabella?

D. SANCHE.

Non; tout simplement ta femme.

LE COMTE.

A quoi bon?

D. SANCHE.

Pour varier.

LE COMTE.

J'ai un éloignement invincible pour elle.

D. SANCHE.

Je te prédis que lorsqu'elle sera tout-

à-fait quitte des suites de son inoculation, sa figure deviendra charmante.

LE COMTE.

Insipide et niaise, l'air gauche, point de tournure......

D. SANCHE.

Tu veux dire *point de coquetterie ?*

LE COMTE.

Eh bien oui, point de coquetterie ; prends-tu cela pour une louange ? et puis elle *m'adore*......

D. SANCHE.

Oh ! elle a tort en cela, j'en conviens.

LE COMTE.

Je te l'ai déja dit, le seul moyen qu'elle ait de me plaire, c'est de prendre un amant.

D. SANCHE.

Mais pourquoi ?

LE COMTE.

Ce n'est point de ma part une fan-

taisie, rien n'est plus simple et mieux raisonné; son grand-père, qui l'a élevée, et qui croit en avoir fait un chef-d'œuvre, l'aime à la folie : tu sais que j'ai le plus puissant intérêt à me maintenir dans les bonnes graces de ce vieillard. Ne vois-tu pas que si Diana persiste à m'adorer, elle finira par se plaindre; et que lorsqu'elle aura perdu la sottise et la timidité qui la forcent maintenant au silence, elle fera des scènes de jalousie, des jérémiades à son grand-père. Un amant me mettroit à l'abri de tout cela.

D. SANCHE.

Où le trouver, cet amant? Diana est si sauvage, si farouche et si jeune!....

LE COMTE.

Ah! si tu voulois!...

D. SANCHE.

Moi!....

LE COMTE.

Quoi de plus convenable?...... Toi, mon ami, logeant dans la même mai-

son ; tout se passeroit sans scandale et sans bruit, et c'est ce que je desire.

D. SANCHE.

Elle ne voudroit pas de moi.

LE COMTE.

Bon ! quelle folie ! le dépit, l'occasion......

D. SANCHE.

Elle croiroit que je te trahis!

LE COMTE.

Dis-lui, si tu veux, que l'idée vient de moi.

D. SANCHE.

Elle me prendroit pour un imposteur.

LE COMTE.

Eh bien, je m'en charge; je lui parlerai.

Dans cet endroit de la conversation, je me levai, et, suffoquée par mes larmes, je sortis du cabinet. Le lendemain matin, le comte vint chez moi, ce qu'il ne faisoit jamais. J'eus peine, en le voyant, à contenir mon indignation ; cependant je gardai le silence. Qu'avez-

vous ? me dit-il ; vous êtes d'un changement inoui. — J'ai mal dormi, ma santé est fort dérangée. — Je venois vous dire que je suis obligé de partir pour un voyage de huit ou dix jours ; mais je vous laisse don Sanche. Vous devez avoir remarqué que depuis trois mois j'ai toujours cette attention pour vous. Il est aimable, don Sanche, ne le trouvez-vous pas ?... A cette question, je rougis et je baissai les yeux. Vous êtes un enfant, reprit le comte en riant ; défaites-vous donc de cette niaiserie ridicule ; il est temps de renoncer à d'imbécilles préjugés, et de prendre un peu de raison et de philosophie. — Oserois-je vous demander ce que c'est que la philosophie ? — Ne rien faire publiquement qui puisse scandaliser les sots et irriter l'inquisition, mais vivre uniquement pour jouir, parce que le seul bien réel est le plaisir, que la vie est courte, et que tout meurt avec nous. A ce blasphême, je frissonnai, et ma langue glacée ne put articuler une parole. Croyez-

moi, poursuivit le comte, laissez-là vos livres mystiques, vos pieux auteurs, et tous leurs rêves absurdes et mélancoliques. Vous savez bien le français, lisez les ouvrages philosophiques de Voltaire, de Diderot, d'Helvétius; vous prendrez des idées raisonnables, et vous deviendrez heureuse. En disant ces paroles, il me quitta. Un moment après, on m'apporta de sa part *Candide, le Dictionnaire Philosophique* de Voltaire, et *l'Esprit* d'Helvétius.

Sur le soir, don Sanche vint me voir. Je le reçus très-froidement; il m'en fit des reproches, en me demandant quels étoient ses torts. Celui d'être l'ami d'un homme que vous ne pouvez estimer, répondis-je. Eh mon Dieu, reprit-il, je suis devenu son ami comme vous êtes devenue sa femme, parce que je ne connoissois pas son caractère. — Mais vous pouvez rompre avec lui. — Non, parce qu'il m'a rendu des services. J'abhorre ses principes. Puisqu'il en fait gloire, je pouvois, sans le trahir, vous

éclairer à cet égard. En me témoignant de la confiance, vous m'avez inspiré une véritable amitié. Un homme plus adroit et moins honnête que moi auroit tâché de profiter des projets du comte, et se seroit bien gardé de vous en instruire; pour moi je ne vous ai rien caché, je n'ai aucune espèce de prétention; il me semble que cette franchise et ces sentimens me rendent digne d'obtenir le titre de votre ami, le seul que j'ambitionne.

Ce discours me toucha, je crus y voir de la sincérité et de la bonté, et mon amitié pour don Sanche s'en accrut; cependant je ne lui communiquai point le projet que j'avois formé, et que j'exécutai le lendemain; je fis un paquet des livres que le comte m'avoit prêtés, et je les lui renvoyai, avec une lettre conçue dans ces termes :

« Je sais que ces ouvrages corrup-
« teurs outragent également les mœurs
« et la religion, je les méprise et je
« vous les renvoie.

« N'ayant ni guide ni protecteur, à « mon âge, il est possible que par la « suite ma conduite ne soit pas tou- « jours d'accord avec mes principes ; « mais du moins je ne formerai jamais, « de sang-froid, l'affreux projet de « m'égarer ; je ne sortirai point volon- « tairement de la route paisible et for- « tunée de l'innocence ; on ne pourra « m'en faire écarter qu'en m'en arra- « chant... Alors, loin d'abjurer la vertu, « j'y tiendrai toujours par la vénéra- « tion et par les regrets ; ainsi que l'on « s'éloigne d'un objet passionnément « aimé, je ne la quitterois qu'avec « une profonde douleur, et en conser- « vant l'espoir de la retrouver, parce « qu'elle est l'unique bien qui puisse « satisfaire pleinement un cœur noble « et sensible.

« Le dérangement de ma santé me « fait desirer d'aller passer l'hiver et « le printemps dans la terre que vous « venez d'acheter ; j'y veux vivre pen- « dant cinq ou six mois dans une so-

« litude absolue, je ne veux même pas y
« recevoir don Sanche. Si vous con-
« trariez ce dessein, j'instruirai le duc
« de Mendoce de toute votre conduite
« avec moi; si au contraire vous n'at-
« tentez point à ma liberté, sur la-
« quelle vous n'avez aucun droit, je
« me tairai sans effort, par amour
« pour la paix, et sur-tout par respect
« pour la tranquillité de mon grand-
« père, que la connoissance de la vé-
« rité rendroit si malheureux! Je me
« résigne à mon sort; mais vous n'avez
« pu me rejeter sans renoncer à votre
« autorité sur moi; et puisque vous
« n'êtes point mon époux, vous ne sau-
« riez être mon maître. »

J'envoyai cette lettre et les livres à six heures du matin, et je partis aussitôt pour la terre du comte, située à vingt lieues de Madrid.

Je voulois, en m'éloignant, achever de déraciner de mon cœur un attachement qui me paroissoit aussi honteux que s'il eût été illégitime. J'appris que

j'avois pour voisine la duchesse d'Olmas, qui, pour l'arrangement de ses affaires, s'étoit décidée à passer l'hiver dans une terre. Je la connoissois un peu, et je la trouvois charmante; mais le comte m'avoit défendu de me lier avec elle, parce qu'il haïssoit mortellement don Pèdre d'Almédor, frère de la duchesse. Quoique je n'eusse jamais vu don Pèdre, je n'ignorois pas qu'il passoit pour l'homme de la cour le plus vertueux et le plus aimable.; je savois aussi qu'il étoit le héros d'une aventure intéressante et singulière, dont j'avois la plus vive curiosité de connoître tous les détails. La duchesse vint me faire une visite, que je lui rendis peu de jours après. Je trouvai don Pèdre chez elle; il me parut froid, sérieux, distrait, et presque impoli; car quelle femme ne porte pas ce jugement du jeune homme qui semble ne la pas remarquer? La duchesse me conjura de rester chez elle quelques jours; j'y consentis. A l'heure du souper, don Pèdre, qui s'étoit

toujours tenu à l'autre bout du salon, très-loin de moi, se rapprocha pour me donner la main; il me conduisit dans la salle à manger, et s'assit entre sa sœur et moi. Je parlai très-peu durant le souper. Un incident, bien frivole en apparence, me causoit un trouble insurmontable. En m'approchant de don Pèdre, je m'étois aperçue que ses cheveux étoient parfumés d'une poudre particulière, d'une odeur délicieuse, dont le comte se servoit toujours, et dont, à ma connoissance jusqu'à ce moment, nulle autre personne n'avoit fait usage. Ce parfum réveilla dans mon imagination un souvenir douloureux; je me sentis émue, attendrie, et je tombai dans une rêverie profonde. De cet instant, je goûtai un charme secret à me trouver placée près de don Pèdre: cet attrait étoit absolument indépendant de sa personne; je ne le trouvois comparable au comte ni par la figure ni par les graces; je ne le regardois point, je l'écoutois à peine, mais je cherchois

à l'attirer et à le fixer près de moi, afin de respirer l'enivrant parfum de *la poudre à la mousseline des Indes* (1).

Cette impression fut si vive en moi, que je ne pus me défendre d'en parler à la duchesse; j'ajoutai de plus, que l'odeur de l'héliotrope produiroit sur moi le même effet, parce que le comte portoit toujours en été un bouquet de cette fleur, et qu'il en avoit un le jour de son mariage; du reste, je ne confiai point à la duchesse mes tristes secrets; je lui laissai pénétrer seulement que je n'étois pas assez aimée pour mon bonheur. Elle me témoigna sa surprise de me voir seule, à mon âge, dans une terre à vingt lieues de Madrid. J'éludai ses questions, et elle ne m'en fit plus. Je restai trois semaines chez la duchesse; il lui vint du monde de Madrid, et je retournai dans mon château.

(1) On se servoit il y a vingt ans à Paris d'une poudre nommée ainsi, et les parfumeurs prétendoient que cette poudre venoit d'Espagne.

Je ne trouvai point dans la solitude le repos que je cherchois; une tristesse habituelle, une inquiétude vague, un ennui secret, me rendoient incapable de m'appliquer à des études sérieuses; ne sachant point employer les journées, je les comptois, et je voyois approcher avec plaisir l'époque où je devois, suivant ma promesse, retourner chez la duchesse. Au bout de quinze jours, elle vint me prendre et m'emmena. Je retrouvai don Pèdre revenu de Madrid la surveille; il avoit toujours la même poudre, qui me causa la même sensation;...... il me parut moins rêveur et moins distrait; je le trouvai plus aimable; j'écoutai sa conversation; je fus étonnée de n'avoir pas remarqué plutôt combien il avoit d'agrément dans l'esprit. La confiance s'établissant entre nous, je montrai le desir que j'avois de savoir l'histoire de don Pèdre; il ne se fit point prier pour satisfaire ma curiosité, et un soir, après souper, placé entre sa sœur et moi, il nous conta

son histoire à-peu-près dans ces termes:

« Je voyageois dans l'intérieur de « l'Espagne il y a environ trois ans; « je m'arrêtai dans le royaume de « Grenade pour y voir les fameux pa-« lais maures, que je ne connoissois « pas. En entrant dans l'Alhambra, « mes conducteurs me prévinrent que « j'y trouverois une dame étrangère, « une Anglaise, qui venoit d'y entrer; « en effet, je la rencontrai dans la cour « des Lions; elle étoit vêtue négligem-« ment, et dans le plus grand deuil; « une coiffure très-avancée cachoit en-« tièrement ses cheveux et une partie « de son visage. Sa pâleur et son cos-« tume me frappèrent. Elle ne me parut « pas belle, mais elle étoit jeune, c'en « fut assez pour m'interesser, dans le « lieu romanesque où je la rencontrois. « Ce palais, qui réveilloit en moi tant « d'idées de chevalerie, ces murs an-« tiques couverts de devises amoureu-« ses, le souvenir des Abencerrages,

« tout me portoit à l'attendrissement ;
« et dans cette disposition, la rencontre
« d'une femme étoit un événement pour
« moi. Je m'approchai d'elle, et nous
« entrâmes en conversation. A mesure
« que je l'écoutois parler, je voyois
« son visage s'embellir, et bientôt je
« la trouvai aussi agréable que belle.
« Le son de sa voix alloit au cœur ;
« tout ce qu'elle disoit avoit le mérite
« de la justesse et le charme de la grace
« et du sentiment. Elle m'apprit qu'elle
« alloit à Madrid ; je lui dis que j'y
« retournois, et que j'aurois le bonheur
« de l'accompagner. Comme elle ne
« savoit pas l'espagnol, nous nous
« entretenions toujours en français,
« qu'elle parle parfaitement. Cette ai-
« mable Anglaise s'appeloit lady Sarah,
« veuve depuis huit mois de lord Mer-
« ton. On connoît mieux le caractère
« d'une personne avec laquelle on a
« voyagé plusieurs jours, que si l'on
« n'avoit fait que la rencontrer dans le
« monde pendant plusieurs mois. Dès

« le second jour de notre route, lady
« Sarah m'offrit une place dans sa voi-
« ture, ce que j'acceptai avec ravisse-
« ment. Nous n'avions en tiers qu'une
« femme-de-chambre anglaise, qui
« n'entendoit pas un mot de français.
« Tout ce que je voyois de lady Sarah
« me donnoit la meilleure opinion de
« ses sentimens et de sa bonté. Toujours
« douce, paisible, égale, elle ne gron-
« doit ni ses gens ni les postillons; elle
« prodiguoit par-tout les aumônes, avec
« une sensibilité touchante. Dans les
« auberges, tout lui convenoit, rien ne
« l'incommodoit, elle s'y faisoit adorer
« des servantes et de tous les petits en-
« fans, qu'elle caressoit et qu'elle se plai-
« soit à rassembler autour d'elle; d'ail-
« leurs, sa conversation étoit d'un intérêt
« inexprimable. J'avois le cœur libre;
« je ne fis aucun effort pour triompher
« d'une passion naissante, que la raison
« autorisoit; je m'y livrai avec la dou-
« ceur qu'on éprouve à se laisser en-
« traîner par le charme de la vertu.

« Lady Sarah répondoit à mes soins « en me montrant de la confiance et de l'a- « mitié. Elle me conta que, née sans « fortune, ses parens l'avoient mariée « fort jeune au lord le plus riche de l'An- « gleterre, mais que cette union n'avoit « pas été heureuse : que cependant lord « Merton, ayant rendu justice à la pureté « de sa conduite, lui avait laissé tous ses « biens par son testament. Lady Sarah « ajouta qu'ayant perdu ses parens, se « trouvant brouillée avec ceux de son « mari, et le climat étant contraire à « sa santé, elle avait pris la résolution « de s'établir et de se fixer en Espagne.

« Ce détail me donna les plus douces « espérances. Arrivés à Madrid, lady « Sarah acheta une superbe maison ; « elle y reçut la meilleure compagnie de « la cour et de la ville, et j'eus bientôt « une foule de rivaux, qui déclarèrent « hautement leur amour et leurs pré- « tentions. Lady Sarah me paraissait la « plus charmante personne que j'eusse « vue jusqu'alors ; mais cette opinion

« m'étoit particulière. Lady Sarah, gé-
« néralement respectée, n'avoit aucune
« réputation de beauté, ni même d'agré-
« mens. Beaucoup de gens ne lui trou-
« voient point d'esprit, parce qu'elle
« n'avoit jamais la prétention d'en mon-
« trer ; que toujours simple, modeste
« et naturelle, elle n'avoit le ton ni dog-
« matique, ni tranchant ; qu'elle n'étoit
« point esprit fort, et qu'elle ne dissertoit
« jamais. Quant à sa figure, on convenoit
« bien qu'elle avoit de beaux traits, mais
« on ne la plaçoit point au nombre des
« jolies femmes, parce qu'elle n'avoit,
« disoit-on, ni grace ni élégance. Les
« femmes se moquoient de son cos-
« tume, dont l'extrême négligence offroit
« en effet quelque chose de singulier.
« Lady Sarah, même en quittant le deuil,
« avoit conservé toute l'austère simpli-
« cité de l'habillement d'une veuve. Na-
« turellement pâle, elle ne mettoit point
« de rouge ; sa coiffure étoit celle d'une
« femme de cinquante ans qui se rendroit
« justice ; sa taille étoit toujours cachée

« sous un long manteau noir qu'elle ne
« quittoit jamais ; d'ailleurs elle sortoit
« rarement, faisoit peu de visites, n'al-
« loit ni au bal, ni aux spectacles. Toutes
« ces singularités, tournées en ridicule
« par tant de gens, ne m'inspiroient que
« de l'admiration ; je sentois parfaite-
« ment que lady Sarah, même sans co-
« quetterie, mais avec un peu de rouge
« et de parure, eût effacé toutes les
« femmes à la mode qu'on lui préféroit.

« Cependant, je déclarai mes senti-
« mens. Elle me répondit avec douceur
« que son premier mariage lui faisoit re-
« douter l'engagement que je lui propo-
« sois, qu'elle ne se décideroit pas légère-
« ment à former un nouveau lien, et
« qu'elle me demandoit du temps pour
« faire ses réflexions. A cette époque,
« le roi me chargea d'une mission par-
« ticulière et secrète pour Lisbonne, et
« je fus obligé de partir. Je ne devois
« m'éloigner que pour deux mois. Au
« bout de cinq semaines d'absence, je
« reçus de Madrid une lettre qui m'appre-

« noit qu'un grand changement était sur-
« venu dans le sort de lady Sarah, que les
« parens du feu lord Merton avoient fait
« casser son testament, que par consé-
« quent lady Sarah étoit totalement ruinée.

« J'aimois véritablement. Je sus ap-
« précier le bonheur si doux et si rare
« de pouvoir montrer un sentiment dés-
« intéressé. Je retournai avec transport
« à Madrid ; je volai chez lady Sarah.
« Elle venoit de mettre en vente sa belle
« maison ; elle habitoit un logement mo-
« deste, convenable à sa nouvelle situa-
« tion. La troupe légère des amans et
« des prétendus amis avoit disparu ; je
« trouvai lady Sarah seule ; j'admirai
« sa tranquillité. O combien l'objet qu'on
« aime paroît touchant dans les revers !
« J'exprimai tout ce que je sentois ; lady
« Sarah s'attendrit ; je la pressai de
« combler tous mes vœux ; elle soupira,
« et après un moment de silence, elle
« me tint ce discours : Vous avez dû lire
« dans mon cœur, et vous savez que ce
« cœur sensible répond au vôtre. Je vous

« aime don Pèdre; mais, répondez avec
« sincérité, quelle est la véritable cause
« de votre attachement pour moi? Com-
« ment ce penchant s'est-il formé dans
« votre cœur? Ah! m'écriai-je, com-
« ment puis-je vous répondre? Com-
« ment puis-je dire ce que je préfère en
« vous, lorsqu'il me semble que tout ce
« que j'en connois me charme également?
« J'adore les qualités de votre ame, la
« justesse de votre esprit, et la perfec-
« tion de votre caractère; mais j'adore
« aussi votre grace noble et touchante,
« votre beauté, et votre physionomie
« céleste. Comment, interrompit-elle
« d'un air surpris, vous me trouvez
« jolie?.... Cette question me fit rire;
« ce fut ma seule réponse. Non, don
« Pèdre, reprit-elle, non, vous vous
« abusez sur ma figure; je dois ne vous
« rien cacher..... Elle s'arrêta, parut
« embarrassée, baissa les yeux, et tomba
« dans la rêverie...... Je restai inter-
« dit. Je la considérois en silence.....
« Enfin reprenant la parole, je ne veux

« point, dit-elle, vous tromper; je suis, à
« beaucoup d'égards, un être digracié de
« la nature.... — Vous! grand Dieu !...
« — Oui, don Pèdre..... Ce long man-
« teau qui me couvre toujours, cache
« une taille défectueuse;..... ces cheveux,
« qui vous semblent beaux, sont factices;
« les miens sont de cette couleur mal-
« heureuse qu'il faut déguiser ou cacher,
« alors même qu'on n'éprouve aucun
« desir de plaire ; enfin ces dents, que
« vous admirez, ne sont pas toutes à
« moi..... Voilà ce que je suis ; pensez-y
« bien, et dans deux mois je vous de-
« manderai le résultat de vos réflexions.
« D'ici là, ne parlons plus d'hymen; je
« l'exige. Je veux vous dire encore que
« j'aime la retraite, que vous n'obtien-
« drez jamais de moi le sacrifice d'un
« goût que le temps ne peut qu'augmen-
« ter, et qui doit déplaire à un homme
« de votre âge. Voyez si un genre de vie
« sérieux, même austère, pourra vous
« convenir. Vous n'êtes point engagé,
« puisque vous ignoriez tout ce que je

« viens de vous révéler ; vous pouvez
« changer sans scrupule, d'autant mieux
« que le sentiment que j'ai pour vous
« n'est point de l'amour ; je vous préfère
« à tout ce que j'ai connu ; j'unirois avec
« joie mon sort au vôtre. Ce vœu de mon
« cœur et de ma raison est libre, volon-
« taire ; je ne suis point entraînée vers
« vous par un penchant aveugle. Je m'y
« porte moi-même par une inclination
« vertueuse et par un choix réfléchi.
« Mais, n'ayant point de passion, votre
« changement ne détruira point ma tran-
« quillité ; un bonheur certain me sera
« conservé, celui de rester votre amie.

« Cette étrange confidence me pénétra
« de douleur. Je renouvelai tous mes
« sermens ; lady Sarah m'imposa si-
« lence ; elle était elle-même vivement
« affectée ; elle me congédia.

« Lorsque je fus seul, je craignis d'exa-
« miner mon cœur...... Malgré moi, mon
« imagination me représentoit lady Sarah
« dépouillée d'une partie des charmes
« que j'avois admirés ou supposés en

« elle ; je la voyois telle qu'elle venoit « de se dépeindre, et alors je me rappe- « lois avec une sorte d'effroi ce qu'elle « m'avoit dit sur son goût pour la re- « traite ; je voulois même m'arrêter à « cette idée, afin d'y trouver un motif « d'inconstance à-peu-près raisonnable ; « je sentois l'amour se débattre et s'af- « foiblir dans mon cœur. Ne pouvant « plus regarder lady Sarah comme le « modèle accompli de toutes les perfec- « tions, je croyois avoir tout perdu. Il « me sembloit que ne plus l'admirer avec « enthousiasme, sous tous les rapports, « c'étoit ne la plus aimer. Je restai dans « cette perplexité jusqu'au moment où « je retournai chez elle ; mais quand j'en- « tendis sa douce voix, quand je ren- « contrai son regard plein d'expression « et de sérénité, quand je contemplai sa « physionomie angélique, je retrouvai « la femme que je préférois encore à « toutes les autres. Cependant, lorsque « je ne fus plus auprès d'elle, je ne me « retrouvai plus les mêmes sentimens ;

« mes yeux me la montroient toujours
« charmante ; mon imagination me la
« représentoit sous d'autres traits ; j'ou-
« bliois sa fâcheuse confidence en la
« regardant et en l'écoutant ; je me la
« rappelois avec tristesse dès que je
« n'étois plus en sa présence. Néanmoins
« cette variation n'étoit qu'une anxiété ;
« ce ne fut jamais de l'irrésolution ; je
« gardois toujours le souvenir des ver-
« tus de lady Sarah, de cette perfection
« de principes et de caractère, qui lui
« donnoient sur toutes les femmes une
« si grande supériorité, et je conservai
« le desir d'obtenir sa main.

« Au bout des deux mois désignés par
« elle comme un temps de silence et d'é-
« preuve, elle me demanda, avec une
« sorte de solemnité, de lui détailler fran-
« chement le résultat de mes réflexions.
« Je crois vous aimer maintenant, lui
« dis-je, d'une manière plus solide et
« plus digne de vous ; car je sens que,
« n'eussiez-vous ni jeunesse ni beauté,
« c'est vous encore que je choisirois pour

« la compagne de ma vie. Eh bien, ré-
« pondit-elle en me donnant la main, je
« suis à vous, recevez ma parole. A ces
« mots je tombai à ses pieds, je la pres-
« sai de ne point retarder mon bonheur,
« et elle en fixa le jour.

« La veille de ce jour mémorable,
« lady Sarah me dit qu'elle vouloit se
« marier dans la première maison qu'elle
« avait habitée, et qui n'étoit point en-
« core vendue ; c'est là, me dit-elle,
« que pour la première fois vous m'avez
« déclaré vos sentimens ; c'est là que je
« veux prononcer le serment si cher de
« vous aimer jusqu'au tombeau. D'après
« le desir de lady Sarah, il fut décidé
« que la cérémonie nuptiale se feroit,
« sans pompe et sans éclat, dans la cha-
« pelle de ce palais ; et que nous n'invi-
« terions que les témoins et ma sœur.
« Lady Sarah ajouta qu'elle souhaitoit
« me parler en particulier avant la céré-
« monie, et il fut convenu que je me
« rendrois seul au palais à neuf heures
« du matin. Le lendemain, j'arrivai chez

« lady Sarah à huit heures et demie, on « me pria d'attendre dans un salon. Au « bout de quelques minutes, j'entends « préluder sur un clavecin. Je ne con-« naissois aucun talent à lady Sarah, « mais j'imaginai que sachant combien « j'aime la musique, elle avoit fait venir « des musiciens. Je voulus entrer dans « le cabinet où l'on jouoit du clavecin; « la porte en étoit fermée en dedans. « J'allois m'éloigner, lorsque je fus fixé « à ma place par les sons mélodieux de « la voix la plus douce et la plus pure, « qui chanta la romance suivante (1):

Je vois l'aurore fortunée
Qui doit éclairer mon bonheur,
Et, d'immortelles couronnée,
J'attends l'ami cher à mon cœur.
Mais cette main non profanée
N'ornera point, dans ce beau jour,
Les autels sacrés d'Hymenée
Des fleurs fragiles de l'Amour.

Troupe enchanteresse et légère
Des vains Plaisirs et des Amours,

(1) Cette Romance peut se chanter sur l'air de *Gabrielle de Vergi*.

Erreur funeste et passagère,
Fuis loin de moi, fuis pour toujours!
Une si fugitive flamme
Se consume en nous devorant;
Ah! sans doute il faut à mon ame
Un feu plus pur et plus constant.

Je n'ai point d'une folle ivresse
Suivi le dangereux transport;
C'est l'estime, c'est la sagesse
Qui fixent aujourd'hui mon sort.
Toi, que je révère et que j'aime,
Puis-je mieux trouver le bonheur
Qu'en te donnant le droit suprême
Et d'un maître et d'un protecteur?

« Aux derniers vers de cette romance, la « porte du cabinet s'ouvrit tout-à-coup, et « je vis assise sur un tabouret, et me tour- « nant le dos, la chanteuse, qui s'accom- « pagnoit du clavecin. J'admirai la beau- « té parfaite de sa taille, l'élégance de sa « parure, et ses longs et superbes cheveux « relevés en tresses sur sa tête, et couron- « nés par une guirlande d'immortelles... « Vivement attendri par les paroles de la « romance et par la voix charmante qui « les chantoit avec tant d'expression, je « m'étois arrêté à l'entrée du cabinet,

« afin de n'en rien perdre..... Le chant
« fini, je m'avance; la chanteuse se lève,
« se retourne, et vient à moi. Qu'elle est
« ma surprise et mon trouble inexpri-
« mable en reconnoissant lady Sarah !...
« Je restai immobile les yeux fixés sur
« elle !.... Sa beauté étoit céleste !..... don
« Pèdre, me dit-elle, j'avois juré de ne
« jamais sacrifier ma liberté à l'amour;
« je cherchois un ami désintéressé, fi-
« dèle et vertueux ; je ne l'ai trouvé
« qu'en vous seul. J'ai voulu vous éprou-
« ver par une fausse confidence...... Qu'il
« m'est doux maintenant de céder à l'in-
« clination ! c'est pour moi remplir le
« devoir de la plus juste reconnoissance.
« Quoi ! m'écriai-je, vous m'avez con-
« fondu avec tous mes rivaux !.... vous
« avez pu dissimuler avec moi pendant
« si long-temps !.... Je le vois, ce palais
« est toujours à vous ; et votre prétendue
« ruine n'était qu'un stratagême. Quelle
« épreuve outrageante !.... Pour croire à
« l'honnêteté de mon caractère, vous aviez
« besoin d'une preuve géométrique ! Vous

« avez employé avec moi toutes les pré-
« cautions du mépris !..... Ah ! cruelle
« Sarah !..... En disant ces paroles, je
« tombai dans un fauteuil ; mes pleurs
« couloient, et je cachai mon visage avec
« mes deux mains. J'entendis un léger
« bruit, je regardai ; lady Sarah avoit
« disparu !..... Ce souvenir me trouble
« encore !..... Celle qui venoit de m'offrir
« sa main, celle qui venoit de faire
« parer l'autel où nous devions dans
« quelques minutes nous unir par un
« lien indissoluble, celle que j'adorois,
« lady Sarah !..... Elle avoit disparu pour
« jamais, et le dernier regard qu'elle fixa
« sur moi fut un regard de colère et d'in-
« dignation !..... O bonheur ! quelle est
« ta fragilité !..... Mais n'est-ce pas beau-
« coup d'avoir pu l'entrevoir ?....

« Je me levai pour aller chercher lady
« Sarah ; je ne la trouvai point. Je volai
« à sa chambre ; une de ses femmes me
« dit que je ne pouvois la voir dans ce
« moment. J'écrivis avec un crayon le
« billet le plus soumis, le plus repentant ;

« Je le donnai à sa femme de chambre ;
« et, plein d'inquiétudes et d'agitation,
« quoique je fusse cependant bien loin
« de soupçonner toute l'étendue de mon
« malheur, je descendis tristement l'es-
« calier ; je rencontrai ma sœur et les
« témoins ; nous entrâmes tous dans le
« salon. Un instant après, le chapelain
« me fit avertir que tout étoit prêt. Ce
« mot dissipa toutes mes craintes, comme
« si lady Sarah me l'eût fait dire.......
« Hélas ! on nous avertissoit à son insu...
« Je sentis le plus vif desir d'aller atten-
« dre lady Sarah dans la chapelle. Il me
« sembloit que cela seul achevoit de l'en-
« gager irrévocablement. Je pressai ma
« sœur et les témoins de me suivre, et
« nous nous rendîmes dans la chapelle.
« Le prêtre, au pied de l'autel, prioit pour
« mon bonheur ; les flambeaux de l'hy-
« men étoient allumés ;..... cependant
« cet aspect me fit tressaillir, un funeste
« pressentiment glaça mon cœur..... lady
« Sarah n'étoit point là ; lady Sarah ve-
« noit de refuser de me voir !..... Saisi,

« tremblant, j'étois immobile à ma place,
« quand ma sœur me dit tout bas que
« je devois aller chercher lady Sarah.
« J'allois sortir lorsque je vis entrer un
« valet-de-chambre tenant un long étei-
« gnoir..... Il s'approche de l'autel, parle
« à l'oreille du prêtre, qui se lève, dis-
« paroît, et l'on éteint les cierges..... Je
« me sentis défaillir, il me sembloit que
« ma vie s'éteignoit avec la lumière de
« ces flambeaux sacrés....... Que faites-
« vous ? m'écriai-je d'une voix étouffée
« par le saisissement et la douleur. *J'o-*
« *béis aux ordres de milady*, me ré-
« pondit-on...... Je m'appuyai sur ma
« sœur, on m'entraîna hors de la cha-
« pelle. Je fus obligé de m'asseoir, j'étois
« presque sans connoissance..... Revenu
« à moi-même, je me levai impétueuse-
« ment, en demandant, en appelant lady
« Sarah ; on eut beau me répondre qu'elle
« étoit sortie du palais en me quittant, je
« la cherchois toujours, j'errois dans tous
« les appartemens comme un insensé ;
« enfin, ma sœur m'emmena chez elle.

« Toutes nos recherches furent in-
« utiles ; rien ne put nous faire décou-
« vrir la maison où lady Sarah s'étoit
« cachée. La femme-de-chambre à qui
« j'avois donné mon billet ne le savoit
« même pas. Lady Sarah, sur-le-champ,
« en me quittant, s'étoit enfermée dans
« sa chambre ; et s'échappant aussitôt
« par une porte de derrière ; elle avoit
« quitté le palais, suivie seulement d'un
« domestique de confiance. Ce ne fut
« qu'au bout de deux heures qu'un
« commissionnaire, qui disparut aussi-
« tôt, vint dire que lady Sarah avoit
« quitté le palais, de sorte qu'elle ne reçut
« pas le billet que je lui avois écrit. Cette
« idée mit le comble à mon désespoir.

« Le lendemain, on m'apporta une
« lettre de lady Sarah ; voici ce qu'elle
« contenoit :

« Je nourrissois avec délices, depuis
« plus de trois mois, la douce idée que
« je vous préparois la plus agréable sur-
« prise. Je m'attendois à tous les trans-
« ports de l'ami le plus heureux et le

« plus reconnoissant. Jugez de ce que « j'ai dû ressentir en n'excitant en vous « qu'un vif mécontentement, et en « écoutant vos reproches !.... Deux per- « sonnes qui s'entendent si peu et qui « se devinent si mal, ne sont pas nées « l'une pour l'autre. Mon premier ma- « riage fut très-malheureux ; lord Mer- « ton m'épousa pour ma figure et pour « mes talens, il m'aima comme on aime « une courtisane ; avec emportement, « et avec la défiance la plus injurieuse. « Sa conduite m'a fait mépriser l'amour. « Je m'étois promis de ne sacrifier ma « liberté qu'à la seule amitié ; j'ai voulu, « non vous séduire par des agrémens « frivoles, mais vous attacher par mon « caractère. J'ai pensé que c'étoit avec « les qualités que le temps ne peut ra- « vir, qu'il falloit faire la conquête d'un « époux.

« Il est vrai, j'annonçai que j'avois « perdu la fortune que j'ai conservée. Cet « artifice, qui vons a tant choqué, ne « vous avoit point pour objet ; je ne

« l'employai qu'en votre absence, et
« pour me débarrasser d'une foule de
« prétendus adorateurs qui m'importu-
« noient ; vous revîntes ; vous oubliâtes
« de me parler de cet événement; j'ou-
« bliai de vous en désabuser ; cette in-
« souciance de part et d'autre nous ho-
« noroit également ; le reproche que vous
« me faites à cet égard vous rabaisse
« et me blesse ; il suppose une pensée
« indigne de moi comme de vous.

« Je vous regrette, et je ne cherche-
« rai jamais à vous remplacer. Un peu
« de réflexion m'auroit empêchée peut-
« être de céder au plus violent mouve-
« ment de dépit et d'humeur que j'aie
« éprouvé de ma vie ; mais, outre que
« l'éclat est fait, vous avez tellement
« bouleversé toutes les idées de bonheur
« que je m'étois formées, qu'il ne me
« reste pas une seule illusion, et il en
« faut toujours quelques-unes pour for-
« mer l'engagement même le plus rai-
« sonnable. Souvenez-vous qu'on ne doit
« jamais dérouter l'imagination des

« femmes ; il est moins dangereux de
« blesser leur cœur que de refroidir leur
« tête.

« Adieu. Désormais je ne prétendrai
« plus qu'à la tranquillité ; mais je de-
« sirerai toujours votre bonheur. »

« Cette lettre m'accabla de douleur ;
« cependant, elle servit, par la suite, à
« me guérir d'une passion malheureuse,
« en me prouvant que lady Sarah n'a-
« voit jamais su aimer. La froideur de
« son caractère en égaloit la perfection.
« C'est peut-être ainsi qu'on est cons-
« tamment heureux et raisonnable. »

Tel fut le récit de don Pèdre d'Almédor, il m'intéressa vivement, et m'inspira pour lui une véritable confiance. Je passai plus de six semaines de suite chez la duchesse. Don Pèdre y resta tout ce temps. Il me témoigna une amitié si tendre, que je sentis le besoin de lui ouvrir mon cœur sur mes peines secrètes. Je lui contai, à mon tour, mon étrange histoire. Cette confiance le tou-

cha sensiblement, et lui causa la plus grande surprise. Après quelques momens de réflexion, il me recommanda fortement de ne point révéler ce secret à sa sœur. Je le promis.

Au bout de peu de jours, don Pèdre me fit l'aveu du sentiment funeste qui a causé tous mes malheurs. Je n'avois pour lui que de l'amitié ; cette déclaration me blessa et m'embarrassa. Je sentis alors l'imprudence de ma conduite avec lui ; je connus, mais trop tard, qu'une jeune femme manque à la bienséance la plus respectable lorsqu'elle choisit un homme pour confident ; et par la suite, j'appris de plus que, dans ce cas, elle s'engage sans en avoir le projet, et même sans le savoir.

Tant qu'un homme est amoureux, loin d'avoir la générosité de renoncer aux droits que l'imprudence a pu lui donner, il s'en sert habilement pour assurer son empire ; et il parvient, par un art infini, à faire résulter les éga-

remens les plus coupables d'une première faute, produite par la seule inexpérience.

J'aimois encore le comte ; le souvenir d'un lien formé aux pieds des autels étoit encore sacré pour moi. Je sentois que la religion me prescrivoit, comme une obligation indispensable, de ne rien négliger pour adoucir et ramener un mari injuste et dédaigneux, et que je serois responsable de ses torts même si je n'épuisois pas tous les moyens de le rendre à la vertu. Je comptois encore sur le temps et la persévérance.

Je reçus la déclaration de don Pèdre avec sévérité. Il me répéta que j'étois libre, que mon mariage étoit nul aux yeux de la loi et de la religion. Je répondis que la religion ne me rendroit ma liberté que lorsque j'aurois fait tous mes efforts pour raffermir le nœud qu'elle avoit consacré. Don Pèdre combattoit ce projet ; je lui fermai la bouche en lui disant que je n'avois pu parvenir à me détacher du comte. Je lui rap-

pelai même qu'il ne pouvoit l'ignorer, puisque je lui avois confié l'excès de sensibilité dont j'étois capable encore pour tout ce qui pouvoit me retracer son souvenir. Vous savez, ajoutai-je, que le premier mouvement d'intérêt que vous m'avez inspiré vint uniquement de ce souvenir, de cette poudre qui parfume vos cheveux !.... Ces impressions, qui ne s'affoiblissent point, ne me prouvent que trop, que mon cœur est toujours le même. Don Pèdre soupira, et me promit de respecter mes sentimens. Il me tint parole : il cessa de me parler de sa passion ; mais ses discours indirects, ses soins et ses regards, m'en entretinrent toujours, dans tous les instans. J'ai remarqué que toute jeune femme que le délaissement d'un époux conduit à s'égarer, croit excuser sa foiblesse en niant ses premiers sentimens, et en protestant qu'elle n'a jamais aimé son mari. C'est une erreur ; la plus dangereuse situation où puisse se trouver une femme est celle où le cœur, à

moitié guéri, mais encore troublé, palpitant, n'est ni fixé par une grande passion, ni satisfait par un calme heureux. Alors on n'a plus le lien puissant d'un sentiment affermi; on est exposé à recevoir toutes les impressions des sensations les plus dangereuses. L'imagination égarée, la raison affoiblie, les sens émus, telles sont les traces funestes que laissent les passions, même les plus légitimes. Si je n'avois eu que de l'amitié pour le comte de Moncalde, j'aurois conservé sans effort tous mes principes; mais, si jeune, connoissant déja l'amour, ce sentiment me paroissoit nécessaire au bonheur; et l'on est bien près de s'y livrer lorsqu'on pense que rien n'en peut remplacer le charme.

Don Pèdre acquéroit chaque jour de nouveaux droits à mon amitié; je n'étois insensible ni à ses soins ni à ses éloges. Il est doux, quand on a été négligée et dédaignée, de s'entendre louer, de se voir l'objet d'une admiration vive et constante. La flatterie

me subjuguoit insensiblement; je commençois à comparer, dans mon imagination, don Pèdre au comte de Moncalde; je croyois n'écouter que la raison, en donnant tout l'avantage au premier. Ce jugement s'accordoit sans doute avec l'équité, mais la vanité seule auroit pu le former. L'homme qui semble nous apprécier le mieux, et qui nous flatte le plus, nous paroît toujours le plus tendre et le plus estimable.

Je retournai chez moi; don Pèdre vint m'y voir. Ses visites m'embarrassèrent; mais je n'osai le lui témoigner; bientôt je m'y accoutumai, et je finis par les trouver agréables. La duchesse revint me chercher sur la fin d'avril; je m'établis chez elle, avec promesse d'y passer le printemps. Le retour de la belle saison amena de nouveaux plaisirs. Cette époque, qui me rappeloit celle de mon mariage, me fit sentir plus vivement que jamais le malheur de ma situation. Une distraction insur-

montable, un attendrissement continuel, me plongèrent dans la plus mélancolique rêverie. Don Pèdre lut facilement dans mon ame agitée, il me parla avec une sensibilité touchante; il me plaignit avec tant de délicatesse, que je repris en lui toute ma confiance. Je n'avois d'abord desiré qu'un confident; mais alors je cherchois un consolateur. J'avois moins de tristesse réelle que de besoin d'exciter un tendre intérêt. J'exagérois mes peines, afin de jouir de la douce compassion qu'elles inspiroient. La veille du 1er de mai, nous fîmes une promenade sur l'eau; j'étois assise dans le bateau, entre don Pèdre et la duchesse; don Pèdre, plus aimable que jamais, faisoit avec sa sœur les frais de la conversation; un vent doux et frais m'apportoit le parfum délicieux de ses cheveux; je me taisois, je rêvois.... Il avoit apporté dans le bateau une guitare; je ne l'en avois jamais entendu jouer. La duchesse lui proposa de chanter une romance, et ce fut avec

la plus vive émotion que je l'entendis s'accompagner sur la guitare les paroles suivantes :

Ombre légère, ombre chérie,
Toi qu'autrefois je crus saisir;
O bonheur, charme de la vie,
Quoi j'existe, et je t'ai vu fuir !...
Ah ! qu'elle est longue la carrière
Que sans toi l'on doit parcourir !
Privé d'espoir, que puis-je faire
De ton ravissant souvenir ?

Ce souvenir ineffaçable,
Décolorant mon avenir,
Me poursuit, me trouble, m'accable,
Et fait pourtant mon seul plaisir !
Une attachante rêverie
Rappelle à mon cœur ses amours,
Et c'est à la mélancolie
Que je veux consacrer mes jours.

Souvent, sur le bord d'un rivage,
Fixant les flots tumultueux,
J'aime à contempler cette image,
Et n'en puis détacher mes yeux.
Jadis, hélas ! bravant la rage
Des mers et des vents furieux,
Je disois : Qu'importe l'orage,
Tant qu'on a l'espoir d'être heureux ?

L'Écho de ces bois solitaires,
Seul confident de ma douleur,
Autrefois, dans mes jours prospères,
Redit les chants de mon bonheur.
Adoucis ta voix éclatante,
Toi, fidèle ami des amans,
Et de ma lyre gémissante
Imite les tristes accens.

Amour, ta séduisante ivresse
Est moins nécessaire au bonheur
Que la douce et pure tendresse
Qui pénètre et remplit le cœur.
C'est l'espérance que j'implore,
Elle suffiroit à mes vœux;
Aimer, et s'abuser encore,
Ah! c'est être toujours heureux.

La romance de don Pèdre me causa la plus vive emotion; la duchesse remarqua qu'elle ne lui avoit jamais entendu chanter le quatrième couplet; don Pèdre convint qu'en effet ce couplet étoit nouveau.... Il me regarda, je rougis, et je soupirai. Dans ce moment, le bateau s'arrêta; nous en sortîmes pour aller nous promener dans un bois de citronniers; don Pèdre m'offrit son bras, la duchesse marchoit devant.....

Don Pèdre serra dans les siennes la main que je lui tendois ; deux larmes s'échappèrent de mes yeux.... Ah, que je suis heureux ! me dit-il à demi-voix. Ces mots me firent tressaillir ; je crus que je venois de m'engager..... Je ne fus pas un instant à moi-même durant le reste de la journée. La joie que montroit don Pèdre, la reconnoissance qu'il affectoit, achevèrent de me persuader que l'attendrissement que venoit de me causer le dernier couplet de sa romance avoit dû lui donner les plus grandes espérances. Une mauvaise honte, une timidité d'enfant, m'empêchoit de le désabuser....

Je me couchai inquiète, agitée, mécontente de moi-même. Je ne dormis point ; je me levai avec l'aurore, et je descendis dans le jardin. C'étoit le premier de mai, ce jour mémorable et malheureux où j'avois donné ma foi.... Je me rappelai, avec plus d'indignation que jamais, tous les dédains que j'avois supportés depuis un an.... Je me rap-

pelai les soins, le respect, l'amour de don Pèdre;... je me dis enfin que j'étois libre, que le nœud fatal qui me lioit pouvoit et devoit être brisé... J'étois parvenue à me familiariser avec cette idée, qui jusqu'alors m'avoit paru révoltante... Au milieu de ces pensées, j'aperçus tout-à-coup don Pèdre auprès de moi.... Il tenoit un bouquet d'héliotrope... J'ai déja dit que le comte, le jour de son mariage, avoit un bouquet de cette fleur.... Don Pèdre tomba à mes pieds. O Diana, me dit-il, j'ai lu dans votre cœur; oui, ce cœur sensible et reconnoissant répond au mien; nous sommes libres l'un et l'autre; la vertu même vous fait un devoir de rompre les liens apparens qui vous enchaînent au plus ingrat et au plus méprisable de tous les hommes; cette union monstrueuse et simulée outrage le ciel et les lois. Vous êtes à celui que vous estimez, que vous plaignez, et qui vous adore; je jure à vos pieds de vous consacrer ma vie. Que ce bouquet soit pour nous le gage

du bonheur et d'un serment inviolable. Votre imagination et votre souvenir ont consacré cette fleur à l'hyménée; ô que je la tienne de votre main!... donnez-moi ce bouquet! Ah! combien me paroîtroit vil, auprès d'un tel don, celui de tous les trônes de l'univers!..... En disant ces paroles, don Pèdre posa le bouquet sur mes genoux. La vue et l'odeur de cette fleur me causèrent une sensation si vive, que toute ma raison m'abandonna...... Toutes les émotions dangereuses de l'amour vinrent à-la-fois amollir mon ame, et porter le trouble et le désordre dans mon imagination; un sentiment vague, mais puissant, remplit mon cœur tout entier; une seule idée s'offrit à moi; *aimer, être aimée, voilà*, me disois-je, *le bonheur!*... Cette pensée excluoit le souvenir de l'objet qui me dédaignoit; le bouquet magique ne me retraçoit que l'amour, l'amour seul, mais avec tous les charmes que lui prête l'imagination en délire; enfin, sans éprouver la passion

qui peut excuser une imprudence dominée seulement par une sensation irrésistible, je pris le bouquet, je l'offris à D. Pèdre, en disant: Oui, c'est vous qui le méritez!.... Ses transports me firent connoître que je venois de prendre un engagement irrévocable; mais, l'excès de son bonheur enivrant ma vanité, je crus partager tout ce qu'il éprouvoit.... Il me demanda de lui donner un rendez-vous le soir même, après le souper, dans le jardin. Je n'étois plus en état de réfléchir; j'aurois cru l'outrager, et sur-tout l'irriter, en le craignant. Je fis, sans hésiter, la dangereuse promesse qu'on exigeoit de moi. Don Pèdre ne me quitta pas un seul moment dans la journée. J'éprouvois bien au fond de l'ame une inquiétude secrète, et ce malaise invincible toujours produit par nos fautes; mais aveuglée, entraînée, je repoussois les réflexions qui se présentoient confusément à à mon esprit

Tout le monde venoit de se coucher dans le château; j'étois seule depuis

trois quarts-d'heure dans ma chambre;...
je me promenois avec agitation, mon cœur palpitoit avec violence, mais cette émotion n'étoit que pénible; elle m'oppressoit, c'étoit celle du remords......
L'heure du rendez-vous sonna,.... je frissonnai.... Non, m'écriai-je, non je n'irai point!... ces seuls mots ranimèrent mon courage, débrouillèrent mes idées, rappelèrent ma raison. O qu'il est délicieux de retourner à la vertu, quand on n'est point encore souillée! de s'arrêter sur le bord de l'abyme, et, pure encore, d'en mesurer de l'œil l'horrible profondeur!... J'allois me livrer à cette utile méditation, lorsque tout-à-coup la porte de ma chambre s'ouvre doucement, et je vois paroître don Pèdre.... Il s'étoit muni d'un passe-partout, et venoit me chercher... Son air doux, soumis, respectueux et serein, m'ôta la force de lui déclarer ma nouvelle résolution. Sans paroître remarquer mon nouvel embarras, il me proposa de rester dans ma chambre, de

nous entretenir ensemble, si je l'aimois mieux, au lieu d'aller dans le parc. Déconcertée, intimidée, je répondis en bégayant que je préférois une promenade dans le jardin. Il saisit mon bras et m'entraîna....

Qu'il est dangereux d'inspirer une grande passion lorsqu'on n'a jamais goûté le charme d'être aimée; que l'on n'a point encore rencontré le regard d'un amant jeune, aimable et passionné; que l'on entend pour la première fois le langage séducteur de l'amour, et que l'exagération la plus outrée de la flatterie ne peut paroître que l'expression fidèle du sentiment et de la vérité!..... On craint la passion qu'on éprouve, on se défie de l'amour, on s'honore de la reconnoissance, et la reconnoissance qu'inspire un amant n'est que l'enivrement de l'orgueil, qui peut conduire aux derniers égaremens. Aussitôt que nous fûmes dans le jardin, don Pèdre prit un ton si réservé, des manières si douces, si respectueuses, que

tout mon embarras se dissipa; alors je me livrai, sans scrupule et sans distraction, au plaisir de l'écouter, et de goûter le charme de tout ce qui m'environnoit. Un clair de lune brillant embellissoit encore, par sa douce lumière, un jardin ravissant. Cette teinte pure et mélancolique répandue sur tous les objets, ce voile transparent et mystérieux étendu sur la nature, sans en cacher les beautés, en rendait l'attrait plus piquant. Pour être séduit, il ne faut qu'entrevoir : c'est alors l'imagination qui jouit, et elle décore tout ce qui lui plaît....... Entourée de fleurs, assise sur un siége de mousse, à quelques pas d'une cascade, j'écoutois don Pèdre;... et dans le silence de la nuit, le murmure de l'onde qui s'unissoit à sa voix, étoit pour mon oreille l'harmonie délicieuse des accens de l'amour.... Cette nuit dangereuse décida sans retour de mon sort... Séduite par tant d'émotions nouvelles, je cédai à la passion que j'inspirois, et j'y cédai sans la partager....

Après un égarement irréparable, ô que le réveil de la raison est affreux !...

L'aurore commençant à paroître, Don Pèdre renouvela des sermens passionnés, et s'arracha d'auprès de moi !..... Je fus effrayée de me trouver seule....., de ne plus entendre les discours trompeurs de l'amour, et d'être forcée d'écouter la voix terrible de la conscience !.... Tremblante, consternée, je restois immobile à ma place. A mesure que l'obscurité se dissipoit, je sentois ma confusion s'accroître. Il me sembloit que les rayons éblouissans du jour éclairoient mon esprit, ainsi que mes yeux, et qu'en même temps ils découvroient la foiblesse que les ténèbres avoient cachée !..... Tout ce qui m'entouroit, désenchanté pour moi, ne me retraçoit plus que le souvenir de ma honte..... Au bout de quelques minutes, je me levai, sans autre dessein que celui de m'éloigner d'un lieu si funeste pour moi. Je traversai le parterre, j'aperçus de loin deux jardiniers ; leur vue me fit tressaillir, comme s'ils avoient

dû connoître mon égarement en me regardant. Je me précipitai vers une grande allée de platanes, j'y entrai, je m'avançai sous cet ombrage épais, et je m'assis sur un banc : alors mes pleurs coulèrent; quoi ! me disois-je, me voilà donc rejetée pour toujours de la classe des femmes dont la conduite et les vertus honorent notre sexe !..... Je me suis dit que j'étois libre : mais ce nœud fatal qui m'engage n'est pas brisé !..... Que dis-je, grand Dieu ! Au fond de l'ame j'ai toujours desiré que cette malheureuse union pût se raffermir, et devenir indissoluble !..... et je viens de la rompre !..... Et l'amour n'est même pas l'excuse d'un si coupable égarement !..... En disant ces paroles, un torrent de pleurs inondoit mon visage..... J'éprouvois un tel accablement, que je fus forcée de m'appuyer contre le tronc d'un arbre. Une soif ardente me donnoit le desir de retourner au château : cependant je n'osois y rentrer ; je me rappelai que la maison du jardinier se trouvoit au bout de l'allée où

j'étois ; je me levai pour m'y rendre, et demander un verre d'eau. Arrivée près de la chaumière, je vis la porte ouverte et j'entrai. Je traversai deux petites pièces sans rencontrer personne ; enfin j'aperçus, dans une espèce d'alcove, la fille du jardinier, jeune personne de mon âge, à genoux devant une croix, placée de manière qu'elle me tournoit le dos ; elle disoit ses prières avec tant d'attention et de ferveur, que ne m'ayant pas entendu marcher, elle ne se dérangea point. Je m'arrêtai pour la regarder, et cette contemplation de l'innocence et de la piété me causa une sensation douloureuse ; mouvement d'autant plus pénible, qu'il était nouveau pour moi ! Je connus combien, depuis quelques heures, j'étois déchue. Mon admiration pour la vertu n'étoit plus qu'un sentiment affligeant, mêlé de remords et d'envie...... Sans parler à la jeune fille, je sortis brusquement de la chaumière, et je fus m'enfermer dans ma chambre. A dix heures, on m'apporta une lettre de la

poste, je reconnus le cachet du comte, j'ouvris la lettre en tremblant, j'y trouvai ces mots :

« C'est assez me bouder, ma chère « Diana, il est temps de revenir après « huit mois d'absence. Venez rejoindre « un ami, *un époux* qui vous aime, « et qui veut sincèrement assurer votre « bonheur. Je vous envoie nne lettre de « votre grand père, qui, revenu de Lis- « bonne, s'étonne avec raison d'une ab- « sence aussi longue ; il vous exhorte à « ne plus différer votre retour. »

La lettre du duc de Mendoce m'apprenoit qu'en effet revenu d'un voyage, qui avait duré six mois, il désapprouvoit beaucoup mon goût pour la retraite. Il avoit compris par mes lettres, toutes écrites vaguement à dessein, que je n'étois point seule à la campagne, et que le comte y étoit souvent avec moi ; et désabusé de cette idée, il m'ordonnoit positivement de retourner sans délai à Madrid.

Ces lettres m'atterrèrent. Juste ciel !

m'écriai-je, il me rappelle, il me desire, il est prêt à reconnoître ses torts, il veut les réparer, j'aurois pu le retirer du vice et l'attacher à moi!..... Lui, que j'ai tant aimé, que j'aime encore peut-être!... lui, que j'avois choisi! lui, qui reçut au pieds des autels mes premiers sermens!.. il me rappelle...... Hélas! il est trop tard. Une bizarre destinée m'impose l'étrange devoir de sacrifier à mon séducteur l'époux que le ciel m'a donné!.... Souillée par une faute irréparable, j'ai rompu le nœud sacré que j'avais formé, le nœud que je chérissois!..... Je ne suis plus à moi, et le sentiment que je conserve au fond de mon cœur pour l'objet que j'aimai dès mon enfance, ce sentiment qui me rendoit intéressante hier, parce qu'il étoit alors malheureux et légitime, ce sentiment n'est plus aujourd'hui qu'une inconséquence et qu'un crime!..... Effrayante influence d'un instant d'erreur sur toute la vie!..... Cependant, n'ayant jamais un seul moment résisté aux volontés de mon grand-père, je me déci-

dai à retourner à Madrid le lendemain ; mais je frémissois en me représentant les scènes qui m'y attendoient. Déterminée à demander la cassation de mon mariage, je sentois combien j'avois besoin de conseils ; et ne pouvois recourir qu'à celui que je venois de rendre seul arbitre de ma destinée...... Don Pèdre me dit avec raison que l'unique parti que j'eusse à prendre étoit de me rendre directement chez mon grand-père, de l'instruire de la conduite du comte avec moi, et de déclarer que, rejetée par lui, n'ayant jamais été son épouse, je ne voulois pas lui donner des droits auxquels il avoit renoncé. Je promis de suivre ce plan ; et je partis le lendemain une heure avant le jour. A mesure que j'approchois de Madrid, je sentois mon courage défaillir et m'abandonner..... Naturellement timide, que ne devois-je pas éprouver dans une telle situation ! Que répondrois-je au duc de Mendoce, quand il me conjureroit de pardonner des torts que j'avois cru devoir cacher pendant

plus d'un an, et pour lesquels je ne me montrois inflexible qu'au moment où l'on vouloit les réparer ?...... Ferois-je l'aveu de ma foiblesse, et de mes engagemens avec don Pèdre ? Non, sans doute. Je redoutois trop l'indignation de mon vertueux grand-père. Comment soutenir ses reproches et sa douleur ?..... Ces pensées m'accabloient, et me plongeoient dans la plus pénible indécision. J'arrivai à Madrid sans savoir si j'aurois le courage de résister aux volontés de mon grand-père, ou même de lui parler.

En entrant dans la rue du duc de Mendoce, en apercevant son palais, ce palais où s'étoient écoulées les paisibles années de mon enfance, ces douces idées d'innocence et de tranquillité ranimèrent au fond de mon ame tous les sentimens amers de repentir et de remords..... Oppressée, pâle et tremblante, je descends de voiture, et je suis vivement frappée de la tristesse que je remarque empreinte sur tous les visages...... Je questionne, et l'on m'apprend que mon grand-père,

atteint depuis long-temps d'un mal dangereux, a tellement souffert depuis vingt-quatre heures, qu'il s'est décidé à subir l'opération la plus douloureuse, qu'on doit lui faire le lendemain. Cette nouvelle m'affligea profondément; cependant une grande consolation pour moi fut d'avoir un prétexte raisonnable de différer, au moins pendant six semaines, la déclaration que je voulois lui faire.

Je montai l'escalier pour aller dans l'appartement de mon grand-père. Quel fut mon saisissement en rencontrant le comte de Moncalde!... Il vint à moi, et, s'arrêtant en me voyant, il me considéra d'un air surpris.... Ma figure, en effet, pouvoit l'étonner; j'étois grandie, engraissée, les rougeurs de la petite-vérole avoient disparu, mes traits n'étoient plus enflés, mes cheveux étoient revenus, enfin je ne ressemblois plus à la personne qu'il avoit épousée, et dont il avoit dédaigné les sentimens avec tant de cruauté.... Il me tendit la main d'un air affectueux, en me proposant

d'entrer chez mon grand-père. Je tremblois; il sourit, et m'embrassa; je frissonnai; j'étois prête à me trouver mal. Dans ce moment, le médecin du duc vint nous chercher de sa part; je rassemblai toutes mes forces pour le suivre.... Nous ne restâmes qu'une heure et demie chez mon grand-père; au bout de ce temps, il nous congédia; le comte me prit sous le bras et m'emmena. Mon trouble étoit si grand que j'avois à peine ma tête. Cependant, lorsque nous fûmes hors de la chambre du duc, je m'arrêtai, en déclarant que je voulois rester dans la maison. Quelle enfance! me dit le comte; mon oncle n'a nullement besoin de vos soins durant la nuit; nous reviendrons demain de bonne heure; allons, venez. En disant ces paroles, il m'entraîne; je n'ose lui résister devant plusieurs témoins, tout mon courage m'abandonne, je me laisse conduire, ,nous descendons l'escalier, la voiture du comte s'avance, et j'y monte avec lui... La nuit étoit tout-à-fait tombée; le comte ne pouvoit me voir, mais

il m'entendit sangloter. Il attribua l'état où j'étois à la maladie de mon grand-père; il chercha à me consoler avec beaucoup de douceur, et un ton de sensibilité qui me touchoit d'autant plus, qu'il ne l'avoit jamais eu avec moi. Tandis qu'il me parloit, je frémissois de me trouver ainsi seule avec lui; sa sécurité me perçoit l'ame; il me sembloit que mon silence étoit une perfidie, et je n'avois pas la force de parler. Enfin, pour comble de maux, j'oubliois dans ce moment ses torts et ses vices. Séduite par la douceur de ses expressions, et par le charme d'une voix qui m'avoit été si chère, je ne voyois plus en lui qu'un amant aimé et qu'un époux trahi... J'éprouvai la plus douloureuse sensation en entrant dans son palais, cette maison où je ne pouvois plus me regarder que comme une étrangère. En approchant du salon, j'entendis la voix de don Sanche, ce qui me rassura tout-à-coup, Le tête-à-tête étant rompu, je conservai intérieurement ma dou-

leur; mais je repris assez de courage pour la dissimuler Don Sanche témoigna aussi beaucoup de surprise en me voyant; il m'avoit écrit plusieurs fois pour solliciter la permission de venir dans ma solitude, et n'avoit jamais reçu de moi que les refus les plus positifs. Enfin, il revenoit d'un assez long voyage. Le comte et don Sanche se mirent à causer tout bas pendant quelques minutes, ensuite ils se rapprochèrent de moi. Don Sanche parla peu, et me regarda fixement. Le comte fut aimable, et pour la première fois me montra le desir de me plaire. J'étois interdite, troublée, je ne répondois que par monosyllabes.... Aussitôt après le souper, je me retirai dans ma chambre, je renvoyai mes femmes, et, me jetant dans un fauteuil, je tâchai de me recueillir, afin de réfléchir mûrement à la manière dont j'annoncerois au comte ma résolution. Je me décidai à lui écrire. Je prenois mon écritoire, lorsque j'entendis du bruit derrière moi; je me re-

tourne, et, en voyant le comte de Moncalde, je fais un cri, je me lève et je retombe dans mon fauteuil. Pourquoi donc cet effroi? me dit-il en s'asseyant auprès de moi..... Ah! m'écriai-je, la surprise.... Je n'en pus dire davantage. Eh bien, reprit le comte en souriant, doit-on s'étonner qu'un mari vienne voir sa femme...? — Un mari!... Non, vous ne l'êtes pas.... — Je veux l'être. Écoutez-moi, ma chère Diana; j'ai dénoué l'intrigue qui m'éloignoit de vous; je reconnois mes torts, mes yeux sont ouverts, je reviens à vous........ Ah! monsieur, interrompis-je en fondant en larmes, c'est dans cette chambre, c'est à cette place où vous êtes maintenant, que vous avez renoncé à tous vos droits sur moi.... Le repentir et l'amour doivent me les rendre, répondit-il... — Il n'est plus temps. — Expliquez-vous... — Vous m'avez rejetée, abandonnée, j'ai disposé de moi-même. — Comment?.... — Je ne suis plus digne du titre que vous m'offrez; mon cœur,

malgré moi, le regrette; mais si je l'acceptois, je serois la plus vile de toutes les femmes. — Quoi donc! auriez-vous pris un amant?... A cette question, mes sanglots redoublèrent, et je gardai le silence. J'avoue, reprit le comte, que je ne m'attendois pas à cette confidence; mais rassurez-vous, poursuivit-il en riant; il n'y a pas grand mal à cela; je vous retrouve infiniment plus jolie, et avec quelques préjugés de moins; nous ne nous en conviendrons que mieux. Je vous sacrifie une maîtresse très-aimable, sacrifiez-moi votre amant; aimons-nous l'un et l'autre tant que cela pourra durer; nous n'aurons point de reproches à nous faire sur le passé, nous ne nous gênerons pas à l'avenir; ce n'est point en enchaînant ses goûts que l'on peut fixer le bonheur; nous ne nous ferons point de sermens ridicules; en renonçant à toutes les idées romanesques, nous ne ferons que nous épargner des chagrins puériles, des mensonges et des trahisons, puisque

nous pourrons nous quitter et nous reprendre sans nous tromper et sans nous affliger.

Durant cet étrange discours, mes larmes se séchèrent; une juste indignation, le plus profond mépris, glacèrent tout-à-coup mon cœur, détruisirent sans retour mes anciens sentimens, et me rendirent tout mon courage. Non, monsieur, repris-je, non, le ciel ne nous a point faits l'un pour l'autre; je ne suis point votre femme; je suis irrévocablement décidée à solliciter la cassation de mon mariage; et, si je ne l'obtiens pas, à me séparer de vous pour jamais. Ces paroles, et le ton dont je les prononçai, causèrent au comte la plus vive surprise. Après un moment de silence, Voilà, me dit-il avec ironie, un grand projet; mais il ne pourroit s'exécuter qu'avec mon consentement, et je ne le donnerai point. — Eh bien, monsieur, j'instruirai de tout mon grand-père; je lui demanderai un asyle, et il me l'accordera. — Quelles preuves lui

donnerez-vous des torts que vous m'imputerez? — Ma parole. — Je vous préviens que je nierai tout. — N'importe, mon grand-père me connoît, il me croira; d'ailleurs, j'ai deux billets de vous, datés du commencement de mon mariage, et qui expriment le plus insultant dédain. A ces mots, le comte réfléchit un instant, et reprenant la parole, Instruirez-vous aussi votre grand-père, dit-il, de votre commerce adultère?..... — Je n'avois point d'époux; je suis sans doute foible et coupable, mais je ne suis point adultère. — Quel est donc cet amant que vous me préférez?... — Je ne vous l'ai point préféré, j'ai le malheur de n'avoir aimé que vous; mais votre cruel délaissement, ma jeunesse, ma douleur, la reconnoissance, et la vanité peut-être, ont causé la foiblesse dont je rougis, dont j'ai dû vous faire l'aveu, et que je ne puis ennoblir qu'en restant fidèle à celui qui en est l'objet. — Puis-je du moins savoir son nom? — Je vous l'ai dit,

j'ai dû vous révéler ma faute quand vous paroissiez revenir à moi ; mais rien ne m'engage à vous confier inutilement mes secrets. On ne choisit pour confident que ceux qu'on estime. — Cet air de mépris vous sied bien! Il est vrai, mes mœurs ne sont point austères, et c'est une légèreté qui ne déshonore point les hommes ; mais vous, qui osez dire effrontément à un époux que vous avez un amant, vous croyez-vous une femme estimable? Non sans doute, m'écriai-je en pleurant ; cependant je regrette la vertu, je ne me consolerai jamais d'un égarement inexcusable à mes propres yeux ; mais vous n'avez pas le droit de me le reprocher ; vous qui, fait pour être mon guide et mon mentor, n'avez pas rougi de me donner les conseils les plus licencieux!... Le comte ne répondit rien ; et, après avoir réfléchi pendant quelques minutes, il me demanda si j'avois beaucoup vu la duchesse d'Olmas ; et, comme je gardois le silence, il prononça le nom de don Pèdre. Je rougis,

il connut mon secret. Il haïssoit mortellement don Pèdre, et je vis sur son visage l'expression du plus violent dépit. Il se leva, se promena dans la chambre avec agitation ; ensuite, prenant un visage radouci, il me parla de mes anciens sentimens pour lui, et il employa tout l'art dont il étoit capable pour ranimer une passion qu'il ne croyoit pas que le mépris pût éteindre. Mais l'illusion étoit détruite, je connoissois enfin toute la bassesse et toute la corruption de son ame;..... d'ailleurs, je trouvois dans ses expressions, et dans le sentiment même qu'il me montroit, je ne sais quoi de grossier qui m'auroit déplu quand je l'aurois aimé encore. Il se jeta à mes genoux ; je me levai, je m'échappai de ses bras, et je courus m'enfermer dans mon cabinet. Le lendemain matin, don Sanche fit demander à me parler ; je le reçus. Il commença par me faire entendre que le comte lui avoit fait part de tout ce que je lui avois dit. Mon embarras fut extrême, en

pensant que don Sanche étoit instruit de ma foiblesse ; mais il me parla d'un air si respectueux, et avec des expressions si ménagées, que je sentis renaître la confiance qu'il m'avoit inspirée jadis.

Il m'avoua, en me demandant le secret, que le comte l'avoit chargé de me représenter tous les inconvéniens de ma résolution. J'interrompis D. Sanche pour l'assurer que cette résolution étoit inébranlable. Alors don Sanche me demanda s'il étoit vrai que j'eusse dit au comte que je n'avois point de passion pour don Pèdre. Oui, répondis-je, et j'ai dit la vérité ;..... mais, je le répète, je ne m'en crois pas moins irrévocablement engagée. Jugez de la fidélité que j'aurois cru devoir à l'époux qui ne m'auroit pas méprisée et délaissée !... Don Sanche parut attendri de cette réflexion ; il me renouvela les protestations de l'amitié la plus pure et la plus inviolable, et il me laissa pénétrée d'estime et de reconnoissance pour lui. Le

soir, il revint me parler. Il me dit que le comte se bornoit à me demander de réfléchir pendant six ou sept mois à la résolution que j'avois formée, et que si j'y persistois, alors il y consentiroit lui-même, et me seconderoit dans ce dessein.

Je ne sentis point les conséquences de la demande artificieuse du comte. Don Sanche, qui possédoit ma confiance, me conseilla d'accepter cette condition, et j'y consentis. Don Sanche, dans cette entrevue m'instruisit d'une chose qui acheva de porter au comble mon mépris pour le comte; il m'apprit que le fils unique du vieux duc de Moncalde venoit de mourir, de sorte que le comte se trouvoit, par cette mort, le plus proche héritier du duc; que ce dernier, extrêmement attaché à son nom, avoit déclaré que si le comte avoit des enfans, il ne feroit aucune disposition testamentaire contre lui; mais que, dans le cas contraire, il se réservoit le droit d'assurer sa fortune à l'un de ses parens

du côté de sa mère ; et, par un hasard singulier, ce parent étoit don Pèdre. Cet événement avoit seul décidé le comte à se rapprocher de moi. Ainsi, je ne devois qu'à sa cupidité, à son insatiable ambition, la démarche que j'avois d'abord attribuée au repentir et à un sentiment d'honnêteté.

Comme don Sanche sortoit de chez moi, Dazeli, mon page, confident de don Pèdre, entra, et me remit une lettre. Cette lettre étoit de don Pèdre, qui, arrivé le jour même à Madrid, avoit appris, avec la plus douloureuse surprise, qu'au lieu de rester dans la maison de mon grand-père, ainsi que nous en étions convenus, j'habitois encore le palais du comte de Moncalde. D. Pèdre me conjuroit de lui accorder un moment d'entretien. Je lui écrivis pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé ; je l'assurai de ma fidélité, mais en même temps je refusai de le recevoir, ajoutant que je ne le reverrois que lorsque mon mariage seroit déclaré nul. Cette

résolution mit don Pèdre au désespoir; il m'écrivit plusieurs lettres, dans lesquelles se peignoit une douleur qui alloit jusqu'à l'égarement. Je fus touchée, effrayée. Ses sentimens me devenoient d'autant plus chers, que je me trouvois tout-à-fait isolée, que le comte ne m'inspiroit plus que de l'indignation et du mépris, et que je croyois ne pouvoir réparer ma faute qu'en unissant pour jamais ma destinée à celle de don Pèdre. Enfin je consentis à le recevoir en secret.... Don Pèdre essaya vainement de m'engager à rétracter la parole que j'avois donnée de ne faire qu'au bout de six mois des démarches pour la cassation de mon mariage. J'avois pris cet engagement, et je voulus le tenir. D'ailleurs, mon grand-père étoit toujours dangereusement malade; et pour rien au monde je ne me serois décidée à faire un éclat si affligeant pour lui dans la situation où il se trouvoit. Don Pèdre apprit avec chagrin que don Sanche étoit dans ma confidence. Il se méfioit de

lui ; cependant je lui vantai tellement ses procédés et son caractère, que je parvins à changer son opinion à cet égard. Don Pèdre exigea toujours de moi de cacher avec soin tous nos secrets à la duchesse d'Olmas, sa sœur, et il m'en avoua enfin la raison. Il étoit question pour lui d'un mariage que la duchesse desiroit passionnément. Il n'avoit pu lui cacher son attachement pour moi ; mais la duchesse, ignorant ma situation et mes engagemens, se flattoit que son frère se guériroit d'une passion qu'elle supposoit malheureuse. Don Pèdre, certain que de toute manière elle désapprouveroit nos projets, ne vouloit absolument pas qu'elle en fût instruite, ni même qu'elle connût les procédés du comte avec moi : connoissance qui auroit pu la conduire à pénétrer les desseins de son frère.

Cependant don Sanche parvint à gagner entièrement la confiance de don Pèdre. Il se chargea d'engager le comte à consentir à la dissolution de son ma-

riage ; il prétendit même, peu de temps après, que le comte étoit au moment de s'y décider. Ce fut à cette époque que la duchesse d'Olmas eut dans sa terre une dangereuse maladie. Elle appela son frère, qui partit aussitôt, en confiant à don Sanche, le soin de veiller sur tous ses intérêts. Dès le lendemain du départ de don Pèdre, le comte me dit qu'il étoit chargé d'une mission secrète pour le Portugal, et qu'il partiroit incessamment. En effet, je lui vis faire tous les préparatifs d'un voyage. Je parlai à don Sanche de cette mission, et il me montra une surprise qui m'inquiéta. Il refusa de s'expliquer, et je fus deux jours sans le voir. Le troisième jour, il vint me dire, avec toutes les apparences du trouble et de l'effroi, qu'il étoit certain que le comte n'avoit point de mission pour le Portugal. Je ne vous dissimule pas, poursuivit-il, que j'ai de violens soupçons que ce mensonge cache de sinistres desseins dirigés contre vous ; mais soyez tranquille, je les découvrirai,

et je saurai les faire échouer ; mon attachement pour vous et mon amitié pour don Pèdre me rendront tout possible.

Ces protestations ne me rassurèrent pas, quoique ma crédulité fût extrême sur la bonne foi de don Sanche. Ce dernier refusant toujours de me faire part de ses conjectures, je ne savois ce que je devois craindre, et cette ignorance portoit ma terreur au comble ; car, croyant le comte capable de tout, j'étois livrée aux idées les plus funestes, qui, sans relâche, noircissoient successivement mon imagination. Le comte étoit parti depuis deux jours ; don Sanche m'avoit fait entendre qu'il le croyoit caché dans un des faubourgs de la ville. Mon grand-père était à la campagne, à quinze lieues de Madrid ; je n'osois ni l'aller rejoindre, ni m'éloigner de don Sanche, que je regardois comme mon appui et comme un défenseur. Il logeoit toujours dans le palais du comte, et j'aimois à penser que j'étois sous sa garde. Un matin, à mon réveil, on me remit

un billet de lui, qui contenoit ces mots: « Je suis obligé, pour vos intérêts, de « m'absenter quarante-huit heures; ne « vous inquiétez point. Je reviendrai de- « main. »

Je questionnai mes gens, et l'on m'apprit qu'il étoit parti au milieu de la nuit. Ce que je souffris durant sa courte absence est inexprimable. A force d'artifice, il avoit pris un grand ascendant sur moi; mais les sentimens usurpés ne sont jamais solides. Pour que la confiance soit inébranlable, il faut la mériier, et non la conquérir. Au milieu de mes craintes mortelles, j'imaginai plus d'une fois que don Sanche, d'accord avec le comte, me trahissoit; mais combien je me reprochai ces soupçons, en le voyant revenir comme il me l'avoit promis. Je me hâtai de le questionner. Je ne veux vous rien cacher, me répondit-il; il est temps que vous soyez instruite du danger pressant de votre situation. Ce préambule me fit frémir. Don Sanche, poursuivant son récit, me déclara qu'il

avoit découvert que le comte devoit m'enlever le surlendemain, pour me conduire, loin de mes femmes et de mes gens, dans une maison de campagne où je serois seule avec lui. Jugez, ajouta-t-il, de ce que vous auriez alors à craindre de la violence d'un homme sans principes et sans délicatesse, et qui d'ailleurs, malgré sa conduite, se croit avec vous tous les droits d'un mari!... O ciel! m'écriai-je, comment me soustraire à cet horrible danger? Ne puis-je pas m'aller réfugier dans un couvent?.... — Vous n'y seriez pas reçue, et dans le jour, votre fuite est impossible, vous êtes épiée..... — Si j'envoyois un courier à mon grand-père? — Prévenu par le comte, il vous refuseroit un asyle, et vous n'auriez sa réponse que dans deux jours..... — Grand Dieu! que deviendrai-je donc?.... — Vous serez sauvée, j'ai été trouver don Pèdre. — Est-il possible?.... — Voici le billet qu'il m'a chargé de vous remettre. Je pris ce billet d'une main tremblante; il étoit en effet

de l'écriture de don Pèdre, mais sans date; il ne contenoit que ces mots : « Soyez « sans alarmes. Je vous conjure de vous « laisser guider par don Sanche. Je pars, « nous nous reverrons bientôt ». Eh bien, dis-je à don Sanche, que dois-je faire ? — Partir cette nuit même pour l'Italie; don Pèdre vous retrouvera en chemin. Sa sœur est hors de danger. Il est parti au moment où je le quittois; il vous conduira dans un couvent à Rome; là, vous obtiendrez promptement la cassation de votre mariage. Pendant ce temps, j'agirai efficacement auprès de votre grand-père; mon témoignage ne pourra être suspect; et, en faveur de la vérité, de la justice et de l'amitié, je saurai braver hautement le ressentiment et la haine du comte de Moncalde. L'effroi que me faisoit éprouver l'idée de me trouver entièrement livrée au comte m'aveugloit au point de ne sentir que bien confusément les inconvéniens et l'indécence extravagante de la démarche qu'on me proposoit. Cependant je fis des objections;

don Sanche répondit à toutes. Profitant du trouble affreux où j'étois, il arracha mon consentement, et me traça le plan que je devois suivre. Il vouloit que je n'emmenasse personne de mes gens, certain, disoit-il, qu'ils étoient tous vendus au comte; mais il me conseilla de mettre Dazeli, mon page, dans la confidence. Comme je connoissois son attachement pour don Pèdre et pour moi, j'y consentis facilement; il fut convenu que je n'emménerois que lui. Don Sanche me quitta à cinq heures du soir, après avoir reçu ma parole que je partirois à minuit. Il me laissa l'itinéraire de ma route jusqu'au lieu où je devois le rencontrer; et il me dicta lui-même un billet, que j'écrivis au comte, et dans lequel je lui déclarois ma fuite, en l'assurant que toute poursuite pour me retrouver seroit vaine. Je laissai, en partant, ce billet sur ma table.

Aussitôt que je me retrouvai seule, je fus épouvantée de l'engagement que je venois de prendre. Après une demi-heure de réflexion, je fis demander don

Sanche, avec l'intention de me dédire; mais il étoit sorti, et, suivant notre convention, il avoit annoncé déja à mes femmes que, d'après une lettre que je venois de recevoir, je partirois le soir même pour aller retrouver le comte.

Je n'eus pas le courage de donner un contre-ordre, mais j'envoyai prier une de mes parentes de venir sur-le-champ. C'étoit une personne respectable, qui, à juste titre, jouissoit dans ma famille d'une grande considération. Je me décidai à lui faire une demi-confidence; car, lorsqu'on est coupable, on accorde rarement une confiance entière. Je comptois me mettre sous sa protection jusqu'au retour de mon grand-père, et, dès le soir même, aller loger chez elle. On revint me dire, à dix heures, qu'elle étoit à la campagne..... J'aurois pu m'adresser encore à une autre personne de ma famille; mais c'étoit une femme austère, et d'un esprit supérieur. Je redoutois ses principes et sa pénétration; d'ailleurs, je savois qu'elle étoit prévenue

contre moi; car on commençoit à parler de ma liaison avec don Pèdre. Combien je sentis alors le malheur affreux d'avoir à se reprocher une grande faute! Avec une conscience pure, je n'aurois point eu l'irrésolution et la timidité qui m'ont perdue! Mais je n'osai compter sur un appui. Je n'en cherchai point, et je tombai dans un horrible découragement. A onze heures et demie, je frissonnai en entendant les chevaux de poste entrer dans la cour. Ils venoient par l'ordre de don Sanche..... A minuit, Dazeli vint m'avertir que tout étoit prêt. N'ayant plus ma tête, je me levai; Dazeli me donna le bras, je le suivis. Je traversai les appartemens, je descendis l'escalier; et, en approchant de la voiture, je me trouvai si foible, que je fus au moment de m'évanouir. Dazeli me soutenoit; j'entrai dans la voiture; là, je fondis en larmes; et quand la voiture sortit de la cour, je sentis mon cœur se briser: non que j'eusse conservé le moindre attachement pour le comte, je le méprisois au-

tant que je l'avois aimé; mais j'avois une conscience agitée de funestes pressentimens, et j'entrevoyois le plus effrayant avenir...... La voiture alloit avec une inconcevable vîtesse. Tout-a-coup je m'aperçus que nous étions dans la rue de mon grand-père, et que nous passions devant son palais. A cette vue, je repris un peu de courage. Hélas! cet instant pouvoit encore me sauver. Je conçus le dessein de m'enfermer dans la maison de mon grand-père, et de me mettre sous la garde des domestiques qu'il y avoit laissés...... Je me précipitai sur la portière, en criant d'arrêter. Dans ce moment, où ma destinée resta suspendue quelques minutes, Dazeli étoit en avant, et assez loin de la voiture. Soit que les postillons ne m'entendissent pas, soit qu'ils eussent ordre de ne pas arrêter, ils poursuivirent leur chemin avec la même rapidité, et bientôt je me trouvai hors des barrières de la ville...... J'étois retombée anéantie dans le fond de la voiture. C'en est fait, m'écriai-je, rien

ne peut désormais me sauver; on m'entraîne sans retonr loin de ma famille et de ma patrie..... Ah!..... Si je n'avois à craindre que le malheur!...... Mais je cours vers la honte, et chaque pas semble accroître ma douleur et mon repentir....

Une idée terrible vint subitement me distraire de ces pensées accablantes. Je pensai que le comte, qui faisoit épier mes démarches, pourroit peut-être me faire poursuivre; alors j'apellai Dazeli, et je ne songeai plus qu'à faire presser les postillons...... Au bout d'une heure, la voiture s'arrêta devant une chaumière inhabitée. Là, je devois changer de chevaux et trouver don Sanche; j'en étois prévenue, cependant je frissonnai en quittant ma voiture (qui retourna à Madrid) et en entrant dans cette ferme déserte.

Un homme inconnu vint à moi, me prit par la main, me fit traverser une grande cour. Le silence, la nuit l'obscurité, me causèrent un saisissement inexprimable; cependant

Dazeli me suivoit, et, dans ma situation, il étoit devenu pour moi l'être le plus intéressant. Je regardois comme mon seul protecteur un jeune page de dix-sept ans !... Don Sanche m'attendoit dans une grange, éclairée par une lampe posée sur le plancher; il me fit asseoir à côté de lui, sur un banc de bois; alors Dazeli s'éloigna de nous; je le suivois de l'œil, prête à le rappeler s'il eût voulu sortir de la grange; mais il s'appuya contre le mur, et y resta. Don Sanche me dit tout bas que nous allions voyager nuit et jour, jusqu'au moment où nous devions rencontrer don Pèdre dans un lieu qu'il me désigna. Il me répéta que don Pèdre se trouveroit là avec une femme de ce lieu même, qui lui devoit tout, et qu'il étoit certain d'engager à faire le reste du voyage pour me servir de femme-de-chambre jusqu'à Rome. Il ajouta que lorsqu'il m'auroit remis sous la garde de don Pèdre, il se hâteroit de retourner à Madrid, pour instruire de tout mon

grand-père. Mais, poursuivit-il, on vous poursuivra demain avec le jour; Dazeli, malgré le nom supposé que vous allez prendre, serviroit à nous faire reconnoître; il faut nous en séparer pour quelques jours; il nous rejoindra par une autre route. Quant à moi, on ignore que je suis avec vous; vous allez changer de voiture, et c'est moi qui vous servirai de postillon. La seule chose qui me frappa dans ce discours, ce fut la prétendue nécessité de me séparer de Dazeli. Don Sanche insista si vivement, qu'il fallut céder, mais ce fut avec une extrême répugnance. Dazeli reçut de moi cet ordre avec un chagrin qui augmenta le mien encore.... On m'entraîna dans une chaise de poste, et don Sanche, montant sur l'un des deux chevaux, fut en effet mon seul postillon. La voiture étoit légère. Quoique nous n'eussions que deux chevaux, nous allions avec une vîtesse qui m'effrayoit, car tout alors me causoit de l'épouvante. Nous parcourions des espèces de

déserts; je n'apercevois ni villages ni chaumières. Au milieu de la nuit, dans cette solitude, livrée à un conducteur dont je me défiois malgré moi, je ne sentois que trop que l'on m'entraînoit à ma perte.... Nous trouvions des relais presque d'heure en heure, on atteloit les chevaux, et don Sanche les conduisoit toujours. Toutes les fois qu'on s'arrêtoit, il descendoit et venoit me parler à ma portière. Ce mouvement me causoit d'abord une espèce de terreur; je croyois qu'il alloit me déclarer quelque chose d'effrayant. En me parlant, il me rassuroit, mais je me trouvois embarrassée tête-à-tête avec lui. A la défiance qu'il m'inspiroit, se joignoit un vif ressentiment; je ne pouvois lui pardonner de m'avoir déterminée à le suivre; je n'osois lui montrer de l'aigreur, et cette contrainte me rendoit son entretien insupportable. J'attendois le jour avec impatience, et lorsqu'il parut, il augmenta ma tristesse. Nous étions dans une plaine immense; mais j'aperçus

une maison isolée, et cette vue m'inquiéta, sur-tout lorsque je vis don Sanche se diriger de ce côté, car nous venions de changer de chevaux. Comme il étoit à cent pas de là, je voulus ouvrir la portière pour me jeter à bas de la voiture, ce qui me fut impossible. Dans ce moment, don Sanche s'arrêta devant la maison, mais ce n'étoit que pour demander du lait, du pain et des fruits. Cette frayeur mal fondée servit du moins à m'aguerrir un peu durant le reste de la journée, je cédai même plusieurs fois au sommeil; néanmoins l'inquiétude me reprit plus vivement que jamais au déclin du jour. Les relais étoient beaucoup moins rapprochés, et nous allions plus lentement. Enfin, dès qu'il fit nuit, don Sanche ne descendit plus pour venir me parler. Quand on est agité par la crainte, tout changement ou toute nouveauté paroît un mystère effrayant.

Il étoit près de dix heures du soir, lorsqu'à la clarté d'un brillant clair de

lune, j'aperçus près de nous une forêt vers laquelle nous nous dirigions. Je frissonnai en pensant que nous allions nous enfoncer sous ces épais ombrages; mais que devins-je, ô ciel! lorsqu'au moment d'entrer dans la forêt, je vis deux hommes, masqués et à pied, s'élancer sur nos chevaux, les saisir par la bride, et les arrêter. Je fis un cri perçant. Don Sanche parut vouloir résister. Je frémis, et je devins immobile de terreur en entendant tirer un coup de pistolet. Don Sanche chancelle; le meurtrier l'enlève de dessus son cheval, et va le poser à quelques pas sur l'herbe, en disant ces terribles paroles : *Il est mort.* Je me jetai à genoux dans la voiture, ne songeant plus qu'à Dieu et à la mort, car je ne doutai point que je ne dusse être assassinée moi-même dans quelques minutes.... Le meurtrier monte sur le cheval de don Sanche; l'autre homme masqué vint ouvrir ma portière. Je crus toucher à mon dernier moment.... Il me releva, me replaça

dans le fond de la voiture, s'assit sur le devant, et la voiture, conduite par son complice, partit aussitôt... J'avoue que ne craignant plus pour ma vie, du moins pour cet instant, j'éprouvai une sorte de mouvement qui ressembloit à la joie;..... mais bientôt je sentis toute l'horreur de ma situation, en pensant que j'étois au pouvoir de ces meurtriers; qu'ils agissoient sans doute par l'ordre du comte, et que peut-être l'un d'eux étoit le comte lui-même...... Celui que j'avois vis-à-vis de moi dans la voiture n'avoit ni la taille ni la tournure du comte de Moncalde; mais son compagnon, qui nous menoit, me paroissoit lui ressembler parfaitement.... Nous allions avec une extrême lenteur, ce qui me fit imaginer que mes ravisseurs attendoient un renfort.... Pénétrée d'effroi, je n'osois faire le moindre mouvement, et ma langue glacée ne pouvoit proférer aucune parole. L'homme masqué placé sur le devant de la voiture gardoit aussi le plus profond silence; il avoit l'air de

me regarder attentivement, et il tenoit dans sa main droite un pistolet...... Si nous eussions traversé un village, si j'eusse aperçu quelque habitation, j'aurois eu peut-être le courage d'appeler à mon aide ; mais dans cette sombre forêt, quel secours pouvois-je espérer?... Nous restâmes plus de deux heures dans la forêt ; nous la quittâmes enfin pour entrer dans de vastes champs de bruyères. Je revis avec horreur la clarté douce et pure de la lune ; je pouvois distinguer mieux l'homme qui me servoit de postillon, et je me confirmai dans l'idée que cet homme étoit le comte de Moncalde.... Je succombois à ma terreur, en songeant qu'il venoit d'immoler le malheureux don Sanche.... Je me représentai cet infortuné privé de la vie (et pour moi), étendu sur le chemin, à l'entrée de la forêt ! Cette affreuse idée eut le pouvoir de me distraire un moment de ma propre situation, et mes larmes coulèrent avec abondance.... Au milieu des pensées funestes qui m'agitoient,

l'idée du chagrin affreux qu'éprouveroit don Pèdre n'étoit pas la moindre de mes peines. Néanmoins, quoique j'eusse pris pour lui un véritable attachement, je n'avois point de passion; j'avois toujours conservé contre lui, au fond de mon cœur, une sorte de ressentiment. Il avoit bouleversé mes idées. Sans le regarder comme un séducteur, puisqu'il m'aimoit avec tant de passion et de bonne foi; sans regretter le comte, que je méprisois depuis si long-temps, et que j'abhorrois maintenant, je me disois que, sans don Pèdre, j'aurois conservé l'innocence et ma réputation... Je n'avois consenti à fuir avec lui qu'avec une affreuse répugnance, et parce qu'on ne m'avoit pas laissé le temps de réfléchir à la témérité de cette démarche; j'en avois promptement senti l'imprudence et la honte, et ces réflexions diminuoient un peu le désespoir que j'éprouvois à me retrouver au pouvoir du comte. Décidée à mourir plutôt que de lui accorder les droits d'un époux, je

me flattois de me soustraire à ses violences en satisfaisant sa cupidité par l'abandon de tous mes biens. Cette pensée me fortifioit ; j'étois loin, hélas! de prévoir le sort inoui que la haine, la vengeance, et l'amour furieux d'un barbare, me préparoient.... Cependant nous nous arrêtâmes tout-à-coup au milieu d'une plaine aride et déserte, et je ne vis point de relais.... Mais au bout d'une demi-heure, j'entendis derrière nous un bruit de chevaux ; je compris que c'étoit le relai qui arrivoit. En effet, un troisième homme, masqué comme les deux autres, et très-enveloppé dans des vêtemens qui ne permettoient pas de distinguer sa taille, étoit monté sur un cheval, et en conduisoit un autre. Il vint dételer nos chevaux, et prit ensuite la place de celui qui ressembloit tant au comte de Moncalde. Ce dernier emmena les chevaux que nous venions de quitter ; et je repris un peu de force et de courage en le voyant disparoître. Notre nouveau conducteur nous mena

avec la plus grande rapidité..... J'osai enfin faire une question à l'homme qui étoit avec moi. En quelles mains suis-je donc? lui dis-je, et où me me mène-t-on? Dans un château de votre grand-père, me répondit-on tout bas. — Et qui m'a fait enlever? — Votre grand-père. — Oh! mon grand-père n'auroit pas donné l'ordre d'assassiner le malheureux don Sanche.... On ne répondit pas;.... depuis cet instant je ne parlai plus, et mon farouche conducteur, tenant toujours son pistolet, ne me dit pas une seule parole. Nous voyageâmes le reste de la nuit sans nous arrêter. Au point du jour, le postillon attacha ses chevaux à un arbre, et descendit de cheval pour aller chercher assez loin du pain, des fruits et une bouteille d'eau. Il revint au bout de trois quarts-d'heure; il avoit remis son masque. L'homme qui étoit avec moi descendit, sans doute pour manger derrière la voiture. Pendant ce temps, le postillon resta debout à ma por-

tière, ensuite mon conducteur revint dans la voiture, le postillon remonta à cheval, et nous continuâmes notre voyage. Mon conducteur leva des jalousies de bois de la voiture, et baissa tous les stores, de manière que les passans n'auroient pu nous apercevoir, et qu'il m'étoit impossible de voir hors de la voiture la moindre chose. Comme toutes ces précautions parurent m'effrayer beaucoup, mon conducteur tira de sa poche un billet cacheté, qu'il me donna, et mon émotion fut extrême en reconnoissant l'écriture de mon grand-père. Ce billet, en effet écrit de sa main, ne contenoit que ces mots : « Vous êtes « la plus coupable des femmes; cepen- « dant, si vous vous laissez conduire « sans résistance, vous n'avez rien à « craindre. Obéissez, soumettez-vous, « et vous me trouverez encore un père « indulgent. »

Après cette lecture, je fondis en larmes; et pensant que véritablement on me conduisoit chez mon grand-père,

j'éprouvai beaucoup moins de terreur. Cependant, je craignois toujours mortellement que l'intention de mon grand-père ne fût de me remettre entre les mains du comte, ou que du moins il ne m'ordonnât de retourner avec lui. Mais enfin je me flattois de l'attendrir en lui contant naïvement ma triste histoire; et c'étoit une grande consolation.

Nous voyageâmes toute la journée; nous passâmes dans une ville; et je remarquai que le postillon redoubla de vîtesse en la traversant. Je fus bien tentée d'appeler à mon secours. Je fis machinalement un mouvement pour ouvrir la portière; et, dans cet instant, mon impitoyable garde me mit son pistolet sous la gorge; la terreur me pétrifia..... Au déclin du jour, nous passâmes encore dans une ville ou dans un grand village, mais je n'osai faire le moindre mouvement... Ma souffrance étoit extrême, en entendant aller, venir, marcher et parler autour de nous; il me sembloit que toutes ces personnes

étrangères m'auroient protégée et délivrée si j'avois pu les implorer. Avec quelle ardeur je desirois qu'un accident pût briser la voiture !...... Malgré tous mes vœux, rien ne nous arrêta.

A dix heures du soir, il me fut permis d'ouvrir les jalousies et de lever les stores. Nous parcourions dans ce moment un pays très-sauvage, et la vue d'un ciel étoilé m'attendrit douloureusement. Vers minuit, j'aperçus un grand bâtiment ; je regarde avec attention, et je découvre un château..... Mais au lieu d'entrer dans l'avenue qui conduisoit au pont-levis, le postillon cotoie les fossés et s'arrête à une petite porte. Je tressaille...... Où sommes-nous? demandai-je d'une voix tremblante. — Dans un des châteaux de votre grand-père. En disant ces paroles, mon garde descend de voiture, et me tend la main.... Glacée par un pressentiment sinistre, je ne pouvois ni me mouvoir ni parler; mon garde m'arrache de la voiture. Je me débats, mais en vain ; le postillon, qui

avoit remis son masque (car je suppose qu'il l'avoit ôté durant le jour), vint me prendre dans ses bras, mais avec des manières beaucoup plus douces que celles de son complice. Il ne me dit pas un mot ; et je sentis avec surprise qu'il trembloit.... O ! si vous êtes sensible à la pitié, m'écriai-je, soyez mon libérateur! Sauvez-moi, conduisez-moi à Madrid !... Je n'obtins pour toute réponse qu'un profond gémissement...... Cependant mon garde ouvrit la petite porte, et voulut me reprendre des mains du postillon ; mais celui-ci le repoussa rudement, et, me portant toujours, il entra dans une espèce de basse-cour. Quand j'entendis refermer la porte sur nous, je poussai un cri lamentable. Mon féroce garde s'approcha de moi en me montrant son pistolet ; mais le postillon, d'une seule main, lui donna une telle secousse, qu'il l'étendit à terre...... Cette action redoubla ma confiance, je recommençai mes supplications, on garda toujours le même silence, et je

ne recueillis que des soupirs..... On me porta dans un petit pavillon, dans le jardin, auprès d'une masse de rochers. Le postillon me tint assez long-temps à la porte de ce pavillon : il attendoit son complice, qui vint au bout d'un demi-quart d'heure ; il tenoit une lanterne. J'étois prête à m'évanouir ; une violente palpitation de cœur m'ôtoit toute espèce de force. Nous entrâmes dans le pavillon, on traversa deux petites chambres, on s'arrêta dans la troisième, on me posa dans un fauteuil. Le postillon s'approcha de l'autre homme, et lui parla tout bas. Ensuite, il fit quelques pas pour sortir. Je le conjurai de rester ; il ne m'écouta point, et disparut. Alors, mon saisissement fut extrême, en me trouvant seule enfermée dans cette petite chambre, avec ce garde brutal et cruel, que je craignois tant!.... O Dieu! m'écriai-je, ou suis-je? et que vais-je devenir?.... — Je vous l'ai déja dit, vous êtes chez votre grand-père..... En disant ces mots d'une voix qu'on ne déguisoit plus, la

personne qui me parloit ôta son masque, et je fus frappée d'étonnement en reconnoissant mon ancienne duegne, l'odieuse Léonore !...... Elle prit avec moi un ton assez doux, et me soutint toujours que j'étois chez mon grand-père; mais je vis briller dans ses yeux la joie maligne qu'elle éprouvoit de m'avoir sous sa garde. Je l'avois chassée quelques mois auparavant; elle étoit méchante et vindicative; et sa présence ne m'annonçoit que trop d'étranges persécutions. Je tâchai de dissimuler mes craintes mortelles, et je lui fis quelques questions. Je lui demandai d'abord si je verrois le comte de Moncalde. Elle répondit qu'il étoit à Madrid, et qu'il ne viendroit que si je desirois me réconcilier avec lui. Elle ajouta que je verrois mon grand-père sous peu de jours. Ces réponses m'auroient paru très-satisfaisantes si j'avois pu croire à leur sincérité. Elle m'assura que l'homme qui avoit tué don Sanche étoit un sergent de la garde du roi, qui avoit reçu l'or-

dre de tirer sur ceux qui refuseroient de me remettre entre ses mains. Enfin elle me dit encore que le dernier postillon qui m'avoit menée étoit un écuyer de mon grand-père. Comme toutes ces choses ne me paroissoient pas impossibles, je repris quelque ombre de tranquillité. Je consentis à me mettre au lit; Léonore se coucha près de moi, et la fatigue me procura quelques heures de sommeil.

Fin du Tome premier.